

LE ROMAN CANADIEN

Le DERNIER GESTE



JEAN FERON

EDITIONS EDUARDO GAGNON MONTRÉAL

73

Le dernier geste

Jean Féron



Éditions Édouard Garand, Montréal, 1944

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

LE DERNIER GESTE

Roman canadien inédit

PAR

JEAN FÉRON

Illustrations de Maurice Gagnon



« LE ROMAN CANADIEN »

Éditions Édouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Élisabeth
Montréal

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Première partie : La Guerre et l'Amour

Deuxième partie : Le Siège

Troisième partie : L'île Saint-Jean

Quatrième partie : Un major américain

Cinquième partie : Préliminaires

Sixième partie : La tragédie



PREMIÈRE PARTIE

La Guerre et l'Amour

Dans cette crique déserte et sauvage le petit bateau se balançait doucement sur la lame basse et molle libérée, depuis deux jours, des glaces de l'hiver finissant. À sa proue il étalait, en belles et hautes lettres et comme avec une sorte de fierté, un nom d'espérance et de lumière : l'Aurore.

C'était une barque de pêcheur. Et de toutes les barques qui berçaient leur mât dans la rade de Louisbourg, l'Aurore était reconnue comme la plus

belle, la plus élancée, la plus élégante, la plus rapide. On la connaissait bien sur les bancs poissonneux de Terre-Neuve ; on la connaissait jusqu'aux îles. Dans les bons vents, ses deux voiles hautes, ainsi que deux grandes ailes déployées, se gonflaient triomphalement, et elle secouait sa carène avec l'air d'une biche prête à bondir : puis, penchant avec grâce son flanc souple sur la vague, elle prenait un vif élan vers la haute mer avec l'aisance d'un grand oiseau aquatique.

Son patron, Constant Dumont, assisté de trois aides, ne rentrait jamais au port sans une belle cargaison de poisson. L'équipage se composait d'Aurèle, le fils du patron, d'Olivier Rambaud, fils d'un armateur de la Rochelle et d'un jeune sauvage micmac.

Mais la pêche n'était pas l'unique métier du maître de l'Aurore ; le commerce ou, si l'on veut, la traite des pelleteries, durant la morte saison, occupait ses loisirs et grossissait ses gains. Connu pour honnête homme et pour bon payeur parmi les tribus sauvages, il entretenait avec elles un trafic dont le rendement n'était pas loin d'égaler celui de la pêche. La probité, la droiture, ses connaissances maritimes et, mieux encore peut-être, l'aisance matérielle qu'il s'était acquise, le plaçaient au rang des notables de Louisbourg.

Constant Dumont avait appris son métier à Brest. Dès l'âge de douze ans il s'était embarqué avec son père, rugueux corsaire brestois, qui l'avait initié aux secrets de la navigation. Pendant plusieurs années il fut le bras droit de son père et devint un excellent marin. À ses vingt ans il pouvait en remontrer à plus d'un vieux coureur des mers.

Un jour, les Anglais avaient eu raison du corsaire brestois. Cerné en pleine mer par cinq navires fortement armés et pourvus d'équipages nombreux et bien disciplinés, le corsaire avait dû se rendre. Mais il ne s'était rendu qu'après avoir vu son navire réduit à l'état d'épave, et après que lui-même, criblé de blessures, avait senti s'exhaler son dernier souffle de vie. Le hardi marin avait en effet expiré avant qu'on eût touché les côtes anglaises. La mer, qu'il avait tant aimée et parcourue en tout sens, avait reçu sa dépouille. Son fils et les autres membres de l'équipage avaient été retenus prisonniers en Angleterre pendant plusieurs mois, puis retournés en France.

Lorsque Constant Dumont remit les pieds dans sa patrie, il trouva déserte et abandonnée la maison paternelle ; on lui apprit que sa mère, douloureusement atteinte par la mort du corsaire, n'avait pu lui survivre. Constant se trouvait orphelin pour tout de bon. Mais il était arrivé à l'âge d'homme et se sentait capable de se tirer d'affaire par ses seuls moyens. Au pis aller, il aurait pu compter sur l'aide d'un frère et de deux sœurs qui lui restaient. Oui, mais les deux sœurs étaient mariées, chacune ayant son foyer et sa famille. Quant au frère, son aîné, s'étant enrôlé dans les armées royales, il avait négligé de donner de ses nouvelles, si bien qu'on ignorait tout de lui. Constant eut bientôt pris son parti : il réunit les maigres épargnes de ses parents, vendit le petit lopin de terre qu'il héritait, et partit pour l'Amérique avec un groupe de colons qu'on dirigeait sur Tadoussac.

Là, Constant pensa n'avoir rien de mieux à faire que la pêche. Mais, ayant bientôt rencontré des pêcheurs de l'île Royale^[1], il se mit à leur service et vint se fixer à Louisbourg. Il navigua et pêcha avec différents patrons pendant quelques années. Le dernier de ses patrons fut le pêcheur Robichaud, dont il épousa la fille. Deux ans après, Robichaud s'étant noyé accidentellement, Constant et sa femme héritèrent ses biens ; une petite maison, quelques écus péniblement amassés et la barque de pêche l'Aurore.

Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis. Aujourd'hui Constant Dumont touchait la soixantaine. Pourtant, jeune encore, se disait-il, vigoureux et souple, il estimait qu'il avait bien devant lui dix ou quinze ans encore de bonnes saisons de pêche. Pour lui, c'était tout un avenir, et à moins que la mer, sournoise et traîtresse quelquefois, ne le prît un jour prochain, comme elle avait pris son père... Ah ! elle ne l'aurait point. Non, elle ne l'aurait jamais ! N'avait-il pas comme une prescience qu'il mourrait dans son lit, et de sa belle mort ? Hélas ! son destin était écrit en d'autres lettres, et des lettres dont le sens l'eût fait frémir d'épouvante et d'horreur.



On était aux derniers jours d'avril 1745.

L'hiver s'était écoulé dans le calme et le repos pour les pêcheurs. On sait que le marin ne supporte pas longtemps sans ennui et malaise le trop plat « plancher des vaches » ; aussi, vit-il toujours avec la hâte de voir revenir le

beau matin printanier où il pourra remettre à la voile et, barbe au vent, voguer de nouveau vers les bancs de poissons. À Louisbourg, ce printemps-là, on attendait avec hâte la dislocation des glaces qui bloquaient le port et empêchaient les pêcheurs de reprendre la mer.

Constant Dumont s'était donc mis à ses apprêts. Tous les jours il se rendait à son navire ancré dans la petite crique solitaire. Là, on était à l'abri des grands vents de mer et des hautes vagues, et l'on pouvait à son aise faire les réparations nécessaires. La crique s'étant débarrassée de ses glaces, on y pouvait voir l'Aurore osciller paresseusement sur les petites lames qui venaient mousser contre ses flancs. Ce jour-là, justement, sa toilette annuelle se trouvait terminée, elle était toute prête à voler vers la mer.

Constant Dumont se sentait content, heureux. D'un œil attendri, il considérait son navire et, tout en fumant sa pipe, soupirait d'aise et de satisfaction. Néanmoins, il sentait une impatience le tirailler chaque fois qu'il portait ses regards vers la mer, au loin, et sur les glaces qui l'en séparaient. Debout sur le pont, il repassait minutieusement chaque détail de la besogne accomplie, voulant s'assurer qu'il n'avait rien oublié. De temps en temps il levait vers le ciel ses yeux bleus et sa barbe grisonnante, et, dans une contemplation muette, il paraissait invoquer quelque dieu de la mer et lui demander de briser de son puissant trident le barrage des glaces.

Mais le jour s'en allait. Au ras de l'horizon, dans une déchirure de nuages ouateux et rougeoyant, le soleil éparpillait largement ses derniers rayons, qu'on voyait jouer sur la mer, là-bas, tout au large, où ça moutonnait... Bientôt la brume se ferait sur l'île.

Après avoir considéré une dernière fois l'ensemble de son navire, le pêcheur sauta dans un canot qui se balançait à bâbord. En quelques coups vigoureux de rames il gagna la terre où, derrière des rochers mousseux, croissaient de hauts bois. Une fois le canot solidement amarré, il s'engagea dans un chemin taillé à travers bois menant à la ville. Louisbourg, à deux milles de là, dressait allègrement ses remparts et ses clochers. Une demi-heure de marche suffisait au pêcheur pour faire ce trajet ; puis il pénétrait dans l'enceinte de la forteresse par l'unique pont-levis et gagnait sa demeure.

En rentrant chez lui, le marin trouva sa femme, seule et en train de préparer le repas du soir.

— Enfin, tu rentres, Constant... Et l'Aurore.

— Tout équipée, toute gaillarde, toute prête à filer, ma femme, Oh ! je t'assure qu'elle est jolie... Elle reluit comme un louis neuf.

— Alors, tu es content ?

— Content... oui, bien content. Tout de même, si l'on venait me dire qu'on pourrait mettre à la voile dès demain matin, je serais plus content encore. Sais-tu que je brûle d'impatience, des fois, à voir ces sacrées glaces qui nous ferment la mer et ne partent point.

— Espère, Constant. Prends courage, mon ami : tu n'as plus que quelques jours d'attente.

— Je le souhaite, Thémise, je le souhaite, — fit le pêcheur en bourrant sa pipe.

Arthémise Dumont était du même âge que son mari, mais d'air plus jeune, fraîche encore, accorte et vive. On ne découvrait qu'un rare fil blanc dans ses cheveux noirs, tandis que Constant grisonnait vivement des cheveux et de la barbe. Elle se gardait jeune par la bonne humeur, toujours souriante, contente d'elle-même, de son mari et de ses enfants. C'était une femme heureuse. Sans être bavarde, elle aimait assez à parler ; mais, prudente, elle savait s'abstenir d'émettre des avis ou de donner des conseils que, par la suite, elle aurait pu regretter. Pour son mari, dame Dumont réservait un amour entier, le temps, les différences de caractère, les heures inévitables entre époux n'ayant en rien diminué ou atténué cet amour, un amour qu'elle poussait jusqu'à la dévotion et qu'elle avait su étendre à ses deux enfants, Aurèle et Louise. Toujours aux petits soins pour ces trois êtres qui faisaient son univers et la plénitude de sa vie, l'épouse et sa mère nourrissait dans son grand cœur une tendresse de femme généreuse qui entend tout donner de soi et s'imagine ne jamais donner assez. On concevrait malaisément la douleur de cette femme, si l'un de ces trois êtres venait à lui manquer. Aussi, que de recommandations, que d'exhortations à la prudence elle s'ingéniait à faire au père et au fils quand ils s'apprêtaient à prendre la mer. Mêmes exhortations à Louise, qui pourtant ne courait guère de dangers à se rendre chaque jour à sa classe, au couvent des Dames de la

Congrégation. La pauvre femme croyait toujours voir quelque péril guettant son mari ou ses enfants, chaque fois que l'un ou l'autre s'absentait du toit familial.

Pour cette excellente créature, le capitaine Dumont ne ménageait point l'amour ou la tendresse, et pas un jour ne passait qu'il ne s'estimât heureux d'avoir « si bien tombé dans le temps ». Lorsqu'il partait pour la pêche, il l'embrassait longuement, lui recommandait de ne pas s'ennuyer, ni de s'inquiéter, jurant qu'il serait prudent et qu'il penserait à elle jusqu'au retour. Quelquefois il partait en de longs voyages qui, selon la mer et les vents, durait des mois. Sa femme, bien malgré elle-même, vivait alors dans une constante inquiétude. Oh ! bon Dieu ! quel apaisement, quelle joie, quand, un beau soir, elle apercevait l'Aurore rentrant saine et sauve au port.

Voilà quelle était cette brave famille qu'un destin implacable marquait d'un sceau mystérieux et vouait à un sort que rien dans la marche du temps ne pourrait changer ou modifier ; une fatalité se posait en maîtresse souveraine et absolue dans l'existence de ces braves gens.



Le capitaine Dumont — ainsi qu'il aimait s'entendre appeler — s'était assis au coin du feu, dans la spacieuse salle commune où, chaque jour, se réunissait la famille. Un moment après, la porte s'ouvrit, encadrant un grand et robuste garçon d'une vingtaine d'années, sans barbe et de teint fortement hâlé. C'était Aurèle. Il avait les traits de sa mère et aussi un peu de sa taille, mais plus haute. Le capitaine était mince et ramassé sur des jambes assez longues. Aurèle avait le visage d'un bel ovale, comme celui de sa mère, tandis que le capitaine offrait aux regards une large face sous une tête forte et ronde ; et cette face s'enveloppait d'un large collier de barbe grise allant d'une tempe à l'autre et faisant un grand demi-cercle sous le menton, qu'il tenait bien rasé, ainsi que sur la lèvre supérieure. Ainsi découverte, sa bouche apparaissait mince, petite, un peu effacée. Aurèle, toujours comme sa mère, avait la bouche plus forte. Il ne tenait de son père, au physique, que les yeux, qui étaient d'un bleu pâli, comme lavé, et dont

l'éclat était un peu terne et l'ensemble sans profondeur. D'ordinaire il était d'humeur égale, assez plaisant, très dévoué à ses parents, aimant son métier de pêcheur, courageux et vaillant. Ce soir-là, Aurèle rentrait avec une figure grave, une physionomie soucieuse. Tout de suite sa mère remarqua dans ses gestes une sorte de nervosité qu'elle ne lui connaissait pas.

— Eh bien ! mon garçon, comment as-tu passé la journée ?

— Comme à l'accoutumée. Croyant vous être peu utile là-bas, à la crique, j'ai un peu aidé aux corvées dans les remparts.

Ce disant, le jeune homme s'était assis sur un banc près de la cheminée, et maintenant il allumait silencieusement sa pipe.

Aurèle était un peu loquace, un peu d'une physionomie placide et réfléchie.

— Tu n'as pas de nouvelles ? demanda la mère qui, debout près d'un bahut, essuyait une assiette.

Silencieux un moment, la pipe à la main, regardant tour à tour son père et sa mère, Aurèle parut hésiter, comme s'il se fût posé une question dont la réponse ne lui venait pas. Puis le calme de ses parents, leur sérénité parfaite sembla apporter une réponse à sa question.

— Ah ! ça, fit-il tout à coup et avec une certaine brusquerie, vous ne savez donc pas ce qui se passe en mer ?

— En mer... Quoi, en mer ?...

Cette vive interrogation partit en même temps des lèvres des deux vieux, et Aurèle s'étonna de voir posés sur lui des yeux arrondis, débordant d'une soudaine et inquiète curiosité.

— Eh bien ! oui, en mer. Vous ne savez donc pas ?

— Mais parle donc ! cria la mère avec quelque impatience. Vas-tu finir de nous faire du mystère ?

— Je ne veux pas vous faire de mystère, pauvre maman. Je m'étonne simplement que vous ne sachiez pas la grande nouvelle.

— Quelle grande nouvelle veux-tu que nous sachions ? Ton père vient de rentrer, et moi je n'ai pas mis le nez dehors de toute la journée. Or tu comprends que, loin des voisins comme nous sommes...

L'habitation du capitaine Dumont, en effet, était sise dans un enclos solitaire, à l'arrière d'un bastion qui formait l'angle sud-est des remparts, du côté de la terre ferme. Dans le voisinage immédiat, à trois ou quatre arpents environ, s'élevait un long bâtiment en bois servant d'entrepôt. Entre ce bâtiment et la maison du capitaine passait un chemin de ronde qui, faisait un coude brusque, gagnait le bastion et rejoignait un autre chemin longeant les galeries des remparts. Beaucoup plus loin, à pas moins de dix arpents, se voyait le premier pâté de maisons. Les Dumont vivaient donc assez écartés des autres habitants de la ville.

Aurèle dut donc renseigner ses parents sur l'événement qui jetait tout Louisbourg dans un véritable branle-bas.

Vers deux heures de relevée, on avait aperçu quelques navires venant du sud-est qui, au lieu de poursuivre leur route, comme on aurait pu s'y attendre, s'étaient mis à louvoyer à quelque cinq milles au large de l'île Royale. Puis, d'instant en instant d'autres voiles étaient apparues à l'horizon, et ces nouveaux navires étaient venus se joindre aux premiers. Si bien que, vers les cinq heures du soir, une véritable flotte se trouvait réunie devant Louisbourg, et cette flotte battait pavillon anglais.

C'était là, en effet, une grande nouvelle, mais une nouvelle qui n'avait pas le don de mettre de la réjouissance dans les esprits. Le capitaine fit entendre un grognement indistinct, et l'expression sérieuse de sa figure laissa clairement voir qu'il comprenait tout le sens de la nouvelle. Mais la mère ne paraissait pas avoir la même compréhension. Elle s'était laissée choir sur une chaise près du bahut, et, là, inactive, l'assiette abandonnée sur ses genoux, elle regardait Aurèle avec des yeux interrogateurs et toujours étonnés... Lui, Aurèle, ayant narré ce qu'il savait, avait remis sa pipe entre ses dents et, penché vers le parquet, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, fumait à grosses bouffées et songeait.

Alors, la mère demanda, avec l'accent d'une personne qui ose à peine croire la chose qu'on vient de lui apprendre :

— Et que penses-tu de cela, Aurèle ?

— Que voulez-vous que je pense, répliqua le jeune marin, sans changer de posture... Oui, que voulez-vous que je pense d'autre que ce que pense tout le monde ?

Drôle de réponse, dut penser la mère. Mais ce fut le capitaine qui parla cette fois.

— Tu ne nous dis pas, mon garçon, si ce sont des navires de guerre ou des navires...

— Pouvez-vous imaginer, interrompit Aurèle en se redressant, que les Anglais, nos pires ennemis, viennent ici pour le seul plaisir de parader ?

— Tu penses donc...

— Ce que tout le monde pense, je vous l'ai dit repartit le jeune homme avec quelque impatience. Les Anglais viennent attaquer Louisbourg. Est-ce assez clair ?

Trop clair même. Ce fut une consternation chez dame Dumont, qui ne put retenir des « Mon Dieu ! » et des « Seigneur Jésus », restant figée sur sa chaise, ses mains toujours abandonnées sur l'assiette posée sur ses genoux, ses yeux inquiets et troublés, se portant de l'un à l'autre des deux hommes. Dans le silence qui suivit, la porte s'ouvrit de nouveau, tout d'une poussée vive du dehors, et une jeune fille de belle allure se précipita dans la salle, tout en émoi, avec des yeux très brillants, très mobiles, et comme légèrement égarés sous le coup d'une émotion trop forte qu'elle ne maîtrisait que par un violent effort de volonté. Elle allait parler, jeter des paroles précipitées, hachées, peut-être des paroles d'effroi... Elle s'arrêta net. Des trois figures tournées vers elle laissaient trop clairement voir qu'elle n'apportait rien de nouveau. Alors, elle eut un bref soupir, puis elle respira longuement, comme reprenant haleine après une course rapide qu'elle aurait faite, et la voix entre-coupée elle balbutia :

— Vous savez donc ce qui nous arrive... Les yeux se détournèrent d'elle, sauf ceux de sa mère, et le silence se rétablit.

La jeune fille posa sur un siège un petit sac de cuir noir contenant ses livres de classe et vint s'asseoir près de sa mère. Elle demeura silencieuse, retira des gants de laine blanche, puis enleva une toque de velours rouge posée sur d'épais cheveux noirs. Cette jeune fille l'air précocement grande, élancée, élégante même dans une simple robe de laine grise, mais que recouvrait un riche manteau de vison garni d'hermine, n'était encore qu'une enfant. Car à seize ans, quoi qu'on pense ou dise, on est enfant, même si l'on a tout le physique d'une personne adulte. En outre, cette enfant de seize

ans, avec son air de tendre jeunesse, possédait tous les contours d'une jeune femme. Très belle, simple et gracieuse, elle exerçait un charme incomparable sur les personnes qui l'approchaient. Tous les garçons de Louisbourg aspiraient à sa main ; tous les hommes, jeunes et vieux, riches et pauvres, pêcheurs, ouvriers et bourgeois, l'admiraient. Mieux encore : monsieur le commissaire Bigot ne lui avait-il pas, un jour, pincé le menton et décoché ce compliment :

— Oh ! la belle et exquise enfant !

Oui, mais elle était promise maintenant et ne pouvait être à quiconque l'eût désirée, d'autant moins qu'elle était une de ces femmes qui ne se reprennent jamais, une fois qu'elles se sont données.

Louise Dumont remplissait, depuis l'automne d'avant, les fonctions de sous-maîtresse au couvent de la ville, qui manquait de religieuses, y faisant la classe aux tout petits. Ce couvent avait été bâti par une religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, Sœur de la Conception. C'était une Canadienne, Marguerite Roy, de Laprairie, près de Montréal. C'est à ce couvent que Louise avait reçu l'instruction, et elle y était traitée avec beaucoup d'affection par les religieuses et grand respect par les élèves, qui la trouvaient si belle.

Mais la beauté, chez Louise, n'était pas l'unique qualité qui la distinguât des autres jeunes filles ou l'unique attrait qui lui attirât les regards des hommes ; elle se distinguait encore par la bonté, la douceur, la modestie et la vive intelligence qui ornaient son esprit et son cœur. Comme sa mère, elle était toute dévouement pour ses parents, pour ses amis, pour tout ce qui souffrait et demandait pitié. Cette belle et bonne enfant avait tous les avantages et toutes les occasions de briller dans la société de Louisbourg ; elle préférait vivre retirée, d'une vie simple, cachée, afin de mieux se donner à ses parents et à ses élèves. Elle évitait, sans les dédaigner ou les mépriser, les réunions mondaines ; refusait les invitations aux bals retentissants de monsieur l'intendant ou de monsieur le gouverneur, aux festins offerts par les grands marchands ou les bourgeois. Certes, il y avait en elle un grand fond de timidité qui pouvait la tenir à l'écart des fêtes mondaines ; mais il est certain qu'il aurait fallu plus que l'appât des plaisirs pour la décider à paraître dans le monde.

Dans les loisirs que lui laissait son poste de sous-maîtresse, Louise aimait à s'adonner aux travaux domestiques et aux arts d'agrément. Elle jouait de la guitare, chantait d'une jolie voix de soprano léger, dessinait et peignait de jolies choses. Fille aimante, docile, soumise, elle se faisait l'amie tendre et dévouée de sa mère, ainsi que sa compagne utile et assidue.

Parmi ses nombreux admirateurs et les candidats à sa main, elle avait pour toujours choisi et élu Olivier Rambaud. On avait célébré les fiançailles à la Noël d'avant, avec l'entente que le mariage aurait lieu à l'issue de la prochaine saison de pêche, lorsque Olivier, ayant terminé ses trois années de navigation et son apprentissage de marin, se mettrait à son compte. Pour ce jour-là Olivier avait la promesse d'un appui financier de son père ; et quant à son « brevet de capacité », le patron de l'AURORE le lui aurait déjà accordé avec grand mérite.

Ce soir-là, un peu avant les six heures, Louise revenait de sa classe, où elle s'était attardée en commentaires avec les religieuses sur l'apparition de la flotte anglaise au large de l'île. Elle apportait donc avec elle le profond sentiment de curiosité et d'inquiétude qui pénétrait tous les cœurs et tous les esprits de Louisbourg.

Ce fut la mère qui rompit le silence par ces paroles à Louise.

— Ah ! ma chère enfant, on ne nous fera pas croire, n'est-ce pas, que les Anglais viennent nous attaquer. Non, Aurèle, ne nous dis plus que les Anglais sont venus nous faire la guerre, nous ne pouvons le croire.

Aurèle s'impatiente encore.

— Croyez-le ou pas, dit-il, cela ne change rien à la chose, pauvre mère. Réfléchissez un peu : si les Anglais étaient venus dans un but de commerce, ce ne serait pas, j'imagine, avec une flotte de guerre aussi nombreuse.

— Oui, Aurèle, concéda dame Dumont, tu as raison. Tout de même, cette flotte est peut-être en route pour l'Angleterre...

— Mais alors, quel besoin les Anglais ont-ils de faire escale ici ? Voyez le manège de leurs navires là-bas : ne prennent-ils pas des positions d'attaque ? Sans les glaces qui les empêchent de s'approcher de nous davantage, nous serions déjà, à l'heure qu'il est, sous le feu de leurs canons. Et puis, n'oubliez pas, bonne mère, les nombreuses rumeurs qui, depuis l'automne passé, courent sur les intentions des Anglais. Non contents de

s'être rendus maîtres de l'Acadie, ils songent depuis longtemps à s'emparer de tout le Canada. Vous devez bien comprendre qu'ils ne sont pas assez naïfs ou imprudents pour laisser sur leurs talons une forteresse comme Louisbourg, qui, avec sa seule garnison, pourrait mettre en danger leur voie de communication.

— Ah ! soupira Louise, je pense bien qu'Aurèle est dans le vrai. C'est aussi ce que pensent bien la plupart des gens de la ville.

— Ce sera donc la guerre encore... soupira dame Dumont à son tour.

— Oui, la guerre, reprit Louise, toujours la guerre, l'affreuse et terrible guerre. Il semble impossible qu'il y ait jamais entente et paix durable entre Anglais et Français.

— Ah ! nous la voulons, nous, la paix durable, cria le capitaine en secouant la cendre de sa pipe ; mais ce sont ces sacrés Anglais qui sont toujours les premiers à mettre la brouille dans les affaires.

— Enfin, puisque, coûte que coûte, c'est la guerre qui recommence, dit la mère, notre place est-elle au moins en état de subir un siège.

— Hum ! fit Aurèle avec un air de doute.

Il y eut un court silence, mais profond et lourd, pareil à ces grands calmes impressionnants qui semblent peser sur la terre et précèdent les ouragans. Craignant que les esprits allaient s'abandonner aux angoisses torturantes, le capitaine voulut apporter un peu de détente et d'allègement. Il dit sur un ton posé et tranquille :

— Il ne faut pas se faire plus de mauvais sang qu'il faut. Pour moi, ça me dit que les Anglais vont tout simplement se casser le nez. Ils ne pourront faire plus que de nous bombarder de leurs canons, auxquels, Dieu merci, nous avons de quoi répondre. Quant, à s'emparer de la place, je les en défierais bien.

— N'y allez pas si vite, papa, dit Aurèle. Songez que la place n'est guère en état de résister longtemps aux forces qui la menacent.

— Allons donc, Aurèle, tu te mets du noir pour rien dans la tête.

— Je sais ce que je dis. Il est vrai que je n'affirme rien. Et si vous songez encore que les soldats de la garnison sont toujours mécontents de la façon dont on les a traités depuis plus d'un an, vous conviendrez comme moi et

comme bien d'autres qu'ils ne paraissent pas très disposés à faire leur devoir.

— Ces pauvres soldats... soupira Louise avec un accent de profonde pitié.

— Allez aux casernes, reprit Aurèle, et entendez leurs propos ; ils n'ont que des imprécations contre le commandant Duchambon et le commissaire Bigot. Tous prétendent qu'ils ne touchent que la moitié de leur solde, qu'on rogne même sur leurs vêtements et sur leur ration quotidienne. Ils se plaignent encore d'être trop souvent astreints à des corvées inutiles ou à des besognes auxquelles ils ne se croient pas tenus de s'esquinter. Souvent, après une longue et dure journée de travail éreintant, ils n'ont même pas la satisfaction de recevoir double ration.

Louise fit une interruption en s'adressant à dame Dumont :

— Est-il possible, mère, qu'on puisse traiter aussi mesquinement les défenseurs de notre ville ? N'est-ce pas désolant ?

— Après cela, reprit Aurèle, on peut tirer les conclusions bien aisément. Une garnison, c'est comme l'équipage d'un navire : si elle est mécontente de son sort, si elle murmure, se plaint, regimbe, jure contre les chefs, il ne faut pas trop compter sur elle ; même il vaut mieux se méfier et tenir l'œil ouvert.

— Tu parles juste, Aurèle, approuva le capitaine. Comme tu dis, lorsqu'on traite mal un équipage, c'est la mutinerie qui se fait ; ou, si l'on ne se mutine pas, c'est de la flânerie qui se pratique tout le temps, en attendant le jour où l'on décampera. Je connais ça, allez, mes amis.

Il se fit un nouveau silence. Puis dame Dumont se leva en disant :

— Avec tout ça, mes enfants, l'heure s'en va et nous ne soupçons pas. Six heures et demie... Je cours au potage.

— Et moi, dit Louise, j'apprête le couvert.

— Oui, mangeons, dit le capitaine, ça nous réconfortera.

— Mais avant de mettre le couvert à la grande table rectangulaire qui occupait le centre de la salle, Louise s'arrêta un moment devant un haut miroir et voulut retoucher sa chevelure, geste d'ailleurs coutumier chez les jeunes filles qui prennent soin de leur personne. Elle portait ses épais

cheveux, d'un beau noir lustré, en deux bandeaux qui retombaient sur ses oreilles, les cachant à demi, et qui s'achevaient sur sa belle nuque blanche en une torsade d'ébène. Puis, voulant chasser les soucis et les inquiétudes, elle se mit à turluter des refrains de chansons populaires tout en s'occupant de dresser la table.

Le souper ne fut pas gai, et plutôt silencieux en dépit de multiples amorces de conversation tentées par la jeune fille. D'esprit serein et de cœur gai d'ordinaire, elle aimait à divertir ses chers parents, et rien ne la chagrinait autant que de surprendre sur leurs fronts des idées noires, ou de voir leur physionomie assombrie d'amertume et de soucis. Quoi qu'elle tentât, ce soir d'avril, les visages s'obstinèrent, à demeurer inquiets et soucieux.



On pouvait être soucieux à moins. Oui, les Anglais étaient venus pour tenter la prise de Louisbourg. Un grand nombre de leurs navires de guerre croisaient à cinq milles au large, attendant, pour se rapprocher de la place et commencer le siège, que les marées eussent emporté les glaces qui leur barraient la route. La population entière, tant de l'île que de la ville elle-même, savait le mécontentement de la garnison ; trop souvent on l'avait entendue se plaindre, contre ses chefs dont elle avait à subir d'injustes traitements. Les chefs, à la vérité, inspiraient peu de confiance, non seulement aux soldats qui les tenaient en grippe, mais encore à tous les habitants de l'île.

Il est vrai qu'on avait vécu longtemps dans une paix et une sécurité presque absolues. On s'était rarement préoccupé de l'avenir, et longtemps on avait laissé les chefs administrer à leur guise les affaires du pays. Une belle et constante prospérité avait fini par endormir la méfiance et la crainte jusqu'au jour où des soldats avaient commencé de murmurer et de se plaindre, murmures et plaintes qui allaient aboutir à la mutinerie. Or, depuis ce jour où la garnison s'était mutinée, quelques mois auparavant, l'esprit public s'était réveillé, et alors on s'était mis à épier les actes des administrateurs. La mutinerie de la garnison n'avait pas grossi outre mesure l'inquiétude des habitants ; le calme s'était bientôt fait et l'affaire n'avait

pas paru devoir tirer à conséquence. Cela s'était passé comme une affaire de famille, entre chefs et soldats, et l'incident sembla oublié.

Mais aujourd'hui l'événement était plus grave, l'étranger survenait dans le dessein bien évident de faire main basse sur un petit peuple paisible et heureux, et sur son bien acquis au prix de labeurs considérables et de lourds sacrifices. C'était différent. Ce n'était plus une simple affaire de famille qu'on règle en famille. Aussi bien, toute la population se trouva en éveil et sur ses gardes.

On commença d'abord par discuter sur la capacité des chefs. On en vint ensuite à douter de leur habileté à défendre une place qu'on avait jusqu'alors jugée imprenable. Quant à la loyauté des chefs et à leur courage, on n'osait guère se prononcer. Il y avait doute et méfiance. La vie privée et publique de ces chefs avait souvent manqué de dignité, et leur incompétence en bien des choses ou leur négligence leur avait attiré l'antipathie de la population comme celle de la garnison.

D'abord, on savait trop le commandant Duchambon fervent de bon vin et de bonne chère et très adonné à tous les plaisirs mondains, pour qu'on pût le croire capable de s'astreindre sérieusement et honnêtement aux besoins de sa charge. D'autre part, celui qui le secondait au titre d'administrateur de la colonie ou d'intendant, François Bigot — celui-là même qui, plus tard, allait acquérir une si triste célébrité comme intendant de la Nouvelle-France — aimait trop l'argent, le faste et les femmes pour pouvoir se plier aux dures nécessités que commande le devoir en certaines circonstances. En outre, d'autres fonctionnaires et officiers, commensaux des deux premiers, méprisaient trop ouvertement leurs subalternes et les gens des classes inférieures — ouvriers, pêcheurs, paysans — pour s'inquiéter du sort futur du pays si, par aventure, un ennemi puissant venait menacer la forteresse et ses défenseurs.

De ces officiers et fonctionnaires un grand nombre vivaient dans une oisiveté presque perpétuelle, peu propre à armer le cœur et à blinder le caractère. La fainéantise dans une existence trop facile ne peut être qu'un déprimant nocif, capable de conduire l'homme à toutes les lâchetés. Pourtant, il n'y avait là que de jeunes hommes, solides et forts, appartenant pour la plupart à des familles honorables, qu'on pouvait juger capables de défendre leur honneur et celui de la France ; malheureusement, l'oisiveté et

le culte des plaisirs que leur enseignaient manifestement leurs maîtres, Duchambon et Bigot, les rangeaient dans la catégorie des hommes sans valeur. On était jeune et enthousiaste, on se croyait le maître du monde, et l'on prétendait qu'il fallait « célébrer » la vie. C'est pourquoi on crevait les barriques de vin, on festoyait autour de tables royalement chargées. On faisait sauter sur ses genoux des filles venues de France aux appels même de Bigot et que l'on entretenait à même les deniers publics, malgré les protestations indignées de certains notables de la ville.

Devant de pareils spectacles, comment le peuple de l'île Royale pouvait-il avoir confiance en la loyauté et en la capacité de ses dirigeants ?

Et voici que l'ennemi apparaissait à l'improviste. L'alerte était donnée. Chacun voyait sa vie, sa famille et son foyer menacés. Alors, malgré l'indécision des chefs, en dépit du mauvais vouloir de la majorité des soldats et de l'insoumission de plusieurs (un bon nombre, en effet, étaient tout disposés à jeter leurs armes à la mer), les habitants de la ville, et ceux de l'île venus chercher refuge dans la forteresse, insistèrent pour qu'on se préparât à toutes les éventualités possibles.

Ce soir-là même il y eut conseil de guerre chez l'administrateur Bigot, et bien qu'on ne connût point la véritable intention de la flotte ennemie, on décida que tout le nécessaire serait fait pour mettre la place en état de soutenir un long siège.

On se mit donc à l'œuvre.

Les magasins étaient assez bien remplis ; néanmoins, par mesure de précaution, on décréta de réquisitionner tous les habitants de l'île et d'emmagasiner autant de vivres qu'on en pourrait trouver. On envoya des chasseurs chercher du gibier dont on ferait des salaisons. Les poudrières étaient pleines. On possédait des armes en nombre suffisant pour armer toute la population. En vérité, il fallait peu de chose pour se mettre en bon état de défense. Avec ses murailles de maçonnerie, son armement, ses soldats réguliers au nombre de six cents, ses huit ou neuf cents miliciens, (pêcheurs, ouvriers, commerçants, bourgeois et paysans), et sans tenir compte de ses défenses naturelles, Louisbourg, cette année-là, pouvait résister victorieusement à l'ennemi, soutenir un long siège, et même repousser les assaillants si, d'aventure, ils parvenaient à mettre pied à terre.

Malheureusement, l'indécision et l'inertie des chefs, à certains moments, sinon leur couardise, allait tout compromettre et tout perdre.



Chez le capitaine Dumont, le souper s'achevait comme il avait commencé, silencieux, presque morne.

Dehors, le vent de la mer s'élevait, on entendait les premières rafales passer avec de longs sifflements dans les arbres de l'enclos. De temps à autre, des craquements sonores retentissaient au loin, tantôt pareils à des coups de feu, tantôt semblables au bruit que peut faire la charpente d'un bâtiment que le vent ébranle, c'étaient les glaces qui se fendaient, cassaient, se brisaient au choc des vagues hautes que le vent poussait contre l'île.

— Tenez, mes amis, fit tout à coup le capitaine, je ne serais pas étonné que la glace nous débarrasse avant longtemps ; ce vent-là, avec la mer qu'il doit faire, va rudement l'ébranler en tout cas.

Personne ne fit d'observations sur le propos, le même silence demeura. Louise elle même, probablement découragée par le mutisme des autres, ne cherchait plus à reprendre la conversation.

Comme il allait se lever de table, chacun ayant achevé son repas, un grand jeune homme entra, saluant avec aisance les gens de la maison et s'excusant de les déranger.

— Mais non, mais non, s'écria le capitaine, dont la figure retrouva toute sa sérénité ; tu ne nous déranges pas le moindrement, mon garçon. Seulement, tu arrives peut-être un peu tard.

Et, souriant, il ajouta, montrant la table et les plats qu'on n'avait pas vidés entièrement.

— Je pense qu'il en reste assez pour t'emplir la panse quand même.

— Merci, capitaine, merci. J'ai pleinement satisfait déjà aux exigences de mon appétit.

Mais Louise accourait à lui, les mains tendues dans un accueil empressé et affectueux.

— Je suis bien contente de vous voir, Olivier, dit-elle avec un bon sourire.

— Et moi donc, ma chère amie...

Il avait pris ses deux mains, petites et blanches, qu'il portait galamment à ses lèvres dans une courte révérence.

Ce jeune homme était le second manœuvre de l'Aurore, Olivier Rambaud. Il eût paru difficile de le prendre pour un pêcheur, pour un simple et modeste matelot. Il avait toute l'apparence d'un haut bourgeois, surtout lorsqu'il se fut débarrassé du long manteau brun qui l'enveloppait, alors qu'il apparut très distingué dans son habit de velours noir, son gilet de soie bleue et sa culotte de velours gris. Son langage soigné, ses gestes, l'élégance de ses manières en général le distinguaient très nettement des gens du peuple. Mais modeste, sans prétentions, courtois, d'une politesse exquise, il plaisait à tout le monde. Venu à l'île Royale comme fonctionnaire, il avait peu après décidé, aimant la mer et obéissant à ses inclinations, de prendre la carrure de navigateur, et, pour faire son apprentissage de marin, il s'était offert au patron de l'Aurore, qui, à Louisbourg, passait pour posséder tous les secrets de l'art de la mer. Olivier Rambaud avait donc bien choisi son maître pour apprendre cet art, vaste comme l'univers, profond comme les océans eux-mêmes.

Le capitaine venait de raviver le feu de la cheminée. Puis, ayant pris sa place accoutumée au coin du feu et allumé sa pipe, il invita Olivier à venir se chauffer.

Olivier, à ce moment, causait à mi-voix avec Louise, un peu à l'écart, après qu'il eut fait ses politesses à dame Dumont et Aurèle.

— J'espère bien, ma chère amie, disait-il, que les vilaines nouvelles qui courent par la ville ne vous émeuvent pas trop.

— À voir votre tranquillité et votre air de bonne confiance, répondit Louise, nul émoi ne saurait troubler mon esprit. Rassurez-vous donc, je ne m'inquiète nullement, dès que vous êtes là surtout.

— Je suis content de vous entendre ainsi parler.

Il ajouta, élevant la voix, comme dame Dumont passait près d'eux chargée de plats qu'elle enlevait de la table.

— Et j'aime à vous assurer que nous pouvons demeurer tranquilles comme auparavant.

Le capitaine, entendant ces paroles, s'écria :

— Au fait, mon garçon, que penses-tu de cette histoire ?

Olivier quitta Louise, qui voulait aider à la desserte de la table, et alla prendre un siège devant le feu, entre le père et le fils de la maison. Il répondit :

— Je ne sais trop quoi penser, capitaine. Je suis un peu comme tout le monde, je me demande si les Anglais sont venus tenter un coup de main contre Louisbourg. Nous savons qu'ils méditent ce coup depuis l'an passé ; aussi, à voir leur grosse flotte qui croise au large depuis deux heures de relevée, on ne saurait douter plus longtemps de leurs intentions. On peut croire qu'ils vont attaquer notre ville au moment propice.

— J'en ai bien peur, dit le vieux devenu pensif.

— Moi, dit Aurèle à son tour, je suis certain que les Anglais ne sont point venus ici par simple amusement.

— Très juste, mon cher Aurèle, il n'est rien de bien amusant pour eux dans nos parages. Tout de même, on peut se demander quel mal ils pourraient nous faire. S'emparer de Louisbourg ? Ils ne le pourraient pas. Et quels risques inutiles ne courent-ils pas à vouloir s'en prendre à notre forteresse ? Pour nous, le seul mal qu'ils puissent nous faire se résumera à nous envoyer quelques boulets et quelques bombes. Et encore faudra-t-il qu'ils attendent le décollage et la dérive des glaces, car leurs canons, sauf erreur, ne pourraient nous atteindre de la position qu'ils tiennent à cette heure.

Il n'y a pas de doute que, en son tréfonds, Olivier était moins rassuré qu'il n'en avait l'air ou que ses paroles pouvaient le faire penser, et s'il parlait ainsi avec cette confiance et cette assurance, c'était probablement pour dissiper les inquiétudes qu'auraient pu entretenir ses hôtes.

Le capitaine prit la parole à son tour :

— Comme je le disais tout à l'heure, il se pourrait bien, avec le vent et la mer qu'il fait, que les glaces lèvent et décollent dès demain.

C'est bien possible, admit Olivier. En tout cas, je ne crains pas de dire que les Anglais seront bien reçus, s'ils approchent de nos murs.

— Comme ça, dit le capitaine, ça ne t'inquiète pas beaucoup que les Anglais soient là ?

— Pas le moins du monde, répondit le jeune homme avec assurance. Tout ce que je crains, c'est que leur présence dans nos eaux ne déränge nos projets. Avec ces navires ennemis qui barrent le chemin, nous ne pourrons pas commencer notre saison de pêche aussi de bonne heure que nous l'avions espéré.

— Voilà bien ce que je me dis aussi, mon garçon, depuis qu'on m'apprend que les Anglais sont là. N'est-ce pas désolant ! Moi qui pensais de pousser l'Aurore dans le vent ces jours prochains ! Ce ne sont pas les glaces qui nous embêtent le plus, puisqu'il ne suffit que d'un bon vent et d'une forte marée pour les emporter. Ces sacrés Anglais vont nous gâter toutes nos affaires.

Et le vieux soupira avec un air de grande déception, tout en rallumant sa pipe à un tison du foyer.

Pendant que les trois hommes s'entretenaient ainsi, Louise et sa mère achevaient de desservir et se mettaient au nettoyage de la vaisselle. Mais elles ne perdaient pas un mot de l'entretien des hommes. Louise ne quittait pas des yeux Olivier, tandis que ses lèvres retrouvaient leur sourire candide et confiant. De son côté, Olivier tournait souvent vers elle ses yeux chargés d'amour et ne manquait pas de lui sourire. Tous deux s'aimaient au point que, pour se comprendre, il ne leur fallait plus que l'échange d'un coup d'œil, un simple geste, un sourire à peine esquissé.

Et maintenant Olivier demandait au maître de la maison.

— Et l'Aurore, capitaine, est-elle prête à prendre la mer ?

— Prête... je pense bien. J'ai terminé sa toilette aujourd'hui. Les glaces, comme tu sais, sont déjà parties dans l'anse. Une fois que le goulot^[2] sera débloqué, nous n'aurons qu'à appareiller et... file !

Pour pénétrer dans le port de Louisbourg ou pour en sortir, il fallait suivre un col étroit offrant une défense naturelle qu'on pouvait aisément rendre inaccessible en y installant quelques batterie de canons. Donc, avec son port inaccessible, ses fortifications qui avaient coûté à la France plus de vingt-cinq mille livres, et avec les nombreuses défenses, tant naturelles

qu'artificielles, qui l'entouraient, Louisbourg passait à juste titre pour la plus solide forteresse du nouveau monde. D'un côté, ses murailles de pierre, épaisses et hautes, et la mer lui étaient une protection presque absolue ; sur terre, un fossé large de quatre-vingts pieds et profond de vingt en protégeait l'abord. Pour entrer dans la place, comme pour en sortir, on faisait usage d'un pont-levis. D'autre part, les aspérités et accidents du terrain environnant, ses rochers, ses hauts côteaux fortement boisés et d'immenses marais infranchissables dans la saison du printemps empêchaient l'approche de la place.

Dans ces conditions, la moindre des garnisons pouvait contenir un ennemi dix fois supérieur en nombre et cinq fois en armements, pourvu que cette garnison eût à sa tête des hommes de valeur. Mais en ce printemps de 1745 Louisbourg manquait de tels hommes.

Néanmoins, si l'on ne pouvait compter sur les hommes qui commandaient, on pouvait toujours se fier à la solidité de la place et se convaincre de l'impossibilité pour les Anglais de l'aborder.

Voilà ce qu'Olivier Rambaud venait d'expliquer en détail à ceux qui l'écoutaient. Maintenant les deux femmes, leur ménage terminé, étaient venues se joindre aux hommes devant la haute cheminée. Louise s'était assise tout près de son fiancé, si près que, de temps à autre, leurs mains se joignaient et se pressaient avec tendresse.

Le premier sujet de conversation se trouvant à peu près épuisé, on se mit à parler de la prochaine saison de pêche, genre d'entretien qui tombait tout à fait dans la manche du patron de l'Aurore. Et c'était lui qui, à son tour, parlait avec volubilité : c'était en réalité le seul sujet de conversation où il se sentît à son aise. Oui, le capitaine pouvait maintenant bavarder, sachant bien de quoi il parlait. Et pour la prochaine saison de pêche il prévoyait de très grosses prises, des levées formidables, à pleins filets. Il voyait ça à certains signes atmosphériques et par les marées, toutes choses qu'il ne pouvait pas expliquer, c'est vrai, mais sur lesquelles il pouvait se baser par l'expérience qu'il avait acquise. Déjà, depuis l'automne d'avant, le capitaine tenait de fortes commandes, entre autre celle d'un gros négociant des îles, une commande de quarante tonnes de morue et deux cent barils de flétan. À ce propos le vieux marin avait déclaré :

— Je pense bien qu'il va falloir embaucher un autre manœuvre : nous ne serons pas trop de cinq cette année.

— Tiens ! dit Aurèle, ça tombe bien. Hier, justement, Pierre Leblanc me demandait si l'on aurait pas besoin d'un autre gars à bord pour la saison.

— Comme ça, dit le capitaine, il songerait à lâcher la « Silhouette » du père Aucoin ?

— Il paraîtrait. Mais Pierre ne m'a rien dit à ce propos-là. Comme vous savez, il n'est pas bavard d'ordinaire. Il m'a seulement fait la question. Quant à moi, je ne tenais pas à savoir ses affaires avec le père Aucoin.

— C'est juste, nous n'avons pas à nous mêler des affaires des autres. Tout de même, entre nous, nous pouvons bien nous confier certaines choses sans faire de mal à personne, n'est-ce pas ? Eh bien ! mes amis, je pense à une chose tout de suite, c'est que le père Aucoin n'a pas été chanceux l'an passé. Vous savez comme moi, et comme tout le monde d'ailleurs, qu'il est souvent revenu de la pêche avec seulement des demis et des quarts de cargaison. Ce n'étaient pas des voyages bien payants, et de tels voyages, il ne faut pas en faire un grand nombre pour se caler. C'est ce qui est arrivé, et l'automne passé le père Aucoin s'est vu incapable de payer son monde. Il se peut bien que c'est pour n'avoir pas été payé que Pierre Leblanc cherche un autre patron ! Dame ! personne ne pourrait le blâmer, dans ce cas, de quitter la « Silhouette », et comme c'est un vaillant gars, je serai bien content, pour ma part, de le prendre à bord de l'Aurore. Tu le lui diras Aurèle.

— C'est bon, acquiesça Aurèle.

— Et notre ami Max, interrogea Olivier, en avez-vous des nouvelles ?

— Bédame ! non, répondit le capitaine. On ne sait plus s'il est mort ou vivant.

— Et toi, Aurèle, ne sais-tu rien à son sujet ? demanda encore Olivier.

— Non plus. Tout ce que je sais, c'est qu'il est parti pour les grands bois à la fin de décembre, et il ne paraît pas en être revenu.

— S'il est encore de ce monde, reprit le capitaine, il va certainement revenir, et bientôt. Ça ne m'étonnera pas de le voir apparaître avec un joli tas de fourrures. Le printemps passé il a trafiqué avec le sieur Bigot et il

s'est fait rudement rouler. Je suis à peu près certain qu'il va m'apporter ses prises ce printemps.

— L'automne passé, dit Olivier, on m'a conté que Max, en compagnie d'autres sauvages, avait gagné l'île Saint-Jean, où, assure-t-on, le gibier est très abondant.

— J'ai aussi entendu la même histoire, dit Aurèle. Pourtant, Max lui-même m'a confié, peu après notre débarquement, qu'il songeait à aller passer l'hiver dans le nord de l'île.

L'entretien fut brusquement interrompu par un bruit dans la porte, comme si du dehors on eût donné un coup d'épaule. On pensa d'abord que c'était le vent qui ne cessait de secouer portes et volets. Mais, le même bruit insolite s'étant renouvelé, on put, cette fois, percevoir assez nettement qu'une main frappait dans la porte dont, à cause du vent, on avait poussé le verrou.

Louise courut à la porte. En l'ouvrant, elle échappa une exclamation de surprise. À ce moment, une violente rafale se jetait par l'ouverture, faisant sauter la flamme de la lampe pendue au plafond, soulevant les cendres et les braises du foyer, d'où s'éleva une gerbe d'étincelles. En même temps un homme apparut, ayant franchi le seuil d'un bond, comme poussé par la rafale, une longue silhouette mince vêtue de peau de cerf tannée et coiffé d'un bonnet de castor.

— Max !

Ce nom partit de toutes les lèvres.

— Ah ! bien, fit le capitaine, voilà ce qui s'appelle prendre la puce au crin, ou je me trompe fort. Justement, mon garçon, on parlait de toi. On se demandait si tu étais mort ou vivant. Mais Dieu merci ! je vois que tu es toujours bien portant, et bien vivant. Allons ! approche, viens te chauffer.

— Hum ! hum... fit seulement l'arrivant avec un sourire sans signification.

C'était ce jeune Indien Micmac, le troisième membre de l'équipage de l'Aurore,



C'était, ce Max, un garçon d'une beauté étrange et surprenante. Malgré un assez long frottement à la civilisation des blancs, le jeune peau-rouge conservait toutes les empreintes de sa race : il demeurait le naturel qu'il était. Catéchisé et baptisé vers l'âge de dix ans, on lui avait donné le nom de Maxime, qui était le saint de ce jour-là. Puis on ne l'avait plus appelé que Max.

Il était entré sans mot dire, sans même une salutation, regardant un à un les hôtes de la maison, comme pour s'assurer qu'il n'avait là aucun ennemi à craindre. À sa vue Louise s'était écartée, abandonnant la porte, la laissant ouverte, que l'Indien alors referma avec précaution. Puis, le dos à cette porte, il promena de nouveau autour de la pièce ses yeux, qu'il avait très noirs, petits et étincelants pour les arrêter enfin sur Louise qu'il considéra un long moment. Et elle gênée, se mit à lui sourire candidement, et lui disait d'une voix accueillante :

— Nous sommes bien contents de te revoir, Max. Viens près de la cheminée te chauffer.

Il ne répondit pas. Il regardait la jeune fille avec une attention soutenue, sans que son regard perçant pût laisser deviner la moindre de ses pensées, sans que la finesse de ses traits, comme gravés au burin dans un morceau de bronze, fût altérée par la moindre émotion. Puis tout à coup, il s'avança vers la cheminée, lentement, un peu courbé des épaules et marchant sur la pointe des pieds, ou plutôt sur la pointe de ses mocassins, comme s'il eût craint de faire du bruit. Il ne prit point l'escabeau indiqué, mais s'accroupit sur le plancher de bois de chêne, à la manière indienne, devant la flamme haute, vers laquelle il tendait des mains brunes et fines, allongées, aussi délicates que les mains d'une petite fille. Il ne parlait pas. Une fois il lança vers Olivier un coup d'œil oblique et furtif, un coup d'œil qui sembla avoir la pénétration d'un dard, et que personne ne parut surprendre. Et là, à le voir ainsi, immobile et comme statufié, les mains tendues au feu de l'âtre, impassible, on aurait imaginé que ce sauvage se croyait seul, au fond des bois, devant le feu du bivouac.

Mais le capitaine Dumont avait bientôt pris la parole.

Je suppose, Max, que tu es revenu pour faire encore avec nous toute la saison à bord de l'Aurore.

Pensif et grave, l'Indien se borna à faire de la tête un signe affirmatif.

— Bon, bon, fit le pêcheur. Et tu as fait un bon hiver, sans doute ? J'imagine que tu es content de ton hiver, n'est-ce pas ? Voyons, dis-nous un peu de tes nouvelles.

— Oui, bon hiver... Max est content... répondit l'Indien sans tourner la tête, remuant à peine ses lèvres pour parler.

Personne ne s'étonnait de ce laconisme, chacun sachant bien que le jeune Indien était peu loquace, et personne ne se formalisait de ses rudes manières.

— As-tu fait bien de la pelleterie ? interrogea encore le capitaine.

— Un peu... comme ça...

De ses deux mains l'Indien fit un geste pour faire entendre qu'il rapportait un joli ballot.

— Et l'as-tu apportée avec toi, ta pelleterie ?

— Hun ! hun !

— Eh bien ! faut nous faire voir ça, Où l'as-tu mise ? Si tu veux, je ferai des marchés avec toi.

— Oui, Max veut bien.

Ce disant il se leva d'un mouvement vif et souple, alla ouvrir la porte, se pencha dehors et saisit quelque chose ; puis on le vit tirer à l'intérieur, par une courroie, un fort ballot, recouvert d'une peau d'orignal tannée. Il posa le ballot au milieu de la pièce, et dit simplement :

— Voyez...

Et il retourna s'accroupir devant la cheminée.

Tout le monde, curieux, s'était levé pour aller ouvrir le ballot et examiner le contenu. D'un coup de couteau Aurèle fit sauter la courroie qui servait à porter le ballot, et d'un deuxième coup fit voler les lanières de peau crue qui le ficelaient. Puis, une fois la peau d'orignal rejetée, un très beau lot de pelleterie apparut aux regards émerveillée.

— Bon Dieu ! fit le capitaine, Max n'a certainement pas perdu son temps.

Chacun, alors, de se saisir d'une peau, de l'examiner, de la palper et de la priser selon sa beauté ou sa valeur, et de faire les commentaires les plus divers.

Devant le feu, le dos tourné aux gens de la maison. Max paraissait étranger à ce qui se disait et se passait derrière lui. Il avait pris une attitude méditative, et la flamme haute du foyer éclairait pleinement son visage. Il était d'une beauté dont on n'avait pas d'exemple dans la race indigène de l'Acadie. Un sculpteur se fût passionné devant un si parfait modèle de la nature. Taille superbe, haute, droite, souple, finement détachée. Un corps félin qui ployait avec aisance et grâce, qui ondulait avec la légèreté d'un reptile, qui balançait comme le brin d'herbe ou la tige de jonc que le vent agite. Et pourtant, sa démarche, d'ordinaire, avait des allures de lenteur, de lourdeur, de paresse. Tout son corps semblait pétri de mollesse, un engourdissement paraissait paralyser ses membres, au point qu'on l'aurait cru incapable d'un mouvement vif et rapide. C'était là l'impression de l'étranger, dès le premier abord. Mais ceux qui le connaissaient ne s'y trompaient point. À l'occasion, Max savait bondir, et alors on découvrait en lui l'agilité du chat. Coureur infatigable soit par les routes, soit par les bois, par les sentiers les mieux battus ou par les chemins raboteux et coupés d'ormières, obstrués d'obstacles, nul de la jeunesse acadienne ne pouvait le suivre à la piste. Il allait comme le vent et paraissait pourvu d'une haleine inextinguible. Le capitaine avait déjà fait cette observation ;

— Il a une vraie haleine de chien, cet animal-là.

Lorsqu'il épiait et suivait le gibier, il allait d'un pas léger, sur la pointe des pieds, sans bruit, la taille ployée, son torse se faufilant, se mouvant, à la manière d'un reptile, sous les branches des arbres, à travers les fûts pressés, dans les sous-bois les plus touffus, les fourrés les plus inextricables. Et, chose curieuse, il savait ne laisser aucune trace visible de son passage. La nature l'avait doué de toutes les qualités possibles du chasseur, et, par surcroît, il possédait un flair de bête sauvage.

Maintenant, dans la clarté du feu qui baissait de moment en moment, sous les ombres dansantes et fugitives qui s'y jouaient en s'y mêlant, le visage de l'Indien prenait un relief saisissant, il était vraiment beau, d'une beauté féminine, au point qu'on aurait pensé voir une femme, sous des vêtements masculins.



Cependant, les hôtes de la maison continuaient à déballer les pelleteries apportées par l'Indien. Louise et sa mère restaient émerveillées devant plusieurs peaux de renards, les unes du plus beau noir, d'autres argentées. Il s'y trouvait aussi des peaux de castors d'une finesse et d'un soyeux remarquables, et des visons, des peaux d'hermines d'une blancheur de neige.

— Cinquante-huit peaux en tout, fit le capitaine qui les avait comptées une à une. N'est-ce pas, Max ?

— Hun ! hun ! répondit l'Indien sans bouger.

— Eh oui, c'est un vrai beau lot, disait encore le capitaine, qui les palpa de nouveau les unes après les autres.

Louise estimait les renards et les castors.

— Les plus beaux, les plus fins, les plus soyeux... affirmait-elle.

— Splendides, en vérité, dit Olivier qui n'ignorait pas, en ces sortes d'affaires, les secrets de l'estimation.

Le capitaine et Aurèle, silencieux et attentifs, continuaient à repasser avec soin chaque peau l'une après l'autre. Le capitaine les assortissait selon la grandeur et la valeur de chacune. De temps en temps, comme s'il n'eût pas été très sûr de son coup d'œil, il soupesait longuement l'une de ces peaux, il l'élevait dans la lumière de la lampe, la secouait horizontalement et verticalement, soufflait à gros souffles dans le poil, posait la peau sur son oreille, à la façon dont il aurait écouté la marche d'une montre, puis, tout d'un coup, jetait la peau sur le plancher, la piétinait, la frappait du talon, et, la reprenant, déclarait enfin que cette peau-là était de premier choix.

Plus d'une heure se passa ainsi. On ne parlait plus. On observait maintenant le capitaine qui, par un surcroît de prudence, faisait un dernier examen des pelleteries avant de se prononcer sur leur valeur marchande et d'en proposer le prix d'achat à l'Indien. C'était précisément ce prix qu'on était curieux et désireux d'entendre. Car chacun en estimait mentalement la valeur, tous s'y connaissant assez bien, même dame Dumont. Dès lors on

avait hâte de savoir si le prix qu'allait fixer le capitaine concorderait avec celui que chacun en secret établissait par avance. Simple jeu de curiosité ou de gageure. Mais le capitaine, qui avait son idée, mit un désappointement dans le petit groupe qui l'entourait, en disant tout à coup :

— Eh bien ! mes amis, on peut maintenant allumer sa pipe.

Et, sans plus, il regagna sa place au foyer. Les autres personnages, surpris et déroutés sans doute, s'entrecroisèrent avec un sourire vague et ne firent aucune observation. Chacun reprit son siège, en silence, et comme dans l'attente que le capitaine, après ravier allumé sa pipe, annoncerait le prix dont il avait convenu avec lui-même. Max n'avait pas remué de la largeur d'un fil ; toujours pensif, il demeurait statufié devant le feu mourant de la cheminée.

Au dehors, le vent, soufflait toujours, parfois avec une violence telle que toute la maison en était secouée, bien qu'elle fût solidement bâtie de pierre.

— En fait-il un vent ? dit une fois dame Dumont, espérant ainsi faire renaître la conversation.

Mais le silence persistait. On continuait d'observer le capitaine, qui bourrait tranquillement sa pipe, l'allumait à un tison de l'âtre qu'il avait tiré au moyen de pincettes longues et flexibles, puis fumait à fortes bouffées qui, s'élevant en spirales capricieuses, allaient faire des cercles bleus autour de la lampe.

Quelques minutes s'étant ainsi passées, le capitaine cracha sur les cendres, essuya sa barbe mouillée d'un peu de salive, et, regardant l'Indien, dit :

— Mon garçon, écoute bien. J'ai fait mon prix de tes pelleteries, et, naturellement, c'est à prendre ou à laisser. Je t'offre pour tout le lot cinquante écus d'argent.^[3] Qu'en dis-tu ?

Max, cette fois, tourna la tête du côté de son interlocuteur et répondit avec son éternel laconisme :

— Hun ! hun !...

Le marin comprit qu'il acceptait le prix offert, et aussitôt il commanda à sa femme :

— Thémise, va me chercher, veux-tu ? le sac aux écus. Car, avec moi, marché conclu, monnaie va.

Peu après, le capitaine alignait sur le plancher devant l'Indien cinquante écus, tout reluisants, comme venant de sortir de la frappe.

— C'est le prix que j'avais dans l'idée, dit Aurèle avec un air de satisfaction.

— Moi aussi, fit Louise en regardant Olivier interrogativement, comme pour lui demander l'estimation qu'il avait faite.

— Vous me battez tous, répondit le jeune bourgeois en riant. J'avais évalué à quarante.

— Quarante est encore un bon prix, fit observer le capitaine. Je suis prêt à parier que le sieur Bigot n'aurait pas offert plus de vingt-cinq.

— Cela est certain, approuva Aurèle.

Olivier ajouta avec un sourire ironique :

— Je pense connaître aussi monsieur Bigot, du moins comme homme d'affaires, et je sais comment il gratte un écu avant de le laisser tomber de sa main dans une autre.

Cette saillie fit rire tout le monde, sauf Max. Car Max ne savait que sourire, mais d'un sourire mince, évasif, qu'on ne surprenait pas souvent. Il était en train de vérifier la somme posée devant lui. Le tintement délicieux des belles pièces d'argent, leur éclat ne troublait en rien le masque impassible de son visage. Sur chaque pièce il mettait le bout de son index, et quand il en avait ainsi touché dix, il les réunissait en une pile qu'il plaçait un peu plus loin à l'écart. Puis, il en touchait dix autres, formant une deuxième pile, et ainsi de suite jusqu'à la dernière pièce des cinquante écus. Puis, satisfait sans doute, il tira de sous sa tunique de peau de cerf un petit sac de cuir dans lequel il mit avec précaution chaque pile de dix écus. Ceci fait, il se leva vivement, marcha vers la porte, l'ouvrit et s'en alla, sans un mot. C'était sa manière. On y était accoutumé, et personne ne marqua de surprise. Le capitaine, alors, se leva et vint considérer un moment sa marchandise, la mine de plus en plus satisfaite. Puis, levant la tête et regardant Louise avec un large sourire et clignant de l'œil :

— Hein ! ma fille, fit-il... Voilà encore qui va joliment grossir le contenu de ta corbeille de nocés...

Louise rougit un peu, tout en souriant à son fiancé, qui voulut plaisanter.

— Pour peu que cela continue, capitaine, je crains que cette corbeille ne devienne à la fin trop chargée et trop lourde et qu'il faille l'abandonner.

Le capitaine se mit à rire.

— Rassure-toi, mon garçon, dit-il, je verrai du moins à ce que la charge ne déborde pas, et je connais trop la force de tes bras pour craindre que tu ne puisses la soulever et l'emporter.

La gaieté et la bonne humeur étaient revenues ; on oubliait les Anglais, là-bas, sur la mer. Et le capitaine, maintenant, énumérait les profits que lui rapporterait le marché qu'il venait de conclure avec l'Indien. Il avouait qu'il avait eu ça à peu près pour rien. Tout de même, il s'était montré généreux. Pas un acheteur de pelleteries dans Louisbourg n'aurait payé cinquante écus pour ces peaux, il en était sûr. Max en aurait eu quarante tout au plus d'un autre acheteur, à la condition que cet acheteur eût eu autant d'honnêteté qu'en avait Olivier Rambaud qui, lui-même, avait jugé ce prix raisonnable et juste... Certes, le capitaine aurait pu porter son offre à cent écus que le bénéfice à réaliser aurait été encore assez respectable. Mais bah ! il connaissait le naturel du pays et savait que l'argent ne lui est de rien, n'en concevant aucunement la valeur. Grosse ou petite somme, le sauvage s'empresse de s'en débarrasser ; il court les boutiques, les magasins, les échoppes, les cabarets, éparpillant au hasard, de tous côtés, l'argent qu'il a gagné, comme si cet argent brûlait ses mains. — « Allons donc ! se disait le capitaine en songeant à Max parti avec son sac d'écus, il en a déjà trop à gaspiller. Je connais Max, avant deux heures il sera revenu sans plus un sou de cet argent que je viens de lui donner. »

Mais là, le capitaine courait le risque de se tromper. Car dix minutes s'étaient à peine écoulées, que Max revenait et allait reprendre sa place devant la cheminée. On ne lui voyait plus son sac d'argent. Qu'en avait-il fait dans ce court laps de temps ? Mystère.

Après avoir repris sa place près du feu, Max fit cette question au capitaine !

— Quand l'Aurore va-t-elle reprendre la mer ? Max a besoin de savoir.

Pour ça, mon garçon, je ne peux pas te dire au juste. Ne sais-tu pas que les Anglais sont là ?

— Les Anglais... fit l'Indien avec un sourire méprisant.

Puis il haussa les épaules avec non moins de mépris, et, étendant le bras dans un geste large, il ajouta :

— La mer est grande... Les Anglais n'empêcheront pas l'Aurore de glisser comme avant sur la vague bleue.

Il se tut, pencha la tête vers le foyer et demeura silencieux le reste de la soirée, fumant un long calumet de sa fabrication et méditant.

À dix heures, Olivier se retira. Alors, devant une croix de bois peinte en rouge et fixée au mur au-dessus du manteau de la cheminée, la famille s'agenouilla, fit les prières accoutumées de chaque soir, puis chacun gagna sa chambre. L'Indien resta seul dans le grand silence de la salle et dans une obscurité que seules de courtes flammes échappées du feu mourant de l'âtre trouaient de temps à autre de leurs lueurs rougeoyantes. Et toujours immobile et pensif, l'Indien faisait penser à quelque buste de cuivre rouge qu'on aurait posé et oublié devant les chenets de l'âtre.

Le vent, dehors, diminuait, et l'on pouvait croire que le calme se ferait bientôt. Lorsque la haute horloge, dont le bruit régulier troublait seul maintenant le silence de la salle, sonna tes douze coups de minuit, Max fit un mouvement comme pour abandonner sa position. Il se pencha vers le feu, qui n'était plus que des braises étouffées, à peine tiède et, saisissant un long tisonnier posé près des chenets, il remua ces braises, posément, lentement, faisant jaillir et crépiter des gerbes d'étincelles. Puis, satisfait du bon lit de braises rouges qu'il venait d'étendre, il se leva, alla, au bûcher, tout à côté de la cheminée, y prit trois bûches et revint devant le feu. Sur les braises il posa d'abord deux bûches côte à côte, mais en laissant entre elles une distance de quelques pouces ; puis sur ces deux bûches et de façon à couvrir l'espace qui les séparait il posa la troisième, bien en ligne avec les deux premières. Dans tout ce qu'il faisait, Max mettait le plus grand soin, agissant avec lenteur, précaution et une prudence remarquable. Il semblait posséder la vertu de patience, une patience que rien ne rebutait.

Dès que les bûches se mirent à pétiller et la flamme à monter, Max s'étendit sur le plancher nu, assez près du feu pour en recevoir la tiédeur,

car le froid de la nuit envahissait peu à peu la maison. Il s'allongea commodément, sur le dos, ses deux mains jointes sous sa tête et son bonnet de castor, qu'il n'avait pas enlevé. Il s'endormit.

1. ↑. Aujourd'hui : Cap-Breton.
2. ↑. « Goulot » pour « Goulet », signifiant passage ou entrée étroite d'un port de mer. « Goulot » est employé dans le langage familier des marins acadiens et canadiens.
3. ↑. L'écu d'argent valait environ 92 cents de notre monnaie canadienne.

DEUXIÈME PARTIE

Le Siège

Ce fut dans la nuit du premier mai que les Anglais s'approchèrent de Louisbourg. Les glaces avaient été emportées vers la haute mer, et rien ne barrait plus la route à l'ennemi. C'était bien l'ennemi, en effet, venu quelques jours auparavant mouiller ses bâtiments à cinq milles des côtes de l'Île Royale. Ceux-là qui avaient paru douter de cette vérité devaient bien en convenir aujourd'hui. Et dès le matin deux mai, quand ils aperçurent la flotte anglaise rangée en ligne de bataille, à une faible portée de canon, l'ombre même d'un doute ne pouvait subsister.

Si les glaces avaient laissé la voie libre aux Anglais, il leur restait encore, avant de pouvoir mettre la main sur Louisbourg, d'épaisses et solides murailles à abattre... solide du moins en apparence. Il y avait aussi l'étroitesse du goulet qui interdisait l'entrée du port. Au surplus, cette entrée se trouvait fort bien défendue, d'abord par une batterie à fleur d'eau, posée près d'un îlot dans le bassin ; ensuite par la batterie royale, installée sur la terre ferme de l'autre côté du goulet et d'où elle commandait le port, la ville et la mer. Or s'engager dans cet étroit couloir d'eau pour atteindre le port et la ville, c'était venir se mettre entre deux feux horizontaux et immédiats, sans compter les feux plongeants de la forteresse.

Aussi, l'amiral Warren, qui commandait la flotte ennemie qu'on pourrait appeler « la flotte bostonnais », puisqu'elle venait directement de Boston, avait tout de suite jugé inutile et, surtout, dangereux ou, du moins, fort risqué, de tenter l'entrée dans le port. Tout ce qu'on pouvait faire pour le premier moment, c'était de bombarder la ville, d'abattre ses murailles et de ravager tout ce que le canon pourrait atteindre, et par là, peut-être, détruire le moral des habitants et amener la garnison à se rendre. Chez l'ennemi on s'était imaginé que les canons de la ville étaient de trop faible portée pour avoir à redouter leurs projectiles. Warren comprit bientôt qu'il s'était trompé : ayant voulu se rapprocher davantage, afin d'avoir une meilleure

cible des murailles grises de Louisbourg, il en reçut une volée de boulets qui lui fit nettement sentir que les canons de la forteresse avaient une portée tout au moins égale à celle de ses propres canons. En peu de temps, en effet, il avait vu plusieurs de ses vaisseaux sérieusement endommagés, tant dans leur carène que dans leur mâture. Il dut donc s'éloigner pour aller reprendre sa première ligne de bataille, d'où il entretient sur la place un feu nourri.

Ce bombardement dura quelques jours, après quoi les Anglais durent admettre qu'il leur serait impossible de battre en brèche les fortifications de la ville et de forcer ainsi la garnison à se rendre. Il fallait donc trouver d'autres moyens, et Warren se dit que le plus efficace de tous les moyens possibles, c'était de tenter un débarquement et d'agir par ruse et surprise.

C'est ce qui fut fait.

Une nuit, les troupes bostonnaises réussirent à se glisser dans une anse solitaire, appelée la Cormorandière, à cinq milles de Louisbourg, et à mettre pied à terre. Ces troupes étaient sous les ordres de William Pepperell et fortes de deux mille hommes. Un officier anglais, James Powell, accompagnait les troupes bostonnaises en qualité de guide. Deux années auparavant, ce Powell avait été emmené prisonnier à Louisbourg, puis relâché au bout de huit mois. Durant son séjour dans la place, il en avait étudié les défenses et acquis une certaine connaissance des points forts. Il savait, notamment que, du côté de la campagne, une partie des murailles demeuraient inachevées, l'argent ayant manqué. Il savait encore que la pierre des murailles avait été cimentée d'un mortier fait en grande partie avec du sable de la mer, que ce mortier adhérerait mal et se désagrégeait vite, offrant une solidité plus apparente que réelle. Powell avait en outre fourni une foule d'autres renseignements propres à faire croire au succès certain et absolu de l'entreprise.

Toujours sur les recommandations de Powell, le général américain dirigea ses troupes vers Louisbourg à travers bois, côteaux, ravins et marais, évitant autant que possible routes et chemins, afin d'arriver sous la place à l'insu de ses habitants. On peut juger de la surprise de ces derniers, quand, un matin, dès l'aube, ils se virent bombardés du côté de la terre comme du côté de la mer. L'ennemi avait installé de puissantes batteries sur les hauteurs avoisinantes, à l'ouest et au nord de la forteresse. D'autres troupes étant venues se joindre aux premières, Pepperell eut bientôt sous ses ordres

tout près de quatre mille hommes, soldats et marins, ce qui représentait plus du double des défenseurs de la ville.

Ainsi prise entre deux feux, la forteresse se trouvait dans une position si difficile qu'elle en apparut presque désespérée, car le feu de ses canons ne parvenait pas à répondre à celui des canons anglais. Déjà on prévoyait l'heure où tout finirait par s'écrouler sous les averses ennemies de boulets et de bombes. Les combattants de Louisbourg laissaient entendre que l'unique moyen de sauver la place c'était de sortir hors des murs, de charger l'ennemi et de le déloger de ses positions trop avantageuses, puis de le rejeter à la mer. Autrement, on se voyait prisonniers en des murs qu'on ne pouvait que mal défendre, qui crouleraient un jour ou l'autre, après quoi il n'y aurait plus qu'à capituler et à rendre les armes. Perspective fort humiliante... Oui, mais les combattants, eux, n'entendaient pas subir cette humiliation, l'honneur des armes françaises réveillant dans chacun la fierté du sang et l'intrépidité du cœur.

Par malheur, les chefs — Duchambon en particulier — avaient des vues toutes différentes. N'ayant pas ou peu de confiance en ces soldats qui, une fois, s'étaient mutinés, ils pensaient que ces hommes demandaient à sortir de la ville uniquement pour trouver l'occasion de désertre... En vérité, ce fut cette méfiance qui donna aux chefs cette courte vue et qui perdit la ville.

Or, ce qui avait été prévu ou redouté par les défenseurs de la place se réalisait : sous l'incessante et effective canonnade ennemie, les murs de la forteresse croulaient un peu chaque jour. Et un peu chaque jour aussi, les habitations s'abattaient ou étaient incendiées. Souvent les combattants devaient quitter leurs postes de combat et se muer en pompiers, afin d'enrayer les incendies qui, à tout moment, se déclaraient sur un point ou sur l'autre de la ville. Peu à peu Louisbourg devenait une masse de décombres. Les femmes et les enfants vivaient dans les caves, dans lesquelles s'entassaient des débris de matériaux informes. À certains jours, c'était une véritable pluie de fer et de feu qui tombait... un enfer qui arrachait des cœurs les plus courageux les restes d'un dernier espoir. Des femmes et des vieillards, à bout de courage et de force, demandaient sans plus la reddition de la place. Ils clamaient qu'il était inhumain de les sacrifier inutilement avec leurs enfants. D'autres pleuraient, se lamentaient, couraient ici et là, imploraient qu'on hissât le drapeau blanc. Ce n'était plus

tenable. Autant se livrer aux Anglais tout de suite. Le désarroi devenait complot parmi les femmes.

Les hommes aussi, dans cette tourmente, perdaient quelquefois la tête. On ne savait plus que faire, où aller, quoi défendre ou protéger. On s'égarait dans l'épaisse et âcre fumée des bâtiments incendiés... Et les puits et fontaines de la ville baissaient rapidement ; l'heure n'était pas loin où l'eau — au moins l'eau potable — manquerait tout à fait. La nuit, fort heureusement, durant l'accalmie, on pouvait faire provision d'eau aux fossés qui entouraient la place ; mais cette eau, bourbeuse et sale, n'était guère propre à l'usage domestique. Aussi ménageait-on le plus possible l'eau potable. Quant à l'eau des fossés, on en remplissait les puits et fontaines et l'on s'en servait ensuite pour combattre les incendies.

Quelques jours après le débarquement des troupes ennemies à l'anse de la Cormorandière, la famille Dumont avait dû, à son tour, chercher refuge dans la cave de la maison, dont le toit avait été enfoncé par les boulets anglais. Même dans la cave, la vie de ses occupants n'était pas à l'abri des dangers du bombardement, et chacun le sentait. Encore quelques jours de cette pluie infernale de boulets et de bombes, et la maison entière pourrait n'être plus qu'un triste amas de pierres et de poutres. Bien chanceux si les habitants ne se trouvaient pas un jour ensevelis vivants sous les décombres. Il importait donc de chercher un refuge plus sûr. Mais où ? C'était la question que l'on se posait vainement. Les Anglais s'attaquaient surtout aux gros édifices et aux belles maisons bourgeoises. L'Église et le couvent étaient déjà en partie démolis. Les bâtiments publics tombaient les uns après les autres. Ce qui était bâti de pierre s'écroulait ; ce qui était construit de bois flambait.

Aurèle Dumont, Olivier Rambaud et Max l'Indien faisaient, comme tous les hommes jeunes et valides, le coup de feu sur les remparts. Du côté de la terre il fallait défendre les brèches contre les attaques massives de l'ennemi. Le capitaine Dumont se rendait utile partout où ses services étaient requis, soit pour combattre les incendies, soit pour faire des réparations à certaines brèches très inquiétantes dans les murs croulants. Chaque jour, il y avait des corvées de toutes espèces pour les vieux, personnes ne restait les bras croisés. Louise elle-même ne ménageait ni ses peines ni son dévouement, aidant les religieuses au soin des blessés.

Tous les soirs, lorsque cessait la canonnade, Aurèle et Olivier, parfois accompagnés de Max, venaient passer quelques heures en famille dans la cave du capitaine. Si l'on s'efforçait d'être gai, c'était pour mieux dissimuler l'angoisse qui étreignait fortement les poitrines ; et les cœurs les plus angoissés pouvaient être ceux des fiancés, Olivier et Louise. Lui, constatait que les quatre murs de la maison ne tenaient plus que par un miracle d'équilibre, il ne suffirait que de deux ou trois autres projectiles pour achever l'œuvre de destruction. Il cherchait donc un plan, un moyen de mettre la vie de Louise et de ses parents dans une sécurité absolue ; savoir la vie de sa bien-aimée assurée contre les innombrables dangers de la guerre, c'était pour lui l'essentiel. Il eut une idée qui lui parut la meilleure : il conseilla au vieux pêcheur de chercher un refuge sur sa barque avec sa femme et sa fille.

— Votre bateau, dit le jeune homme, se trouve dans une petite crique solitaire que protègent des bois épais et des rochers que les projectiles ne peuvent atteindre... Elle est sûrement ignorée des Anglais, qui d'ailleurs n'ont aucune affaire de ce côté. Vous y serez en pleine sécurité. Vous y pourrez bien paisiblement et en toute confiance attendre la fin de la guerre.

Aurèle était du même avis.

Louise remercia Olivier de son précieux conseil, car personne n'avait songé à ce moyen de protection. Le capitaine voulait bien accepter l'idée, reconnaissant lui-même que sa barque offrait un sûr refuge. Mais une objection se présentait à son esprit, comme à celui de sa fille, d'ailleurs : aller se réfugier sur l'Aurore pendant que tout le monde, jeunes et vieux, hommes et femmes, s'employaient de toutes leurs forces et de tous leurs moyens à défendre la ville contre les Anglais, n'était-ce pas une désertion ? Au jugement de tout homme honnête l'objection valait tout son pesant de vérité. L'honneur commandait à tous les défenseurs de la place de rester sous la mitraille, à quelque catégorie qu'appartinssent ces défenseurs. Les services du capitaine étaient très utiles à l'ensemble de la communauté ; au surplus, les vieux devaient remplacer, là où requis, les jeunes qui étaient mis hors de combat, tués ou grièvement blessés. Quant à Louise, elle était non moins utile au sein des blessés. Dame Dumont elle-même pouvait se faire un point d'honneur de ne pas désertir, car les femmes valides qui n'avaient pas charge d'enfants en bas âge, de vieillards décrépits, de malades ou

d'impotents devaient servir d'une façon ou de l'autre à la défense de la ville. Elles devaient veiller sur les blessés, préparer la nourriture des combattants, laver leur linge et le repasser, raccommoder les vêtements déchirés ou endommagés de quelque manière, bref accomplir toutes les tâches utiles et nécessaires.

Quelque sérieuse que fût l'objection, Olivier ne s'y arrêta point. Si, pour sauver la ville, ces trois êtres étaient absolument nécessaires, oui, ils devaient rester dans les murs et seconder les combattants. Mais, dans l'esprit d'Olivier, Louisbourg était perdue ; un jour ou l'autre la place se rendrait ; il ne voyait nulle force, nulle puissance — à moins d'un miracle inespéré — capable d'empêcher cette éventualité. Et non seulement Olivier Rambaud pensait ainsi, mais la plupart des chefs et des combattants partageaient cette pensée, au point que Duchambon lui-même avait songé à faire sortir de la place les femmes, les enfants et les vieillards. Mais où les diriger ? Comment veiller sur ces faibles gens sans défense ? Les confier aux Anglais ? Mais c'était les envoyer au massacre, à la boucherie bien plus vite et sûrement, tant on imaginait l'Anglais cruel et sanguinaire.

Olivier, appuyé par Aurèle, plaida si bien sa cause qu'il la gagna en peu de temps et finit par convaincre le capitaine qu'il pouvait sauver sa vie et celle des siens sans qu'il y eût désertion ou déshonneur. Il fit entendre qu'en de telles circonstances chaque individu était maître de sa vie, qu'il lui incombait de la protéger par tous les moyens. Il ne fallait compter sur personne, sur les chefs moins que sur d'autres. Si, enfin, le vieux marin aimait vraiment sa femme et sa fille, lui, comme chef de famille, devait prendre et garder la responsabilité de ces deux vies humaines ; là était son unique devoir de citoyen et de chrétien. Quant à Louise, sa jeunesse lui commandait d'accompagner ses vieux parents et de veiller sur eux. Le seul et unique devoir pour elle était là.

Soit, chacun ferait son devoir. Pourtant, après l'objection vaincue, restait à vaincre un obstacle, un obstacle matériel et non des moindres. Comment sortirait-on de la ville ?

La place n'avait qu'une seule issue, le pont-levis. Pour prévenir la désertion des soldats, cette issue était gardée nuit et jour par de jeunes officiers dévoués à Duchambon et à Bigot. Qui eût tenté d'approcher le

pont-levis pour l'abaisser aurait été abattu à l'instant. Donc, impossible de sortir de la ville.

Mais là encore Olivier renversait l'obstacle comme il avait détruit l'objection : grâce à l'appui d'un ami, fonctionnaire influent, il s'engageait à faire sortir de la ville assiégée le capitaine, sa femme et sa fille.

Et non seulement, ajoutait le jeune homme, vous mettez votre vie à l'abri, mais encore vous pourrez sauver votre mobilier en le transportant sur votre bateau. Vous n'allez pas croire, j'imagine, que les Anglais rebâtiront votre maison, vous paieront en argent la valeur de vos meubles brisés ou brûlés ou les remplaceront par des neufs. Nous devons défendre et protéger nos biens comme nous défendons nos vies, par tous les moyens possibles.

Une fois la décision prise, on convainc qu'il fallait agir tout de suite, une catastrophe irréparable pouvant se produire à tout moment. C'est pourquoi Olivier se rendit immédiatement chez son ami, qu'il trouva en conférence avec des officiers. Il obtint sans difficulté la permission et toutes les facilités voulues pour faire sortir ses amis de la place. Et cette nuit-là même afin de profiter de l'opaque obscurité qui régnait sous un ciel couvert de nuages, une charrette, tirée par un cheval de trait, transporta le pêcheur et les deux femmes à la crique où était ancrée l'Aurore. Du même coup on avait emporté presque toute la lingerie de la maison. La nuit suivante, à la faveur de la même obscurité, tout le mobilier fut transporté à la crique. Max resta avec le capitaine pour l'aider à construire un radeau et à faire le chargement des meubles sur la barque. Il fallut trois jours aux deux hommes pour mener à bien cette besogne. Enfin, la petite famille se trouva installée assez commodément sur la barque, où elle pouvait vivre en toute tranquillité.

Olivier avait été bien avisé de mettre ainsi en sécurité Louise et ses parents, car cinq jours, après il ne restait plus de la maison du capitaine qu'un amas informe de pierres.

Et à mesure que le siège se prolongeait Louisbourg devenait ruines et décombres. Ses murailles elles-mêmes, ne résistaient pas au choc des boulets de fer et elles s'affaissaient peu à peu. On manquait de matériaux pour les réparer, et l'on était réduit aux expédients les plus

invraisemblables. Les chefs s'obstinaient toujours dans leur refus de lancer la garnison contre les postes ennemis, dernière chance de salut.

Duchambon et Bigot, avec leur entourage, préparaient en secret les termes d'une capitulation. Malgré les précautions prises à ce sujet, Olivier Rambaud avait pu obtenir certains renseignements qui ne lui laissèrent aucun doute sur les événements prochains.

Un soir, accompagné de Max, qui était revenu à la ville pour reprendre son poste de combat et trois jours, justement, avant la reddition de la ville, Olivier vint rendre visite à ses amis réfugiés sur la barque de pêche.

On était là depuis un mois déjà, un mois qui avait paru bien long aux trois réfugiés. L'existence, dans cette anse solitaire, n'était pas très gaie. Sans nouvelles, ou à peu près, de la ville et de ses habitants, continuellement tenus en émoi par les bruits de la guerre, les lueurs d'incendies, le fracas des canons que les échos, parmi ces bois et ces rochers, semblaient grossir, les trois réfugiés vivaient dans une inquiétude pire que celle qu'ils avaient éprouvée dans l'enceinte de la forteresse. Ils s'inquiétaient d'Aurèle, d'Olivier, et aussi des événements proches ou lointains qui décideraient de la bonne ou de la mauvaise fortune. Cette inquiétude se faisait d'autant plus intolérable que les occupations régulières et quotidiennes leur manquaient.

Olivier trouva Louise amaigrie et pâlie, avec un sourire chargé d'amertume, des yeux pleins de tristesse, une voix dont le timbre clair ne résonnait plus comme autrefois, mais avec un accent étouffé et morne. Louise avait tout l'air d'une malade en convalescence. Et puis, il y avait plus de quinze jours qu'Olivier n'était pas venu, et l'angoisse l'avait à demi tuée. À la vue du jeune homme, si réservée qu'elle fût d'ordinaire, elle ne put, dans sa joie s'empêcher de courir à lui et de se jeter dans ses bras. Elle l'embrassa longuement, le pressa sur elle, le tenant enlacé, comme une mère enlaçait son enfant dont on va la séparer. On eût dit qu'il y avait chez Louise, à cette minute, le pressentiment d'une séparation prochaine d'avec celui qu'elle aimait, et à cette seule pensée il lui semblait que son cœur se brisait.

Pendant que Louise, heureuse, étreignait son fiancé, elle ne songeait guère au compagnon d'Olivier, Max, à qui elle devait aussi quelques

marques d'affection pour le dévouement avec lequel il aimait à servir ses parents ; chacun, d'ailleurs, le considérait comme un membre de la famille. Pour lui, paroles d'amitié, marques d'affection, n'avaient aucun sens ; comme tous ces congénères il ignorait les usages des blancs, ou, les connaissant, dédaignait de les pratiquer. Que lui importaient ces lois conventionnelles qui vous font exprimer des paroles d'accueil et de politesse, vous invitent à des gestes de courtoisie, à des manifestations d'amitié dans les revoirs, font tendre les mains en des poignées de bienvenue ou rapprochent les bouches en des baisers d'adieu ! Tout cela pour l'Indien de la comédie pure ; tout cela diminuait la dignité de l'homme. À quoi bon toutes ces paroles inutiles, ces salutations, ces simagrées, toujours les mêmes ! Bah !... Donc, comme à son habitude, il évita de saluer les gens qui le recevaient toujours avec une grande gentillesse. Il alla s'asseoir par terre, dans un coin sombre, le dos appuyé au mur, les yeux fixés sur les mocassins qui chaussaient ses pieds. Il était vêtu, comme toujours, de sa tunique et de sa culotte de peau de cerf, sans autre vêtement. Ni chapeau ni casque ne couvrait sa tête. Dès la venue du printemps, il enlevait son bonnet de castor pour ne le reprendre qu'au commencement de l'hiver suivant. Il demeurait tête nue, avec ses longs et beaux cheveux noirs flottant sur ses épaules...

Après l'étreinte des deux fiancés et les salutations d'usage, Olivier fut assailli de questions. Le siège, comment cela se passait-il ? Et les Anglais, faisaient-ils des progrès ? Avait-on l'espoir de sauver la ville ? Louisbourg allait-il tenir ou tomber ? Et Aurèle, oui, Aurèle ? Oh ! on ne l'oubliait pas, allez. Mais pourquoi n'avait-il pas accompagné Olivier ? on aurait tant aimé la voir.

Ici, Olivier dut expliquer avec beaucoup de précautions qu'Aurèle, deux jours auparavant, avait été légèrement blessé à une jambe par un boulet qui avait ricoché. Il marchait avec peine, et c'est pourquoi il n'avait pu venir. Mais la blessure n'était pas grave, une affaire de quatre ou cinq jours au plus. Puis Aurèle se retrouverait aussi ingambe qu'avant. Il ne fallait donc pas s'alarmer pour si peu.

Olivier, ensuite, se mit à parler de la ville. Louisbourg devenait un monceau de ruines. La population se décourageait. Les combattants se montraient toujours très mécontents, défendant la place avec une mollesse,

un mauvais vouloir qui trahissait la haine qu'ils nourrissaient contre les chefs. Et puis les munitions diminuaient rapidement, surtout depuis qu'une casemate avait sauté. Pour le pire, un dépôt de provisions de bouche venait d'être anéanti par le feu, ce soir même, un peu avant le coucher du soleil. Aussi on n'était pas loin du jour où l'on manquerait de vivres. L'eau potable aussi était sur le point de manquer. Quant aux murailles qui protégeaient la ville, elles n'étaient plus que décombres, il n'en restait que quelques pans qui chancelaient à chaque coup de canon que tiraient les Anglais. Deux bastions, la veille, avaient été complètement détruits. Et puis, on avait sur les bras un tas de blessés... Les morts étaient nombreux depuis quelques jours. Maintenant les assiégés vivaient, à vrai dire, dans une panique qui finirait par mener à la catastrophe finale.

Olivier conclut ainsi ;

— Il paraît décidé qu'une capitulation sera offerte aux assiégeants ; le commandant et son état-major en préparent les termes.

— Je me doutais bien, dit le capitaine sur un ton indigné, que ces gueux en viendraient à cette extrémité. Voilà ce que c'est que d'avoir des poltrons pour chefs. Mes amis, je vous le dis carrément, on ne vaut pas cher quand on est réduit à capituler par sa propre faute.

— Cela est certain, reprit Olivier. Mais qu'y pouvons-nous, vous et moi ? Il nous faut nous soumettre à notre destin, heureux ou malheureux. Nous ne pouvons échapper aux désastres ni aux malheurs où nous entraînent les fautes de ceux qui nous dirigent. C'est là l'histoire de tous les peuples de la terre. Il y aura toujours cent braves pour payer de leur vie la faute d'un poltron ou d'un traître. Quel peuple, plus que le peuple de France, a dû payer pour les fautes, les erreurs ou les crimes de ses rois ? Je n'en connais point. Si nos chefs ont commis des erreurs de tactique ou de stratégie dans la défense de notre place, n'allons pas souhaiter qu'ils continuent dans ces mêmes erreurs. S'ils refusaient de capituler, à l'heure qu'il est ce serait non seulement une erreur, mais aussi un crime. Naturellement, j'entends qu'il nous soit donné une capitulation honorable.

— Oh ! une capitulation honorable... sourit ironiquement le capitaine. Qu'est-ce que cela veut dire ? Capituler, mon garçon, veut dire se rendre à l'ennemi, abandonner la lutte, poser les armes. Cela veut dire qu'on se sait

battus et que, par conséquent, on ne vaut pas cher ; et quand on ne vaut pas cher de sang et du cœur ou de courage, autant dire qu'on ne vaut rien du tout, Bah ! une capitulation honorable... Moi, mon garçon, on ne me prend pas aisément avec ces belles paroles. Je connais le goût du mauvais beurre. J'ai passé par là, et je sais ce que sont les Anglais. Au temps où je naviguais avec mon vieux père, il est arrivé bien des fois où nous dûmes nous frotter aux Anglais, et en pleine mer encore, et un contre vingt. J'entends toujours la voix tonnante de mon père dans le vacarme des abordages : — « Les Français ne se rendent jamais, ou s'ils se rendent, ce n'est que comme cadavres ! » — Et c'est bien ainsi que s'est rendu mon père. Alors, je dis que la défense d'une ville est comme celle d'un navire : on ne la rend que quand on est à bout de tous moyens de défense.

— En ce cas, capitaine, soyez tranquille, nous en sommes à cette extrémité à Louisbourg ; tous les moyens de défense sont épuisés ou sur le point de l'être. Bientôt, demain peut-être, nous allons manquer de tout même de défenseurs. Songez que nous comptons déjà cent quarante morts et plus de trois cents blessés. Parmi ceux-ci, une trentaine sont mutilés, et des jeunes hommes pour le pire, qui dorénavant se trouveront incapables de gagner leur subsistance, les édifices et les habitations sont pour plus de moitié des ruines totales, et ce qui reste debout chancelle sur ses bases. Si donc nous voulions nous obstiner à tenir tête à l'ennemi, je suis certain qu'il ne resterait âme qui vive de la population, ni pierre sur pierre de la forteresse.

— S'il en est ainsi, il faut bien se soumettre, concéda enfin le capitaine. Mais alors nous, qu'allons-nous devenir ? demanda-t-il avec une inquiétude manifeste.

— Je n'en sais rien, répondit Olivier. Certes, nous allons demander les honneurs de la guerre. Reste à savoir ce que vont chanter les Anglais.

— Oui, il ne faut pas oublier que ces sacrés Anglais seront les premiers à avoir leur mot à dire là-dedans.

— Rien de plus certain. Aussi, nous voyons-nous sur la voie d'événements que nous ne pouvons prévoir qu'en partie, et dont l'issue pourrait bien nous apporter des surprises.

— Et vous autres, Aurèle et toi, que pensez-vous de faire ?

— Nous ne pouvons qu’obéir à nos chefs en attendant les événements décisifs, et, quoi qu’il arrive, nous nous préparons à affronter le pire, Aurèle et moi. Ces circonstances sont trop graves pour nous faire des illusions et dorer l’avenir. Mais nous avons surtout pensé à vous...

Le jeune homme s’interrompit pour regarder Louise longuement, mais d’un regard inquiet. Elle lui sourit tristement. Il continua, ramenant ses yeux sur le vieux pêcheur :

— Nous avons convenu d’un plan à votre sujet, et c’est pour vous soumettre ce plan que je suis venu ce soir.

— Quel plan ? fit le capitaine sur un ton quelque peu méfiant.

— Il est très simple, quoiqu’il offre quelque danger. Mais je vous connais, capitaine, et je connais votre navire... À d’autres j’hésiterais à donner ce conseil.

— Voyons ton conseil, mon garçon, dit le vieux, flatté par les paroles de son futur gendre.

— Fuir Louisbourg, capitaine... fuir au plus tôt, dès la nuit prochaine, si la nuit est propice. Fuir sur votre bateau. Comprenez-vous que, en cas de désastre pour les habitants de la ville, c’est votre seule chance de salut ?

— Fuir... grommela le vieux marin en fronçant le sourcil. Et où aller ?

— Nous avons pensé à l’île Saint-Jean, où vous trouveriez un asile sûr.

Le vieux ne répondit pas tout de suite. Il alluma sa pipe et demeura pensif, le visage légèrement contracté. La fuite ou la désertion n’avait pas chez lui le goût bien sucré. Déjà, depuis plus d’un mois, sa conscience lui reprochait d’avoir quitté la ville. Était-il homme à abandonner son navire et son équipage dans la tempête ? Non, non. Il avait trop de fierté. Alors, pourquoi avait-il abandonné sa ville, dans la tourmente où il semblait qu’elle allait périr ? Pourquoi avait-il abandonné ses concitoyens, ses amis, ses frères presque ? Oh ! si c’était à refaire... D’ailleurs, s’il avait lâché, cela avait été bien malgré lui ; il avait voulu faire plaisir à son fils, à son gendre, et aussi pour savoir sa femme et sa fille à l’abri des malheurs, oui, mais lorsqu’on défend son pays, sa patrie, a-t-on une femme ? a-t-on des enfants ?

Durant un mois le capitaine s'était de la sorte martelé l'esprit, et voici qu'on venait lui proposer une nouvelle lâcheté. Ah bien ! non. Pas celle-là. C'en était assez de l'autre. Pour un peu il allait rentrer à Louisbourg...

Louise crut deviner ce qui se passait sous ce crâne blanchi à travers les ouragans de la mer, et elle voulut émettre tout de suite son avis, sachant la confiance que son père avait en elle.

— Je pense, père, qu'Olivier et Aurèle ont eu une très bonne idée. Voilà un conseil que nous ne saurions mal accueillir...

— Je suis du même avis, dit la mère à son tour. Il faut s'attendre aux pires calamités, si les Anglais s'emparent de Louisbourg ou en deviennent les maîtres par la capitulation. Alors, maîtres du pays tout entier, ne finiront-ils pas par nous découvrir ici ? Et puis, nous ne pouvons pas vivre indéfiniment dans cette anse solitaire. Lorsque nos provisions seront épuisées, il faudra bien nous rendre à la ville pour les renouveler. Qu'arrivera-t-il alors ? D'une manière ou d'une autre, nous ne sommes plus en sûreté ici.

Le capitaine releva la tête et, s'adressant à Olivier :

— Tu as nommé l'île Saint-Jean, dit-il. Crois-tu que ce serait pour nous le meilleur et le plus sûr refuge ?

— Je ne veux rien affirmer, mais je ne vois pas d'autre endroit dans nos parages. À moins que vous ne préféreriez le Canada... Le choix que nous avons fait de l'île Saint-Jean ne vient pas de moi ni d'Aurèle, c'est Max qui l'a nommée et il doit s'y connaître. N'est-ce pas, Max ?

— Hun ! hun !... fit l'Indien en secouant la tête affirmativement. Il ajouta avec une conviction très forte :

— L'île Saint-Jean est un bon pays. Belles forêts, gibier abondant, longues rivières, grands lacs, beaux pâturages. Des frères blancs sont là, heureux et dans l'abondance.

Max regardait Louise en parlant ainsi. Il semblait lui demander son approbation. Et Louise l'approuva.

— Je crois que Max dit la vérité, reprit la jeune fille. Et cette île Saint-Jean, que je ne connais que de nom, savez-vous, père, qu'elle m'attire déjà ? J'ai comme un pressentiment que là seulement est notre salut.

— Comme Louise, reprit Olivier, je ne connais que le nom de cette île. Mais j'ai entendu des gens en parler avec avantage. On m'a assuré qu'il s'y trouve, ainsi que le dit Max, plusieurs familles acadiennes, venues pour la plupart de Port-Royal et de ses environs, qui ne pouvaient souffrir la domination des Anglais. On dit que ces gens prospèrent rapidement dans une tranquillité et une paix parfaites.

Le capitaine secouait la tête et n'avait pas l'air convaincu. Olivier poursuivit :

— Je suis certain, capitaine, que vous trouverez là toute la sécurité possible en attendant que l'orage qui passe sur nous se soit éloigné. Si, par hasard, il arrive que nous décidions de tenir tête à l'ennemi et de ne pas capituler, et que nous réussissions à sauver le pays de la conquête, vous n'auriez qu'à revenir et à vous remettre à la pêche. Si, d'un autre côté, nous posons les armes et rendons la ville, comme tout le fait présager actuellement, vous serez là-bas à l'abri des risques de la capitulation. Aurèle et moi, bien entendu, nous resterons avec la garnison jusqu'au bout. En cas de reddition de la place, nous vous rejoindrons à l'île Saint-Jean.

— Et Max, demanda le capitaine, que va-t-on en faire ?

— J'ai amené Max tout exprès, certain que j'étais que vous accepteriez notre plan, parce qu'il est compris que Max vous accompagne pour vous aider à la manœuvre en mer et, là-bas, pour vous servir de guide et de serviteur. Max vous est dévoué et vous pouvez vous fier à lui. N'est-ce pas, Max ?

L'indien fit un geste qui signifiait clairement qu'on pouvait compter sur lui. Louise, qui l'observait, croyait percevoir sur ses traits cuivrés l'expression d'une grande joie.

En vérité, l'Indien se réjouissait intérieurement. Si le capitaine acceptait le plan proposé, Louise serait peut-être pour à jamais séparée de son fiancé, et Max, dès lors, saurait mettre à profit cette occasion pour faire sa conquête. Max était loin d'être désintéressé dans cette affaire, car il aimait Louise en secret et ne souhaitait que la disparition du fiancé pour se mettre à sa place. Il avait donc, croyait-il, tout intérêt à donner son appui au projet d'Olivier. Tout de même, une inquiétude pesait sur son esprit : sachant le capitaine joliment têtue, il craignait de le voir rejeter le projet.

Or, en observant la physionomie du pêcheur, à ce moment précis, on n'aurait osé faire de pronostics sur ses décisions prochaines. Il pensait durement et profondément. Pas de doute qu'une âpre lutte se livrait dans son esprit. Silencieux et paupières closes, il tirait avec force de sa pipe éteinte d'imaginaires bouffées. Il lui fallut un long moment pour prendre une décision, et chacun des personnages présents eut grand soin de ne pas troubler les réflexions du vieux en observant un silence complet. On savait que le vieux pêcheur aimait à prendre son temps avant de décider de telle ou telle chose ; mais on n'ignorait pas, d'un autre côté, qu'il faisait vite ce qu'une fois il avait décidé. On ne fut ni trompé ni désappointé. Tout à coup le capitaine proféra sur un ton résolu, et en promenant son regard clair sur ceux qui l'entouraient :

— Mes amis, demain, dans la nuit, si le temps est favorable et s'il fait bon vent, nous filerons avec l'Aurore.

Tout le monde respira d'aise, une joie brilla dans tous les yeux, comme si l'on venait d'échapper à un grand danger.

Mais il en avait durement coûté au vieux marin de prendre cette décision, tant il croyait encore que cette fuite vers une autre terre, équivaldrait à une désertion. Ancré dans son sang restait ce rude honneur du marin qui lui commande de n'abandonner son navire en détresse que le dernier. Oh ! s'il n'y avait eu que de son propre sort à décider... Mais il avait sa femme et sa fille, et il finissait par admettre que son premier devoir était de mettre ces deux faibles femmes, suivant que les circonstances le pouvaient permettre, à l'abri des malheurs qui les menaçaient... Or la notion de ce devoir et son amour pour ces deux êtres chers achevaient de faire taire ses scrupules. Il y avait en outre, chez le marin, pour renforcer sa décision, ce désir ardent, cette soif de lancer son navire dans le vent. L'inactivité dans laquelle il avait vécu pendant de longs mois lui faisait mal, et ce mal empirait de jour en jour, depuis que les Anglais étaient là et lui barraient le chemin de la mer. Ah ! combien de temps encore allait-il moisir dans cette crique étroite où il étouffait ? Depuis plusieurs jours déjà cette question lui revenait et le tourmentait. Enfin, convaincu qu'il fallait partir, le plaisir de se remettre à la voile, de filer sur la mer, malgré certains risques que le projet entraînait avec lui, et l'idée qu'il pourrait faire la nique aux Anglais le rendirent tout joyeux. Il se mit à rire.

— Oui, mes bons amis, reprit-il sur un ton confiant, demain soir nous prendrons la mer. Oh ! qu'on me donne seulement un peu de bon vent, et je défie bien les Anglais de me rattraper.

Ah ! oui, les Anglais... C'était là le plus gros risque à courir. On ne pouvait gagner la haute mer sans passer sous leur nez. Le jour, c'eût été une folie. Mais, par une nuit très obscure, le risque est moins gros. Et du moment qu'on pourrait sortir du port sans anicroche... Après, on s'en moquerait joliment. Le capitaine avait la certitude qu'aucun navire de la flotte de Warren ne pourrait suivre l'Aurore sous le vent et lui donner la chasse.

Allons ! c'était chose décidée, et chez le capitaine c'était comme chose faite.

Olivier, content du succès de sa mission et à peu près rassuré sur le sort de sa fiancée, fit ses adieux, embrassa longuement Louise et s'en alla, laissant Max sur la barque de pêche. L'Indien, alors, éprouva une joie surhumaine, mais une joie que personne ne pouvait percevoir ou deviner, tant l'impassibilité de tout son être demeurait impénétrable. Intérieurement il triomphait. Pour lui, Olivier ne comptait plus : ou il tomberait dans les combats futurs, ou les Anglais le feraient disparaître. Dès lors, Louise, qu'il aimait depuis si longtemps et qu'il désirait pour femme, lui appartiendrait.



Si, après décision prise, un reste de scrupule s'était manifesté chez le capitaine, ce reste n'aurait pu subsister longtemps à la seule pensée que les Anglais, une fois devenus maîtres de Louisbourg, ne manqueraient pas de saisir les barques des pêcheurs, soit pour les détruire, soit pour les faire servir à leurs propres besoins. Perdre sa barque, c'était pour le capitaine un coup plus dur que la perte de sa maison. D'ailleurs, c'était tout ce qui lui restait de biens, son bateau, avec les quelques milliers d'écus qu'il avait soigneusement entassés dans un coffre de chêne lamé de fer et cadenassé.

Sans doute, avec ses écus il aurait pu, à la rigueur, faire construire un bateau, eut-il perdu l'Aurore. Mais, en y songeant, il lui semblait que nul autre bateau au monde ne pourrait remplacer l'Aurore. Ah ! non, il ne fallait pas que l'Aurore lui fût prise par les Anglais ! Autant valait perdre sa vie.

Mais on ne la lui prendrait pas, sa barque, sa bonne et chère barque, il la sauverait... il la sauverait même à la barbe des Anglais. On allait bien voir...

De fait, la nuit suivante, l'Aurore se glissait doucement hors de la crique, suivant un étroit et sinueux canal qui aboutissait au bassin du port, franchissait le bassin, enfilait le goulet et piquait vers la mer. Là, sur l'océan, un grand vent soufflait du sud-est, tout juste le vent qu'il fallait. Et la nuit était noire, aussi noire qu'il était possible, sous un ciel chargé de nuages. Quelquefois une rafale apportait une pluie fine, étendant une sorte de brouillard qui vous coupait la vue pendant quelques instants. D'autres fois c'étaient des grêlons qui claquaient contre les voiles ou crépitaient sur le pont du bateau. Quoi ! un vrai bon temps pour se tirer des Anglais. Avec ça que la mer rugissait au large : on l'entendait du fond du goulet. Un rugissement qui couvrait tous les bruits de la terre.

Seulement, là, dans le goulet du port, il convenait d'y aller avec circonspection. Il y faisait un noir d'encre. Mais le capitaine connaissait son chemin par cœur et pouvait y aller d'une marche sûre. À vrai dire, il n'y avait que la mer à redouter, cette mer déchaînée et qui grondait là-bas de terrible façon. Allons donc ! est-ce que la « furieuse » avait jamais inquiété le vieux marin ? Il la connaissait si bien ; il savait depuis longtemps comment la prendre dans ses plus méchantes humeurs. Et l'Aurore aussi en avait une bonne connaissance, sans compter qu'elle était souple et vive, savait se prêter à tous les vents et pouvait se rire de toutes les tempêtes. Ah ! la bonne et forte confiance qu'elle inspirait à son patron ! Lui tenait la barre avec autant d'aise qu'il tenait sa pipe entre ses dents, la main sûre, le coup d'œil juste. D'une voix nette et haute, il commandait la manœuvre, ses ordres étaient d'une précision remarquable... Il était connu pour sa parfaite connaissance de la manœuvre comme de la mer. Jamais par sa faute son équipage n'avait fait un geste inutile, commis une erreur, s'ingéniant à tout prévoir pour ne pas être contraint de remédier aux fautes commises. Quelque temps qu'il fit, il était et restait maître absolu de son navire.

Et puis, cette nuit-là, le capitaine avait pour le seconder un garçon qui n'était pas sans mérite, bien au contraire. Max, en premier lieu, était vaillant, courageux et d'une bravoure reconnue. Il ne connaissait pas la peur et la peur n'avait aucune prise sur lui. La mer déchaînée et rugissante ou la

forêt impénétrable et sombre faisait ses délices. Sur la mer ou dans la forêt il était chez lui et, comme on dit, il se trouvait dans son élément. Max naviguait depuis l'âge de dix ans, il en avait vingt-deux maintenant. Pendant ces douze années il avait acquis une bonne expérience de la mer.

Le capitaine n'oubliait pas la circonstance dans laquelle il s'était attaché ce jeune sauvage. Un matin, l'Aurore venait de prendre la mer pour gagner les bancs de Terre-Neuve ; c'était son premier voyage de la saison. Le patron n'avait avec lui que deux matelots de peu d'expérience et son tout jeune fils Aurèle. Le gamin, qui aimait à fureter dans tous les coins, avait découvert, dissimulé sous un tas de filets, un jeune sauvage à peu près de son âge. Ce sauvage lui souriait d'un air timide et paraissait l'implorer de ne pas dévoiler sa présence au patron... pas maintenant du moins. Plus tard, lorsqu'on serait en pleine mer, qu'on ne verrait plus la terre, alors que le patron ne serait pas tenté de rebrousser chemin pour débarquer son rat de cale... Mais Aurèle connaissait ce galopin des bois pour avoir fréquenté l'école avec lui. C'était Max. Tout heureux de trouver à bord un compagnon de son âge et une ancienne connaissance par surcroît, Aurèle appela son père pour lui montrer sa découverte. Le marin connaissait aussi le jeune Micmac.

— Tiens, tiens, fit-il sans trop de surprise. Et où vas-tu comme ça, mon garçon ?

Le Jeune sauvage ne parut pas pris au dépourvu. Il répondit qu'il voulait faire un pêcheur et qu'il aimait la mer autant que les bois.

Le capitaine le garda. De ce moment, Max pêcha l'été, chassa l'hiver, et devint aussi bon marin qu'excellent chasseur.

À lui seul Max valait deux matelots, et l'on savait qu'il pourrait, cette nuit-là, suffire à la manœuvre. Vigilant et infatigable, paraissant doué du don d'ubiquité, il était partout et surveillait toutes choses. Très souvent il prévoyait ou devinait les ordres du patron, et à l'instant il exécutait la manœuvre avec la plus grande précision. C'était une faculté très précieuse pour le maître du bateau, surtout en cette nuit et alors qu'on était à portée de voix des vaisseaux ennemis. Car un ordre donné à voix haute ne risquait-il pas d'être perçu par une vigie anglaise ? C'était à craindre. Et là encore le patron de l'Aurore s'y connaissait. Un autre marin, moins expérimenté, se

fiant au bruit du vent dans la mâture et de la vague claquant contre les flancs du navire, aurait à son équipage clamé des ordres de toute la force de ses poumons, ne pouvant imaginer qu'à ce moment même une accalmie se produisait à une centaine de brasses de là, autour des navires ennemis. Or la voix, ayant franchi la zone du bruit, laissait tomber son écho, presque sonore, dans ce calme plus loin. Tout de suite l'ouïe attentive d'une vigie ou d'une sentinelle captait l'écho de cette voix humaine, et la barque en fuite était aperçue, suffisamment du moins pour devenir une cible sûre. Voilà donc pourquoi le capitaine se gardait autant que possible d'ordonner la manœuvre à voix haute, se fiant à Max. Et puis, dans les ténèbres qui régnaient sur le pont, il n'était pas facile au patron, de son banc de quart, de surveiller les agrès du navire. Mais sachant que l'Indien, qu'il ne pouvait pas voir, était là quelque part et surveillait toutes choses, il demeurait tranquille de ce côté. À cet instant, d'ailleurs, on n'était pas encore en mer. Le vent n'arrivait que par petites bourrasques qui n'incommodaient nullement la marche du bateau, et la vague était courte et faible, un peu languissante.

Mais chaque minute qui passait rapprochait sensiblement l'Aurore de la mer. Déjà on pouvait, à peu de distance, voir de nombreux falots se balancer en tous sens, et ces lumières permettaient de préciser assez bien la position des navires de guerre anglais. Le moment le plus critique allait s'offrir : car plus on approchait de la sortie du port ou de la bouche du goulet, plus on diminuait la distance entre l'Aurore et les vaisseaux ennemis. Le capitaine, alors, pouvait craindre que les vigies des bâtiments anglais ne perçussent la voilure haute et blanche de sa barque. Et il n'ignorait pas qu'un seul boulet de canon bien tiré pouvait causer un dégât irréparable. Quant à se voir barrer la route de la mer, cela ne lui paraissait pas possible. L'appareillage prendrait trop de temps à l'ennemi. L'Aurore aurait tout le loisir de prendre le vent de mer et de filer à toute course sur les flots mouvants. Et maintenant voici qu'on touchait presque à la tête du goulet. On pouvait de mieux en mieux entendre le grondement furieux des eaux bouleversées. La voilure s'enflait de moment en moment. La lame devenait plus forte, plus vive, plus haute. La barque oscillait plus rudement de bâbord à tribord, et, là, il semblait que les ténèbres de la nuit s'amincissaient, se dissipaient presque. L'écume blanchâtre des vagues qui

battaient les digues et les jetées étendait une clarté diffuse sur la surface de la mer. De temps à autre, à cette étape du voyage, le capitaine pouvait apercevoir ou du moins distinguer la silhouette active de Max qui, fort habilement, manœuvrait cordages et voiles pour donner à la barque autant de vent qu'elle en pourrait avoir besoin à son entrée en mer. Car c'est là qu'on attendait de l'Aurore tout son savoir faire. C'est là que le danger devenait très menaçant ; car, là, on allait frôler, à bien dire, quelques-unes des frégates de la flotte anglaise.

— Voyons, se disait le capitaine en mordant sa pipe, encore trois cents brasses, et je fais la nique aux Anglais.

De moment en moment et à mesure que le grand vent donnait dans la voilure, le petit navire avançait plus rapidement. Il semblait faire des bonds en avant, des enjambées de géant, comme s'il avait hâte d'atteindre l'océan pour y prendre toute sa liberté d'allure. Il se sentait vraiment trop à l'étroit dans ce couloir ; il avait besoin de plus d'air, de plus d'espace et, comme l'oiseau de voler de toute la largeur de ses ailes.

Le même besoin tourmentait l'esprit du capitaine. Aussi, quelle joie débordante lorsqu'il put enfin voir la mer, toute la mer devant lui. Il la salua d'un sourire aussi large que sa barbe. Il eut pour cette vieille amie un regard long et attendri. Enfin, on se retrouvait après plus de cinq mois d'une séparation presque cruelle. Elle, démonstrative, bruyante — mais était-ce joie ou colère ? — dansait une ronde endiablée, une manière d'immense farandole, sautant, s'agitant, se trémoussant de toutes les façons et emplissant l'espace de puissantes clameurs. Lui la contemplait avec une douce sérénité. Il l'écoutait avec un plaisir nouveau. Et pour calmer ses emportements ou apaiser sa joie tapageuse, ainsi qu'il aurait fait d'une haquenée trop fringante, il eût d'une main paternelle caressé sa croupe écumeuse.

Cependant, la joie du revoir ne faisait pas oublier au vieux pêcheur la présence des vaisseaux anglais. Il percevait assez nettement leurs silhouettes sombres et dansantes et estimait n'en être qu'à la portée du fusil.

Tout à coup, la barque parut se secouer, frémir dans toute sa carène, comme s'apprêtant à prendre un prodigieux élan dans le subit gonflement de ses voiles. Une vague de mer, venue en sourdine au long d'une digue,

l'avait soudain prise au flanc, soulevée et sortie du goulet. Et voilà, enfin, qu'on avait traversé tout le bassin du port, franchi tout le couloir jusqu'à la nappe de l'océan, sans accident, sans avoir éveillé l'attention des sentinelles, des guetteurs ou des vigies. Et maintenant l'« Aurore » prenait la mer et pointait sa proue dans une direction opposée à celle des vaisseaux ennemis. Ce n'était pas encore tout à fait le salut, car on était encore à portée des canons anglais. Mais il ne serait pas long que l'« Aurore » aurait diminué, aboli cette portée. Déjà elle filait vivement, toutes voiles hautes et pleines, bondissant sur la crête des vagues mugissantes, inclinant avec aisance et grâce son flanc gauche sur le flot, caressant ou rude, selon l'humeur que le prenait. Et ce flot, comme irrité ou joyeux, lançait de temps en temps des flocons de mousse blanche au visage du capitaine agrippé à sa barre. Et lui humait cette mousse, douce et odorante comme une mousse de savon d'odeur. Son sourire heureux, alors, s'élargissait dans sa barbe mouillée et embaumée du parfum des sels et des plantes marines. Oh ! ces saveurs de la mer, ces arômes à nul autre pareil, quelle vigueur nouvelle elles mettaient dans son être ! Bon Dieu ! qu'il fumait bon sur les flots puissants et majestueux, dans ce vent qui soufflait dans les veines des voluptés sans pareilles, dans cette immensité tumultueuse d'une majesté incomparable. Le capitaine devenait tout frémissant de transports joyeux et d'enthousiasmes.

Lui aussi, maintenant, se trouvait dans tout son élément, comme Max l'était dans le sien. Et comme il aimait à entendre ce fracas de la mer démontée ! Il adorait ces ondoiements capricieux, longs, infinis presque, pareils à d'énormes reptiles prenant leurs ébats. Tout cela lui était si familier. Il couvait tout cela d'un regard clair et doux, avec une tendresse d'amant, un amour de père. À la vérité, il n'avait pas mieux contemplé ses enfants au berceau, quand, tout petits et tout roses, il les avait vus et regardés si souvent qui sommeillaient dans leur sourire d'ange. Quel tableau captivant ! Quelle image attendrissante ! Il se rappelait ces bons moments avec une émotion infinie et très douce. Mais là aussi, sur cette mer qui ne l'émouvait pas moins, s'offrait un tableau enchanteur. Ce n'était pourtant pas l'image sereine des doux sommeils d'enfants... Non. La mer cette nuit-là, prenait la physionomie d'une mégère furieuse ou d'une diablesse déchaînée. Mais il l'aimait quand même. Il l'aimait dans toutes

ses folles ivresses, comme il l'adorait dans toutes ses gracieuses séductions. Il l'aimait avec ses colères, ses furies, ses rugissements de bête aux abois, ses hurlements, ses crachats d'écume. Il la chérissait dans sa force, sa puissance, son immensité. Il ne se lassait point d'écouter sa voix prodigieuse, qui semblait dominer et étouffer tous les bruits de l'univers entier. N'était-elle pas admirable, encore, avec ses montagnes d'eau roulantes sous leurs sommets blanchis, semblables à des pics neigeux qu'un torrent monstrueux et puissant aurait secoués, roulés, emportés dans une débandade éperdue ? Et ces abîmes qu'elle ouvrait pareils à des gueules de volcans... Ah ! non, non... il n'y avait au monde rien de plus beau, rien de plus magnifique, rien de plus passionnant. Comme le bon Dieu savait faire bien les choses !

Or, avec ces pensées, le capitaine tombait peu à peu dans une rêverie profonde qui l'entraînait bien loin des réalités de la vie.

Mais la finesse de son ouïe veillait. L'habitude lui faisait saisir tout bruit étranger au bruit de la mer. Et voilà qu'un certain grondement lui fit dresser l'oreille, un grondement qui ne ressemblait pas à celui de la mer...

À cet instant, Max passait près de là. Il dit sans s'émouvoir :

— Les Anglais tirent leurs canon sur l'Aurore... Voyez !

Il étendit une main dans la tempête, comme avec un geste de prophète antique.

Le capitaine tourna la tête du côté de la flotte ennemie. Il en voyait encore, mais plus distant, plus faible, le rayon des falots. Soudain, un long jet de flamme jaillit de l'un des navires, et, cette fois, le capitaine put saisir clairement le bruit du canon. Oui, l'Aurore venait d'être signalée. On tirait, sur elle. Bah ! la barque était hors de portée. Si les Anglais avaient des munitions de guerre à gaspiller, c'était leur affaire. Bonsoir, la compagnie ! Bonne nuit, les amis ! Nous autres, vous savez, on file par là.

Le capitaine riait doucement, tout seul à la barre. Max, ailleurs occupé à la manœuvre, était invisible.

Maintenant, on se trouvait en pleine mer... Les lumières dansantes des navires de guerre ne se voyaient plus. Ce qui dansait maintenant, c'était l'Aurore, prise dans un déchaînement de l'océan. Elle roulait, tanguait, montait, descendait, emportée dans une vraie frénésie sous la ruée des

vagues immenses qui, à tout moment, s'abattaient sur le pont avec un bruit assourdissant. Pour ne pas être emporté par ces trombes d'eau qui se succédaient rapidement et roulaient les unes sur les autres, le capitaine avait passé sous ses aisselles un câble dont une extrémité était attachée au bastingage. Max, lui, ne portait pas de câble. Il parcourait le pont en tous sens, et d'un pied aussi sûr que s'il eût foulé les sentiers battus de la forêt, ne s'inquiétant nullement des énormes paquets d'eau qui tombait sur lui. Il avait l'air de se jouer des vagues, du vent au souffle de cyclone, de toutes les fureurs des éléments soulevés.

Tout en admirant ce sang-froid et cette tranquille audace de l'Indien, le capitaine lui disait à l'occasion :

— Gare à toi, Max ! Quelque vilaine vague te prendra sournoisement et t'emportera. Ne t'y fie pas trop !

Max haussait dédaigneusement les épaules et continuait à surveiller les agrès du bateau. Il avait dû carguer la grande voile, elle prenait trop de vent et couchait l'Aurore sur le flanc gauche. Alors, elle dérivait, se laissait balloter par les flots comme un jouet, déviait de sa route et perdait du temps. Maintenant, elle n'avait plus que sa misaine et sa brigantine, mais ainsi elle tenait mieux la vague et voguait encore à belle allure. Le capitaine poussait vers les îles de la Madeleine. Il voulait y faire escale pour se reposer un peu avant de mettre le cap sur l'île Saint-Jean. Et les deux femmes, en bas, elles non plus ne seraient fâchées, songeait-il, de mettre pied à terre après une telle nuit. Il n'avait aucune peine à s'imaginer leurs angoisses dans l'entrepont où, seules, elles se trouvaient enfermées.

Louise et sa mère, en vérité, n'étaient pas du tout à leur aise. C'était leur première initiation.

Toutes deux demeuraient assises dans un hamac qui, tout en obéissant assez bien aux mouvements parfois désordonnés du bateau, donnait par-ci par-là de très rudes coups. Accroché horizontalement et censé s'accorder avec le roulis, ce hamac, néanmoins, répondait mal aux avances du tangage. Souvent l'Aurore feignait de piquer du nez, dans quelque gouffre invisible qui s'ouvrait tout à coup sous sa carène, le hamac, chaque fois, inclinait vers la ligne verticale. Les deux femmes jetaient une clameur d'épouvante, elles se croyaient perdues. Mais aussitôt avec une énergie désespérée, elles

s'agrippaient aux courroies qui pendaient du plafond, et, souvent aussi, peu s'en fallait qu'elles ne roulassent sur le plancher. À tout moment, elles étaient contraintes à de véritables acrobaties, dont elles n'avaient pas l'habitude et qui brisaient leurs nerfs. Avec quel allègement soupiraient-elles, dès que le bateau retrouvait son équilibre et son aplomb. Malheureusement, ces moments de détente ne duraient pas, et l'« l'Aurore » se remettait à faire des plongeurs inquiétants.

Torturées de corps et d'esprit, les pauvres femmes ne savaient plus de quelle façon implorer Dieu, la Vierge et les saints du ciel de les sortir, saines et sauvées, de cette tourmente. Si elles ne voyaient pas la mer affreuse qu'il faisait, du moins l'entendaient-elles rugir à souhait. Et le choc incessant des vagues, d'une violence telle qu'on eût dit des coups de massue sur la tête. À gauche, à droite, sous elles, c'étaient comme des roulements de tonnerre qui passaient et repassaient. Tantôt un sifflement lugubre traversait une seconde d'accalmie ou de silence relatif ; tantôt c'était un long et sinistre craquement à l'instant où une vague, plus lourde, plus furieuse, survenait et soulevait le bateau pour le laisser tomber la seconde d'après, dans quelque trou profond. Les deux femmes ne pouvaient retenir de hauts cris d'effroi, croyant qu'elles s'enfonçaient dans un abîme.

Par instants, dans leurs crises d'effroi, elles se serraient l'une contre l'autre, s'étreignaient avec force, s'embrassaient et semblaient se dire un éternel adieu, comme si elles avaient eu le sentiment d'une mort prochaine.

Une lampe de fer, solidement fixée au plafond, éclairait l'entrepont d'une lumière blafarde et tremblotante qui faisait mine de s'éteindre à tout moment... C'était un autre supplice pour les deux femmes de songer que, tout à coup, elles pouvaient se trouver dans une complète obscurité ; car alors leurs émois et leurs frayeurs eussent été cent fois pires.

Lorsqu'il se faisait comme un semblant d'accalmie, elles échangeaient quelques paroles. Une fois, la mère avait demandé :

— Mais ton père, Louise, que penses-tu qu'il fasse sur le pont ?

Louise essaya de sourire à cette question naïve. Elle répondit :

— Mais... pauvre maman, il conduit, son navire. À quoi d'autre voulez-vous qu'il s'occupe, je vous le demande.

— Je sais bien. Tout de même, je trouve étrange qu'on ne l'entende point.

— Comment voulez-vous l’entendre dans ce vacarme de la mer ?

— Et Max... penses-tu qu’il est là aussi ?

— Mais sans doute, chère mère. Vous savez bien que Max est toujours là.

— Qu’en pouvons nous savoir au juste ! Ne sais-tu pas qu’une mauvaise lame de mer pourrait l’emporter ? Un accident, un malheur arrive si vite....

Louise, loin d’être tranquille elle-même, essayait de rassurer sa mère. Car elle subissait la même angoisse, s’abandonnait aux mêmes effrois, se tourmentait des mêmes inquiétudes. Un heurt de vague plus dur, un craquement plus net de la carène, un plongeon plus accentué du navire lui arrachait un cri de peur. Elle avait beau prendre sur elle, se dire forte, mettre toute sa confiance en Dieu qu’elle ne cessait d’invoquer mentalement, ses nerfs sensibles ne résistaient pas aux secousses. Et la mère imitait la fille. Elle répétait à tout bout de champ :

— Jésus Seigneur ! Jésus Seigneur ! affreux voyage ! Aura-t-il jamais une fin ?

Elle en était à regretter la petite anse solitaire de Louisbourg, les Anglais qui assiégeaient la ville, même les boulets de fer qui avaient détruit sa maison.

Et leur torture allait croissant de minute en minute. Comme elles ne pouvaient entendre les deux hommes sur le pont, elles commençaient à penser que la mer les avait arrachés du navire, et que, maintenant, l’« Aurore » s’en allait follement à l’aventure, vers des récifs où elle se briserait en miettes. Dans leur esprit, de plus en plus affolé, elles faisaient toutes espèces de suppositions, même les plus invraisemblables, imaginant les pires catastrophes. Lorsqu’un paquet de mer s’abattait sur le pont avec un bruit de tonnerre, elles croyaient que c’étaient les mâts qui s’écrasaient cassés par le vent. Il n’en fallait pas davantage pour leur faire imaginer l’Aurore, sans voiles ni mâture, devenu le jouet des flots enragés. Et elles se voyaient seules sur ce bateau qui prenait la proportion d’une noix dans cette immensité en démence. Et cette noix était secouée en tous sens, soulevée, ballottée, poussée en des abîmes vertigineux, puis remontée, élevée vers des hauteurs inconnues, portée de sommets en sommets, et, une fois encore, plongée brutalement dans des trous sans fond...

Leur martyre eut une fin au point du jour, lorsque la tempête parut donner des signes de fatigue et se calma peu à peu. La mer était encore trop grosse pour leur permettre de monter sur le pont où les poussaient la curiosité et une inquiétude facile à comprendre. Tous de même, comme elles se sentaient soulagées ! Elles remercièrent le ciel de leur apporter cette détente dans le salut.

Vers les huit heures, comme la mer s'apaisait un peu, le capitaine confia la barre à l'Indien et descendit rendre visite aux deux femmes. On prit une légère collation de pain, de fromage et du vin. Puis le capitaine remonta à son poste, apportant à Max un petit panier de provisions qu'il se mit à dévorer. Oh ! on avait passé une rude nuit, et l'appétit s'en trouvait rudement grossi.

À trois heures de relevée, on était en vue des îles de la Madeleine. Le vent étant tombé, l'Aurore n'avancait plus que lentement, si lentement qu'il faisait pleine nuit quand on aborda la côte. On ne mit pied à terre que le lendemain.



Deux jours après le départ de l'Aurore et de ses passagers, Louisbourg capitulait. Quelque temps après, les soldats de la garnison et les habitants de la ville étaient embarqués sur les navires anglais et transportés en France. Aurèle et Olivier firent bien des tentatives pour échapper à cette déportation et essayer de gagner l'île Saint-Jean ; mais les Anglais, jaloux de leur prise, ne leur en laissèrent point l'avantage.

— Allons ! courage tout de même, disait Olivier à Aurèle désespéré. Nous reviendrons, cher Aurèle, nous reviendrons.

Soit, ils pourraient revenir... ils reviendraient... Mais quand ?

Ce fut des yeux humides et tournés vers l'île Saint-Jean que les deux jeunes hommes, devenus deux frères, virent disparaître peu à peu les côtes de l'Amérique.

TROISIÈME PARTIE

L'Île Saint-Jean

Après deux jours d'escale aux îles de la Madeleine, où le capitaine connaissait des Sauvages avec qui il avait jadis trafiqué, on fit voile pour l'île Saint-Jean. ^[1]

Sur les indications de l'Indien, le capitaine dirigea son bateau vers la baie de la côte sud, où, affirmait Max, des blancs avaient construit une bourgade, pas loin de la mer. Il y avait là, en effet, un hameau bâti sur une hauteur dominant la baie et la mer et qu'on appelait Pointe-aux-Corbeaux. Ce hameau, presque un village, était habité par des familles d'agriculteurs et d'anciens pêcheurs venues d'Acadie, de braves gens qui n'avaient pu supporter la domination anglaise. Dans la baie on pouvait voir quelques barques de pêcheurs, les unes à l'ancre, d'autres échouées sur la grève parmi des rochers. Pour atteindre le sommet de la pointe et, plus loin, le village, il avait fallu pratiquer une coupe assez profonde dans la pente très raide du plateau donnant ainsi une voie accessible. On ne pouvait de la baie, ni même de la mer, apercevoir les habitations du village, que dérobaient la vue d'épais et hauts bois. Toute la côte, d'ailleurs était fortement boisée, si bien qu'on eût pu penser que l'île toute entière ne formait qu'une forêt immense et compacte et que toute cette terre était inhabitée.

Les fugitifs de Louisbourg furent très bien accueillis par les habitants du hameau, et tout de suite ils s'y trouvèrent comme chez eux. La petite colonie vivait librement, indépendante et heureuse ; c'était comme une grande famille dans laquelle chaque membre avait mis ses ressources en commun. S'il n'y avait pas de superflu, du moins y trouvait-on tout le nécessaire à une existence convenable. Personne d'ailleurs ne souffrait, personne ne se plaignait de son sort. Par delà le hameau et s'étendant sur une grande distance s'étalaient des champs de blé et d'orge, ainsi que des prés où de gras troupeaux paissaient dans l'abondance.

Puis, c'étaient des forêts aux essences variées, des coteaux, des montagnes au sein desquels se creusaient des vallons mouillés d'étangs et de lacs ou sillonnés de sinueux cours d'eau et dont une riche et abondante végétation annonçait la fécondité. Et cette terre neuve, sauvage, loin d'avoir la mine rébarbative et mal accueillante des brousses et des jungles d'Afrique, offrait au contraire un aspect hospitalier et charmant. Dès l'abord on était attiré, fasciné par ce pays neuf éclairé par un ciel splendide, d'un climat tempéré, et abondant en gibier de toutes sortes et en fruits sauvages variés. Et telle était la fertilité du sol que ses habitants pouvaient dire avec raison : Ici, on n'a qu'à se baisser pour ramasser.

Le capitaine et ses deux compagnes furent charmés par la physionomie de cette terre, et tout de suite décidèrent de s'y fixer et, à l'exemple des autres colons, d'établir un domaine agricole. Car, se disait-on, il est possible qu'on ne revoie jamais Louisbourg, s'il tombe au pouvoir des Anglais, qui ne lâcheront pas de sitôt une prise aussi importante.

Une fois cette décision prise, il restait à trouver le morceau de terre vierge qu'on s'efforcerait de convertir en de beaux champs et en de gras pâturages. Dans les alentours immédiats du village il ne restait plus de terrain propre à la culture. Au delà des champs cultivés s'étendaient d'immenses marécages barrés çà et là de coteaux fortement boisés ; et, par delà les marécages, c'étaient des bois presque sans fin au sein desquels le regard cherchait vainement une prairie où l'on pût faire une première installation.

Mais Max, qui connaissait le pays pour l'avoir parcouru pendant quelques hivers, se fit fort de découvrir un coin de terre tout propre à la culture et charmant à la fois. Ce fut à deux milles de la Pointe-aux-Corbeaux et au delà des marécages que l'Indien conduisit le capitaine. Mais c'était la forêt quand même touffue, quasi impénétrable, et d'un défrichement trop laborieux pour les capacités du capitaine. Celui-ci parut désappointé.

— Est-ce là, demanda-t-il à Max, le beau coin de terre dont tu me parlais encore ce matin ?

Max ne répliqua pas. Il s'engagea dans les sous-bois, entraînant le capitaine à sa suite. On marcha un mille environ, et, tout d'un coup, on se

trouva en une belle et vaste clairière, qu'enjolivait, vers le milieu, un bel étang, un lac presque, aux ondes miroitantes paresseusement allongées sur un lit de sable roux et de gravier rose. Des bois variés, bouleaux, trembles, peupliers, hêtres, l'entouraient. Mais dans ces bois on remarquait surtout de hauts cèdres séculaires, étendant de larges rameaux festonnés de mousse grise, et qui répandaient autour de leurs fûts puissants un ombrage bienfaisant. L'eau de l'étang, alimentée par des sources que l'on ne voyait pas, se renouvelait constamment et pouvait servir à tous les usages domestiques. La clairière était assez vaste pour permettre la construction de tous les bâtiments nécessaires, on n'aurait à faire que de légers abattages. Le capitaine parut enchanté. Mais ce n'était pas tout. Max s'enfonça de nouveau sous les bois, dans une direction opposée à celle d'où l'on était venus. Puis, au bout de dix minutes de marche à peine, on pénétra dans une nouvelle clairière, une petite prairie en vérité, et qui, coupée çà et là de saules et de trembles, se prolongeait en trois ou quatre autres prairies aboutissant à un joli cours d'eau fuyant au milieu d'un vallon verdoyant et semé de multitudes fleurs sauvages. Le capitaine, cette fois, se pâma d'admiration. Vraiment, ce coin de terre avait tout l'air d'un paradis. Il lui sembla que c'était de la terre toute faite, et qu'il n'aurait qu'à semer pour récolter. Sa décision fut aussitôt prise, il établirait son domaine en ces lieux enchanteurs.

Le lendemain de ce jour, il louait une charrette attelée d'un bœuf gras et emmenait sa femme et sa fille pour leur montrer le choix qu'il avait fait. Les deux femmes trouvèrent l'endroit magnifique et approuvèrent tous les plans et projets du capitaine.



Ayant embauché plusieurs gars vaillants et solides du hameau, le capitaine se mit à l'œuvre pour bâtir une habitation et les bâtiments nécessaires. Il fallut d'abord tracer un bon et large chemin sur le parcours d'un mille, de l'orée de la forêt, jusqu'à la clairière que baignait l'étang, et c'est là qu'on éleva les premières constructions. On ne perdit pas de temps. Dès les premiers jours de juillet les réfugiés de Louisbourg pouvaient s'installer d'une manière assez confortable.

Mais on avait manqué de matériaux pour donner plus de fini aux bâtiments et l'on avait besoin de bien d'autres choses utiles et nécessaires que ne pouvaient fournir les habitants du hameau. Car, là, il n'y avait encore aucun commerce. Si l'on avait besoin de telles ou telles choses introuvables dans l'île, il fallait se rendre en Acadie au delà du détroit de Canseau. Le capitaine décida de s'y rendre. Seulement, le voyage n'était pas sûr, à cause des Anglais, maîtres de l'Acadie, et de quelques corsaires qui ne manquaient pas de rafler les barques des pêcheurs acadiens qui passaient à leur portée. N'importe ! L'on se hasarderait quand même. C'est ainsi qu'un beau matin l'Aurore montée par dix hommes résolus et gouvernée par son capitaine, prenait le chemin de l'Acadie. Huit jours après elle revenait, saine et sauve, avec ses flancs bourrés de marchandises de toutes sortes, de matériaux de construction, de provisions de bouche, d'outils et d'instruments aratoires. En outre, le capitaine rapportait pour son usage une paire de beaux bœufs, un mulet, trois vaches, quatre gorets, six moutons et brebis et cinquante volailles choisies, bref tout l'équipement et le bétail qu'il jugeait utiles pour l'exploitation de son domaine.

La saison, il est vrai, était trop avancée pour faire de l'ensemencement ; mais dans les deux ou trois mois d'été qui restaient, on pourrait retourner un morceau de terre qui, le printemps suivant, serait tout prêt pour la semence.

Le capitaine paraissait déjà oublier son métier de pêcheur ; et déjà aussi il se grisait des espoirs que le métier de cultivateur, nouveau pour lui, faisait naître dans la chaleur des premiers enthousiasmes. Il se voyait en peu de temps gros propriétaire, avec de gras troupeaux parcourant ses terres. Certes, sa griserie ne lui cachait pas les difficultés du début, difficultés inévitables en raison de son inexpérience. Mais il possédait un certain nombre de connaissances qui ne manqueraient point de lui être utiles à l'occasion. Et puis, avec du travail, de l'observation, du jugement et un bon lot de patience, il saurait vaincre les premières difficultés et trouver les méthodes qui ouvrent les chemins du succès. Au pis aller, que d'avis et de bons conseils il pourrait obtenir des autres colons plus expérimentés. Enfin, avec les encouragements de sa femme et de sa fille, la vaillance et la bonne volonté de Max, il pouvait nourrir toutes les espérances.

Une fois qu'on eut mis la dernière main à l'installation générale, on s'attaqua au sol. En premier lieu, on agrandit, élargit une clairière qui, d'une

forme plus ou moins circulaire, devint rectangulaire, par l'abattage d'arbres et de broussailles qui l'envahissaient à divers points, si bien qu'on eut bientôt une pièce de terre prête à recevoir la charrue et qui ne mesurait pas moins de vingt-cinq arpents. Cette ouverture, quoique peu considérable, parut, ainsi taillée en pleine et haute futaie, une immensité. Le capitaine s'extasiait et jubilait. Hein ! il allait en pousser du grain là-dedans. Puis, la charrue, tirée par les deux bœufs au pas lent mais sûr, retourna une terre noire et grasse qui donnait les meilleurs présages. De ce jour, le capitaine sentit qu'il devenait un homme nouveau, et sans oublier les beaux jours et les joies de son ancien métier, il se passionna pour le travail de la terre.



Cependant les semaines et les mois s'écoulaient sans qu'on eût la moindre nouvelle de Louisbourg, d'Aurèle et d'Olivier Rambaud. Les nouveaux colons s'inquiétaient fort des deux jeunes hommes. Dix fois le capitaine avait été tenté d'appareiller son bateau et de courir aux nouvelles ; sa femme et sa fille l'en avaient chaque fois dissuadé, lui faisant craindre une rencontre avec des navires anglais.

L'été se passa ainsi.

Lorsque vint le mois de novembre avec les premiers gels, qu'on dut suspendre les travaux de la terre, le capitaine décida de se rendre aux îles de la Madeleine, où, bien sûr, il aurait, des nouvelles de Louisbourg. Il n'attendit plus, pour partir, qu'il fît beau temps et bon vent. Douze hommes bien armés et décidés à vendre chèrement leur peau, en cas d'une rencontre avec des vaisseaux ennemis, l'accompagneraient dans ce voyage. Mais un malheur auquel personne ne pouvait s'attendre vint anéantir ce projet. Voici ce qui s'était produit. Un matin, un peu avant l'aube, des bâtiments de guerre anglais, passant non loin de la baie et de la Pointe-aux-Corbeaux, arrêterent leur marche. On mit à la mer plusieurs canots chargés de marins, et ces marins vinrent aborder les barques solitaires dans la baie. Au village, les habitants étaient encore au lit et dormaient paisiblement. Sans bruit les barques furent appareillées, puis montées chacune par quatre marins anglais, prirent la mer et suivirent le sillage des bâtiments de guerre. La baie fut proprement nettoyée, on emporta même les canots et chaloupes amarrés sur le rivage. Quant aux bateaux échoués parmi les rochers, on les incendia.

Ce fut un dur coup porté à la petite colonie, qu'on privait de ses moyens d'approvisionnement et de communication avec les autres terres. Le coup fut particulièrement rude pour le capitaine Dumont. Il en fit une maladie qui traîna en longueur tout l'hiver et le vieillit de pas moins de dix ans. La perte de l'Aurore l'affectait autant que l'aurait pu faire la perte de sa femme ou de ses enfants. Tout cet hiver-là il demeura sombre, grognon et taciturne. Mais quand se mirent à briller les premiers soleils printaniers, quand les neiges fondirent et qu'on vit paraître les premières verdure, le capitaine retrouva presque spontanément sa vigueur et son humeur coutumière. Il parut oublier la perte de l'« Aurore » et se mit courageusement et allègrement au travail de la terre.

Max était toujours là, vaillant et s'intéressant à toutes choses, travaillant sans relâche d'un soleil à l'autre, parlant peu et l'air content. Le capitaine disait souvent de lui :

Max n'est point bavard, ce qui fait que la besogne avance.

Elle avançait même à pas de géant, cette besogne. Devant toutes les promesses de cette terre nouvelle et féconde, et avec les illusions de l'avenir, l'ancien pêcheur de Louisbourg souffrait beaucoup de l'absence d'Aurèle. Ah ! si Aurèle était là... Combien plus vite encore on avancerait dans le travail de défrichement. Et puis, ce domaine qu'on bâtissait, n'était-ce pas pour lui ?... Lui qui, plus tard, en serait l'héritier ? Heureusement l'espoir atténuait chez le vieux le chagrin, et, de jour en jour, il attendait l'arrivée de son fils. Cette attente durait depuis un an déjà ; on était en 1746, et aucune nouvelle ne venait fortifier les espoirs ou les anéantir.

Enfin, sur la fin de cet été de 1746, un nouveau venu dans la colonie apporta la nouvelle que la forteresse de Louisbourg s'était rendue aux Anglais le 16 du mois de juin de l'année d'avant, et que la garnison et les habitants de la ville avaient été transportés en France.

Plus d'une année s'était donc écoulée depuis cet événement, et l'on se demanda, chez le capitaine, avec une inquiétude aggravée, comment Aurèle et Olivier n'avaient pu, durant ce laps de temps considérable, faire parvenir de leurs nouvelles à l'île Saint-Jean. Devait-on garder ses espoirs ou les abandonner ?

— Pour moi, dit le capitaine, je ne veux pas encore désespérer. Si Aurèle est en France, il n'y a pas de doute qu'il doit tout tenter pour revenir dans son pays, et ça me dit qu'un jour ou l'autre il nous arrivera comme ça, à l'improviste. Oui, j'aime mieux vivre avec cette espérance.

Louise, qui s'inquiétait plus particulièrement de son fiancé, se disait la même chose, et, comme son père et sa mère au sujet d'Aurèle, elle vivait avec le ferme espoir de revoir tôt ou tard celui à qui elle s'était promise. Cet espoir était journellement soutenu par les prières ardentes qu'elle adressait au ciel. Sa foi vive en Dieu lui donnait les forces nécessaires pour supporter avec patience cette longue et douloureuse séparation.



La nouvelle du désastre de Louisbourg et de la déportation en France de ses habitants avait singulièrement réjoui le cœur de Max. Enfin, le Grand Manitou condescendait à lui venir en aide pour réaliser ses désirs et ses ambitions : la conquête de son chemin, et Louise, pour qui il brûlait d'une passion non moins féroce, lui resterait. Il souhaitait donc que son rival eût trouvé la mort sous les murs de Louisbourg ou sur le sol de France. Mais si le hasard ou le mauvais esprit le ramenait en terre d'Amérique, Max s'arrangerait pour défendre ce qu'il estimait maintenant comme son bien propre. Et pour conserver ce bien il irait à toutes les extrémités, dût-il même rougir ses mains du sang de l'autre.

Max, au fond, n'était pas méchant. Il était même bon et généreux, disposé à tous les dévouements envers ceux qu'il aimait. Seulement, travaillé sans trêve par cette passion désordonnée de son cœur, il retournait à sa nature sauvage, et dès lors aucun forfait ne lui coûterait pour atteindre le but visé. Mais pour éviter toute extrémité, il songeait maintenant à déclarer son amour à Louise, qu'il épouserait ensuite. Si, après cela, Olivier survenait, il ne lui resterait qu'à en faire son deuil.

Mais la grande difficulté, pour l'Indien, c'était d'avouer cet amour. Devant la jeune fille il éprouvait des timidités qui le rendaient craintif et lâche. Prenait-il la résolution de se déclarer qu'aussitôt, à la seule pensée de se voir en présence de Louise, le courage lui manquait. Il était saisi d'une peur inexplicable et remettait son aveu à une autre occasion.

Pendant ce temps il avait toutes les attentions possibles pour Louise, tout le respect qu'on puisse avoir pour une jeune fille belle et bonne. Lorsque son travail aux champs était fini, il aidait Louise dans ses besoins quotidiennes. Hors des travaux domestiques de la maison, la jeune fille s'occupait à l'entretien du jardin, au soin des vaches et des volailles, et Max lui offrait ses services. Le soir, avant la venue de l'obscurité, il sarclait les légumes, arrosait les fleurs, ratissait les allées, et, d'une façon générale, voulait sa part de tous les travaux de la jeune fille. Il l'aidait encore à traire les vaches, il apportait les seaux de lait chaud à la laiterie, versait ce lait dans l'écrémeuse qu'il portait ensuite à la fontaine pour la faire tremper dans l'eau froide, au bout d'une corde qu'il attachait à un pieu planté dans le sol. Les jours qu'on faisait le beurre, il battait la crème dans la baratte, et Louise n'avait qu'à le regarder faire ou à se livrer à d'autres occupations.

Dans la maison, Max savait aussi se rendre utile et obligeant, il lavait les planchers, faisait la lessive, balayait, époussetait, se prêtait à tout. Il aimait d'ailleurs à s'exercer à tous les travaux féminins pour lesquels il possédait des aptitudes, et il réussissait dans tout ce qu'il entreprenait. Combien de fois il avait surveillé le pot-au-feu, pétri le pain, pelé les pommes de terre, épluché les légumes, lavé les plats et la vaisselle, frotté les ustensiles et le fourneau. Ah ! le fourneau... Il se réservait absolument, péremptoirement cette tâche. Il n'entendait pas que Louise, ou même dame Dumont, se mit les mains dans le noir. Il en était de même pour toutes les besognes auxquelles la jeune fille aurait pu salir ses mains ou écorcher ses doigts. Il disait :

— Les mains de ma sœur blanche sont trop belles et trop fines, elles se gâteront. Que ma sœur laisse Max faire ce travail.

Chaque fois que Louise devait mettre les mains à la terre, chose qu'elle ne détestait pas d'ailleurs, pour sarcler le jardin ou pour remuer le sol qui se durcissait au pied des plantes, Max s'imposait.

— Max va faire ça pour sa sœur, disait-il.

Pour lui être agréable, Louise le laissait faire.

Trouvant la jeune fille belle, il avait voulu qu'elle habitât dans un cadre où cette beauté pût s'épanouir dans toute sa grâce et sa splendeur. Il eut une

idée et tout de suite employa tous ses loisirs à l'exécution de cette idée. Voici ce qu'il avait trouvé, puis édifié.

Entre la maison, qui se trouvait adossée à la forêt, et le lac s'étendait un terrain vague et mousseux où l'herbe ne venait que par petites touffes éparses et maigres. Dans ce terrain Max avait dessiné, avec un goût surprenant et une parfaite symétrie, un jardin orné à son centre d'un joli parterre, en forme de triangle, traversé par des allées de sable roux. De chaque côté du parterre il y avait un potager faisant rectangle et encadré d'une belle allée, du même sable roux. Des ronds de fleurs s'épalaient entre les allées, le triangle et les deux rectangles. En plein milieu du triangle, que couvrait une herbe courte et drue, Max avait posé une énorme corbeille, faite de joncs tressés, de laquelle émergeait une gerbe de roses sauvages aux senteurs exquises, et la corbeille reposait sur le bloc de pierre rouge, d'un rouge de porphyre. Puis, tout autour de l'étang, l'Indien s'était ingénié à tracer des allées plantées de jeunes saules, d'aubépines et de cerisiers sauvages. Plus tard, lorsque le gros du travail des champs eut été accompli et qu'il put se donner plus de loisirs, il fabriqua des bancs rustiques, qu'il disposa sur le pourtour de l'étang, les flanquant de pots de fleurs, des pots de sa fabrication en terre cuite et vernissée. Au fond de la clairière, de l'autre bord de l'étang, il construisit une tonnelle dans l'ombrage des cèdres et la décora de liserons et de vignes vierges. Et tous les jours encore il cherchait et trouvait une décoration nouvelle.

Louise et ses parents s'étonnaient de plus en plus des aptitudes et facultés du jeune Indien, et se demandaient où et comment il avait acquis cet art qu'on ne lui connaissait point avant ce jour. C'était un talent naturel, et que le Micmac ne pouvait expliquer. Il est vrai qu'à Louisbourg et aux îles, surtout, où il avait accompagné le capitaine dans les trois ou quatre expéditions, il s'était grandement extasié devant la beauté des jardins, dont il avait admiré le dessin et l'harmonie, et nul doute qu'il en gardait le souvenir.

Plus Louise se plaisait aux jolies choses qu'il imaginait, plus il torturait son imagination pour en découvrir de nouvelles qui surpasseraient les premières. L'amour qu'il cultivait, si l'on peut dire, pour la jeune fille et l'espoir de l'avoir un jour pour femme le rendaient infatigable. Un sourire de Louise, une exclamation de joie, un simple regard ravi devant ses

créations horticoles le récompensait déjà de ses peines. S'il l'avait pu, il lui aurait bâti un paradis avec toutes les merveilles imaginables.

Cependant, ce jardin magnifique, ce beau lac d'émeraude assoupi sous le soleil, ces allées de sable roux toutes scintillantes, comme semées de paillettes d'or et de rubis, ces fleurs multicolores d'un doux parfum, ces verdure tantôt sombres, tantôt pâles, ces plantes aux nuances variées, et tout le décor en général, oui, tout cela jurait fort, trop fort avec les bâtiments de troncs de cèdre *écorcés*. Ces constructions, en effet, présentaient une nudité, une rugosité qui déparait l'ensemble et demandait quelques atours et artifices susceptibles de leur donner une physionomie agréable. Tout de suite Max voulut remédier à cette rusticité trop primitive qui donnait au tableau une figure fort disparate. Il rassembla dans un champ des pierres blanches dont il fit un tas ; puis il bâtit un four très rudimentaire, chauffa ces pierres et en obtint de la chaux. Avec cette chaux, qu'il détrempa, il badigeonna les murs extérieurs des constructions, si bien que tous les bâtiments, sous cette couche de blanc immaculé, se dressèrent avec une heureuse harmonie au sein de la splendide touffe de verdure sombre.

Il va sans dire que les félicitations et les éloges ne manquaient pas au jeune Micmac ; mais les louanges le laissaient indifférent, s'en souciant peu ou prou, à moins qu'elles ne vinssent de Louise. Le bonheur de la jeune fille suffisait à faire son propre bonheur. Et s'il aimait à se rendre utile et agréable à tout le monde, il s'arrangeait néanmoins pour que Louise fût servie la première.

Cette décoration extérieure de la maison et des étables donna à l'Indien, au bout de quelques jours, l'idée de décorer aussi l'intérieur de l'habitation qu'on avait divisée en six pièces. Il se mit à l'œuvre. Il connaissait certaines pierres tendres et certains coquillages qu'on trouvait sur le bord de la mer. Il pulvérisa ces pierres et coquillages de couleurs diverses, mélangea cette poudre à une sorte d'ocre trouvée dans le sol de la forêt, et de ce mélange il obtint une couleur qui hésitait entre le rouge et le violet. Mais ce n'était pas suffisant. Il voulut du bleu, du vert et du jaune, et avec le blanc qu'il possédait déjà il réussit à faire ces couleurs ou ces peintures. Mais avec quoi les appliquer, ces peintures ? Il fallait des pinceaux, et on n'en avait pas. Bah ! la queue du mulot était là, à portée de Max, et une poignée de crins lui fournirait le poil requis. Là encore, mais non sans peine, il réussit à

fabriquer un pinceau. Il se mettait bientôt à peinturlurer tout l'intérieur de la maison de couleurs vives, criardes très souvent, mais gaies. Ici, il ne faut pas penser que peintures et pinceaux lui venaient de sa seule imagination. Souvent il avait vu Louise, à son chevalet, peignant des paysages, et cela lui avait suffi.

Puis, avec des herbes marines, sorte de joncs très flexibles, Max s'était mis à tresser des tapis en forme de cercle, de carré ou de losange. Il teignit ensuite ces tapis en rouge, bleu et vert. Dès lors, avec le mobilier en noyer noir, les tapis de laine de couleurs bien nuancées, des paysages peints par Louise ou dessinés au pastel, la nouvelle habitation du capitaine Dumont, prit une physionomie de confort quasi luxueux, confort qu'on ne connaissait certainement pas parmi la paysannerie de toute l'Acadie. Dans l'Île Saint-Jean, en particulier, c'était du vrai faste mis en regard de la pauvreté des colons. On ne pouvait pas s'attendre, d'ailleurs, à trouver là la richesse, en cette terre encore vierge et neuve et, à vrai dire, inhabitée. Car, hormis la petite colonie de la Pointeaux-aux-Corbeaux sur la côte sud, seule la côte nord était habitée en deux ou trois endroits par des familles de Micmacs et de Sakokis. Ces derniers, préférant le voisinage des Français à celui des Anglais, avaient, quelque dix ans auparavant, quitté les colonies anglaises, leur première patrie, et s'étaient répandus un peu partout en Acadie. Donc, parmi une si pauvre et si chétive population il fallait peu de chose au premier venu pour prendre figure de bourgeois, voire de richard.

Mais Louise avait cherché un nom à donner au nouveau domaine. Comment l'appellerait-on ? Là, l'imagination de Max avouait son incapacité. Louise contemplait souvent les admirables cèdres qui dressaient fièrement leur somptueuse ramure autour de l'étang, et l'idée lui vint de donner à l'endroit le nom de « Cédrière ». De ce moment, on disait dans la colonie, en parlant des réfugiés de Louisbourg, « les gens de la Cédrière ». Assez souvent, les beaux dimanches par exemple, des habitants du hameau acadien venaient rendre visite aux gens de la « Cédrière », et chaque fois ils s'émerveillaient de la beauté des lieux. Pour ces pauvres gens qui n'avaient jamais, pour la plupart, connu l'aisance, c'était une véritable splendeur. Aussi bien, le capitaine Dumont se voyait devenir le « seigneur » du pays, et chacun lui marquait le plus grand respect. On savait du reste qu'il avait apporté de Louisbourg un respectable tas d'écus.

Quoi qu'il en fût et pour revenir à Max, on serait porté à penser que le jeune Indien avait épuisé son « sac à trouvailles ». Erreur, Max n'avait pas fini d'exercer ses dons et ses talents au profit de ses maîtres et pour le plaisir de celle qu'il aimait. Louise avait fait de sa chambre, un peu étroite, une sorte de petite chapelle ornée d'images saintes et de quelques figurines et statuettes de la Vierge et autres saints et saintes. Car elle était pieuse, cette Louise, et elle n'était pas sans regretter la chapelle du couvent de Notre-Dame et l'église de Louisbourg.

Max, qui cherchait inlassablement du nouveau et qui voyait grand, grand comme les immenses forêts qu'il avait parcourues, grand comme la mer elle-même, médita la construction d'une chapelle, en appentis, à une extrémité de la maison et, justement, au bout de la grande salle commune. Une porte pratiquée dans le mur donnerait accès à la chapelle, Ce fut tôt fait. En moins d'un mois, l'Indien avait exécuté son plan. Dès lors, tous les soirs et tous les dimanches, sans oublier les jours de fêtes religieuses, les prières en commun allaient se faire dans la chapelle, devant un Christ en plâtre colorié fixé au mur au-dessus de l'autel. Lorsque l'Indien avait soumis son plan, on s'était dit que l'idée était très bonne. Qui pouvait dire qu'un jour prochain un missionnaire ne viendrait pas, par aventure ou autrement, visiter la colonie de l'île Saint-Jean et les habitants de la Cédrière ! Alors, on aurait une chapelle à sa disposition pour les offices religieux. Ah ! ce Max, en avait-il des idées... et, pour le mieux, des idées toutes très acceptables.

Max, comme on sait, était chrétien, ayant été baptisé ; et, à Louisbourg, il avait souvent, peut-être plus par simple curiosité qu'autrement, assisté aux offices religieux du dimanche. Or à la Cédrière, Louise, chaque dimanche, lisait, en famille réunie à la chapelle, l'ordinaire de la messe. Pour donner plus d'analogie à cette cérémonie, Max allumait des cierges à l'autel, puis il faisait brûler, par imitation, de la gomme de sapin, dont l'odeur lui rappelait celle de l'encens. Par là encore il entendait faire plaisir à Louise et lui démontrer qu'il avait, lui aussi, une grande foi et une grande piété. Louise et ses parents trouvaient amusante la naïveté de l'Indien, et quoiqu'ils doutassent un peu de sa sincérité, ils s'efforçaient, néanmoins, de le féliciter et de l'encourager dans toutes ses fantaisies.

Il est une chose assez certaine, c'est qu'Olivier Rambaud en conseillant au capitaine d'emmener Max à l'île Saint-Jean et en l'assurant que le jeune Micmac lui serait utile, ne s'était pas trompé. Max, en effet, s'était rendu indispensable : il avait jusque-là été comme une providence pour les réfugiés de Louisbourg. Et il semblait qu'on ne pourrait plus désormais se passer de lui et de ses services. Si l'on se trouvait, devant une difficulté quelconque qu'on ne savait pas par quel côté aborder, Max venait à la rescousse et chaque fois il trouvait la solution au problème embarrassant. C'est pourquoi il s'était acquis toute la confiance de la famille. On en était venu à ne plus compter que sur lui, sur les ressources de son esprit comme sur la vigueur de ses bras. Quelle dette de gratitude ne lui devait-on pas ?

Aussi, on ne le traitait plus comme un engagé ou un serviteur, mais comme l'enfant de la maison. En vérité, il remplaçait Aurèle.

Pourtant, cette confiance qu'on mettait en lui était peut-être douteusement placée, car Max, on le sait, avait ses desseins secrets, et là où l'on croyait voir du dévouement pur et simple, ce n'était rien du moins que de l'intérêt. Oui, un intérêt immense qui gouvernait tous ses actes. Son amour ou plutôt sa passion effrénée pour Louise grandissait de jour en jour, au point que le secret qu'il en gardait lui devenait un fardeau insupportable. Et ce fardeau, il sentait qu'il ne le pourrait subir plus longtemps, et il résolut enfin de s'en décharger à la première occasion, quoi qu'il dût lui en coûter. Ah ! oui, cette fois c'était bien décidé... Louise allait savoir qu'elle était aimée de Max.



L'occasion désirée se présenta par un beau soir tranquille et reposant de juillet.

Le capitaine et sa femme venaient de partir pour aller visiter les champs, où le grain poussait avec vigueur. Louise était restée seule à l'habitation. Assise près de l'étang, elle relisait pour la centième fois, peut-être, un vieux livre de chevalerie. L'histoire se passait au temps des premières croisades. Un jeune et beau cavalier était parti pour aller combattre les terribles Sarrasins, alors maîtres de Jérusalem et des lieux Saints... Il avait laissé en France une fiancée adorée, jeune fille pieuse, bonne et belle. Le chevalier

fut absent pendant sept longues et mortelles années. Durant cette absence, de nombreux soupirants défilèrent devant la fiancée, qu'elle repoussa tous les uns après les autres. Elle entendait demeurer fidèle à celui à qui elle avait donné sa foi. Cette fidélité lassa et irrita les prétendants. Usant de mensonge, ceux-ci firent répandre que l'absent avait trouvé la mort sur les champs de bataille de l'Orient. La fiancée ne voulut pas prêter foi à ces rumeurs, elle demeura inébranlable devant l'assaut des candidats à sa main. Elle espérait... elle espérait toujours le retour de l'autre. Or, il revint, l'absent, il revint après sept années de séparation, et, bien entendu, il épousa la fidèle fiancée.

Dans ce livre, Louise croyait voir depuis un an sa propre histoire et celle d'Olivier, moins, naturellement, le nombre d'années. Et, tout comme la fiancée, avec le même espoir et la même foi, le retour d'Olivier.

Oui, il va revenir. Il va revenir, se disait-elle avec énergie chaque fois que, dans son attente, l'espoir menaçait de sombrer. Car, assez souvent, certains découragements l'assaillaient et lui causaient de durs tourments. Le livre, ainsi que sa foi en la Providence, aidait à soutenir l'espoir.

Ce soir-là, comme à l'ordinaire après le souper, Max, fusil à l'épaule, était allé faire une tournée dans la forêt. Il en rapportait quelquefois du petit gibier, lièvre ou perdrix, qu'on mettait en fricot le jour suivant. Peu après le départ du capitaine et de sa femme pour les champs, Max déboucha soudain d'un fourré obscur de la forêt à l'autre bout du lac. Il faisait si peu de bruit en marchant que Louise ne l'entendit point. Il s'engagea dans une allée et se dirigea vers Louise, qui, toujours assise sur un banc près de l'étang et à quelques pas de l'habitation, continuait à lire. Quand Max ne fut plus qu'à quelques pas de la jeune fille, celle-ci, du coin de l'œil, aperçut tout à coup cette haute silhouette qui s'avançait vers elle. Elle sursauta de surprise et d'émoi, tellement elle se croyait seule, et elle manqua d'échapper son livre. Elle reconnut l'Indien. Il eut un sourire fugitif et dit à voix basse, comme s'il eût craint d'être entendu par d'autres oreilles que celles de la Jeune fille :

— Ma sœur blanche a eu peur... Elle est toute pâle et tremblante.

— Tu m'as surprise, Max, je t'attendais si peu. Je te pensais loin dans les bois.

Il ne répliqua point. Un instant il regarda Louise avec des yeux étincelants et avec une persistance telle qu'elle s'en étonna. Ce regard étrange la gêna et, pour échapper à cette gêne comme à ce regard, elle voulut dire quelque chose. Elle demanda :

— N'as-tu pas rencontré de gibier Max ?

— Non, pas de gibier.

Louise, par cette question, avait espéré détourner d'elle les yeux de l'Indien. Il n'en fut rien. Lui continuait à la regarder du même regard brillant et perçant. L'étonnement de la jeune fille devenait de la stupeur. Elle connaissait si bien Max, ses coutumes et ses fantaisies. Elle savait qu'il ne regardait jamais la personne à qui il parlait, elle moins que d'autres. Il ne jetait sur ses interlocuteurs que d'obliques coups d'œil. Comment pouvait-il se décider à regarder Louise de cette façon et avec une telle persistance ? Et ce regard n'avait rien de tendre. Il était plutôt cruel, il effrayait. Pour la première fois, la jeune fille eut peur de lui. Qu'il se fût montré bon pour elle, respectueux, toujours serviable, elle ne pouvait le lui nier. Mais pouvait-elle être sûre que cela durerait indéfiniment ? Car avec ces terribles enfants des bois on ne pouvait jurer de rien, surtout avec leur esprit de contradiction.

Elle se rassura lorsque l'Indien détourna subitement les yeux et alla s'asseoir sur le sable, presque aux pieds de la jeune fille, lui tournant le dos et face à l'étang. Il avait posé son fusil à son côté, et, penché vers la nappe d'eau claire de l'étang, le regard perdu dans une sorte de rêverie, il demeura longtemps immobile et silencieux.

Une brise s'était mise à souffler doucement, qu'on ne sentait presque pas dans cette clairière enclose de hauts bois, mais qu'on entendait bruire à la cime des arbres légèrement remués. Une ombre douce descendait peu à peu, envahissant la clairière, assombrissant encore les bois. Une grande paix régnait, une tranquillité faite de silence. Car après leurs chants crépusculaires coutumiers, les oiseaux s'étaient tus, sauf de temps à autre de timides pépiements ou quelques légers battements d'ailes. Cette heure crépusculaire des mois d'été était pour Louise la plus exquise de la journée. Cette vie animale autour d'elle, les verdure, les fleurs et leur parfum, l'étang qui miroitait sous un beau firmament qui s'étoilait, tout cela égayait

sa solitude, tout cela mettait un baume très doux sur les tourments de son cœur, comme sur les inquiétudes de son esprit. Lorsque ces heures exquises prenaient fin, venus les soirs d'automne gris et froids, par les temps bas sous un ciel chargé de nuages, quand d'épais brouillards flottent à la cime des forêts, aux sommets des montagnes ou des collines, pareils à d'immenses linceuls qu'on étendrait sur un champ de morts, et qu'il fait un calme très lourd dans un silence si profond, si étendu qu'il semble que bêtes et hommes aient disparu de la surface de la terre, Louise, à ces moments, sentait une poignante amertume mordre son cœur. Il lui venait alors le souvenir de Louisbourg, de la vieille maison de pierre où s'étaient épanouies les heures heureuses de son enfance, du couvent des bonnes religieuses de Notre-Dame, où elle avait fait la classe aux tout petits enfants, et elle regrettait tout ce passé tissé de joies et de bonheur. Puis, survenait l'image d'Olivier, du fiancé courtois et galant... Oh ! tout ce beau temps qu'elle avait vécu...

Même ce soir de juillet, dans l'adorable décor où elle se voyait, il y avait en elle un reste de tristesse dont elle n'arrivait pas à se défaire. Il est vrai que la lecture de ce livre de chevalerie lui causait des mélancolies... Elle le posa sur le banc. Elle n'y voyait plus guère, d'ailleurs, dans l'ombre du soir qui s'épaississait. Elle jeta les yeux sur Max, devant elle. Elle le vit penché sur le sable et traçant du bout de son index des signes quelconques, vagues, ressemblant à des figures géométriques. Elle pouvait distinguer parmi ces signes et figures, des cercles et demi-cercles, des lignes droites, courbes ou brisées, des spirales, des verticales, des obliques... Lorsque l'Indien avait aligné un nombre de ces signes, il les considérait méditativement. Parfois il effaçait l'un d'eux, le remplaçant par un autre. Et à le voir ainsi il pouvait faire penser à quelque antique géomètre traçant le plan d'une ville.

Par la connaissance qu'elle avait des Sauvages et de leurs coutumes, Louise, voyant ainsi Max faire sur le sable ces signes mystérieux, comprit qu'il avait quelque chose de très important à lui confier et qu'il allait parler. Comme l'orateur avant de se présenter devant son auditoire, l'Indien préparait ces notes, comprises de lui seul.

En effet, tout à coup Max rompit son long silence. Il parla les yeux fixés sur ses signes et figures, comme s'il avait lu un texte quelconque d'imprimerie ou autre.

Il demanda.

— Ma sœur blanche peut-elle écouter Max qui veut parler ?

— Qu’as-tu à me dire, Max ? Je t’écoute.

— Ma sœur blanche lit-elle encore dans son livre d’images ?

Le livre de chevalerie, en effet, était amplement illustré.

— Non, Max, j’ai fermé mon livre. Je n’y voyais plus assez bien.

— Hun ! hun ! Max ne parlera pas longtemps, si ma sœur est fatiguée. Max veut lui apprendre une nouvelle qu’il connaît depuis trois jours et qu’il avait peur de lui dire, parce que ma sœur blanche est très sensible.

— Et quoi, fit la Jeune fille surprise et un peu inquiète, depuis trois jours tu as une nouvelle à me confier, et tu ne parlais pas ?

— Si Max n’a pas parlé, c’est qu’il craignait de faire de la peine à sa sœur.

— Mais alors, cette nouvelle est donc mauvaise ?

— Oui, mauvaise nouvelle pour sa sœur.

— Eh bien ! dis-la. Si ta sœur blanche est sensible, elle tâchera d’être forte.

L’Indien garda le silence. Il relisait ces signes.

Une violente émotion crispait le cœur de Louise. Elle devinait cette mauvaise nouvelle, et sa pensée alla tout de suite vers les deux absents, Aurèle et Olivier. Oh ! il y a longtemps qu’elle était prête à toutes les nouvelles, bonnes et mauvaises. Aussi voulut-elle savoir tout de suite.

— Allons ! Max, j’attends ta mauvaise nouvelle.

Sa voix tremblait, bien qu’elle fît des efforts pour la rendre ferme.

— Que ma sœur blanche écoute. Les deux frères de ma sœur sont partis pour le pays de leurs ancêtres, ils ne reviendront plus.

— Partis pour la France, veux-tu dire ? Après la capitulation de Louisbourg ? Mais je le savais, Max, et tu le savais aussi.

L’Indien branla la tête d’une façon négative et reprit :

— Max veut dire le pays où l’on va après la mort.

Très pâle, Louise ne se troubla pas autrement.

— De qui tiens-tu cette nouvelle ? demanda-t-elle.

— Des hommes blancs du village.

— Et d'où leur est venue cette nouvelle ? Te l'ont-ils dite ?

Il ne répondit pas.

Louise continua de l'interroger, se doutant qu'il y avait là erreur, supercherie ou mensonge.

— Pourquoi ces hommes blancs du village ne sont-ils pas venus nous apporter eux-mêmes cette mauvaise nouvelle ?

— Max ne sait pas, murmura l'Indien.

— Ainsi, il faudrait croire qu'Aurèle et Olivier ont trouvé la mort à Louisbourg ou sur le sol de France ?

— Hun ! hun !

La Jeune fille se tut, gardant ses yeux sur Max, qui se penchait de nouveau sur ses signes, dans le sable, et auxquels il en ajoutait de nouveaux. Louise conservait toute sa tranquillité, finissant par se persuader que Max avait à coup sûr mal interprété certains racontars. Une voix en elle, d'ailleurs, lui affirmait qu'Olivier, du moins, était encore vivant. Et Aurèle aussi vivait... Oui il vivait. D'ailleurs, tant que la nouvelle de leur mort ne viendrait pas de personnes dignes de foi, Louise demeurerait confiante et continuerait d'espérer et d'attendre leur retour.

La jeune fille s'abandonnait à ces pensées, lorsque la voix de l'Indien attira de nouveau son attention.

— Max sait qu'il a causé une grande peine à sa sœur blanche en lui disant la mauvaise nouvelle. Mais que ma sœur blanche, maintenant, prête son oreille à la bonne nouvelle que Max lui réservait, une nouvelle qui réjouira son cœur.

— Ah ! fit la jeune fille avec une nouvelle surprise, tu as aussi une bonne nouvelle à m'annoncer ? J'ai hâte de savoir.

— Hun ! hun ! Max va parler.

Mais il ne parla pas tout de suite. Il se remit à considérer ses figures, et à en ajouter d'autres, prenant son temps, avec une impassibilité déconcertante. Puis il les lisait comme il aurait lu dans la page d'un livre.

De temps en temps il effaçait quelques-uns de ces signes et les remplaçait par de nouveaux, qui avaient pour lui une signification nouvelle et concordaient mieux avec sa pensée. Tantôt c'était une courbe qu'il faisait disparaître, avec beaucoup de précaution, en lissant le sable doré de sa main longue et fine, pour mettre à sa place un demi-cercle ; tantôt une spirale qu'il remplaçait par une ligne oblique ou une perpendiculaire. Puis, penchant un peu la tête et le torse, il examinait ces nouveaux signes avec une grande attention, comme pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé. Enfin, satisfait et certain qu'il avait écrit tout ce qu'il voulait communiquer, il rompit le silence. Mais on pouvait saisir que sa voix n'était pas sûre. Plus basse, plus sourde, plus tremblante et comme craintive, elle procédait par de curieuses inflexions, et tantôt hésitante, tantôt bégayante, ainsi que la voix d'un enfant timide demandant une faveur qu'il redoute de ne pas obtenir.

— Ce que Max veut dire à sa sœur blanche, il y a longtemps qu'il veut le dire. Que ma sœur blanche écoute donc comme elle sait écouter. Max aime sa sœur. Il l'aime depuis cent vingt lunes. Mais il a su enfouir son amour dans le plus creux de son cœur, comme il enterre sa hache de guerre dans le sein de la terre. Depuis longtemps Max voulait parler à sa sœur et lui dire qu'il l'aimait, mais il ne voulait pas prendre la place de l'autre, de son frère blanc Olivier. Et Max souffrait, comme le cerf blessé dans la forêt. Parfois, il songeait à mourir plutôt que de subir une telle souffrance qui pourrait durer toujours. C'est pourquoi, ayant souffert, Max comprend la souffrance de sa sœur blanche. Aussi, il veut guérir cette souffrance, et sur le cœur de sa sœur il posera le baume puissant de son amour... L'autre frère est parti pour le pays de ses ancêtres, et ma sœur blanche en est bien peinée ; mais il lui reste son frère Max. Max sera son mari, qui la rendra heureuse pour toute sa vie. Car Max la traitera comme une reine. Il couchera à ses pieds. Il lui versera l'eau du lac pour baigner son front. Il lavera ses pieds avec l'eau du ciel. Il lui donnera à boire la rosée du matin. Il tressera sur sa tête des couronnes de fleurs. Il déposera dans ses mains les plus beaux fruits de la terre, de même qu'il mettra sous ses pieds délicats les plus belles et les plus chaudes fourrures. Ma sœur a-t-elle écouté ? Veut-elle recevoir Max pour son époux ? Que ma sœur blanche réponde à Max, il attend.

Louise était stupéfiée. Aurait-elle pu s'attendre à une telle déclaration ? Toute autre qu'elle aurait pris la demande de l'Indien pour une plaisanterie.

Mais non, elle connaissait Max, il était sérieux. Et que pouvait-elle répondre ? Mais voici que dans son esprit il se fit un soudain raisonnement. Max n'avait-il pas menti en lui annonçant la mort d'Olivier ? N'était-ce pas un subterfuge au moyen duquel il espérait faire la conquête de la jeune fille ? Pourtant, Max n'était pas menteur, elle ne se rappelait pas qu'il eût jamais fait le moindre mensonge. Que devait-elle penser au juste ? Elle se trouva bien embarrassée. Si Max ne voulait pas lui faire de la peine, elle-même, de son côté, n'aimait pas à lui causer le moindre chagrin. Or, en refusant de se rendre au désir de l'Indien, elle n'ignorait pas qu'elle lui causerait un grand désappointement et une profonde souffrance, Elle chercha des paroles et des termes capables, du moins, d'atténuer cette souffrance.

— Max, dit-elle, après un moment de réflexion, tu dois savoir que je suis promise. Et même si Olivier...

L'Indien l'interrompit rudement :

— L'autre frère est mort. Max attend la réponse de sa sœur blanche. Si ma sœur blanche refuse d'être la femme de Max, Max mourra.

Louise ne put réprimer un sourire. Max avait perdu la raison, pensa-t-elle.

Elle savait encore qu'avec ces grands enfants des bois il ne faut rien prendre au tragique. Max allait mourir, si elle refusait de devenir sa femme... Mais non, Max ne mourrait pas. Mourir, en cette circonstance, voulait signifier que Max serait très chagriné, qu'il souffrirait beaucoup, que le reste de sa vie, enfin, pourrait être une torture. Max mourra, c'est-à-dire qu'il sera très malheureux jusqu'à la fin de ses jours. La jeune fille crut bon de lui faire entendre ces paroles, qui le consoleraient peut-être :

— Max, dit-elle d'une voix douce et persuasive, sache bien que je t'aime comme mon frère. Je t'ai toujours aimé ainsi. Mais j'ai un fiancé, un époux devant Dieu qui m'entend. Même s'il était mort et que j'en aurais la certitude, je lui resterais fidèle, m'étant juré à moi-même de n'en jamais avoir d'autre pour mari. Je suis épouse dans la vie, dans la mort, dans l'éternité. Je ne puis donc pas t'appartenir sans manquer à mon serment. Manquerais-tu, Max, au serment que tu aurais fait ? Non, n'est-ce pas ? Car je te connais. Tu sais tenir une simple parole, tu saurais donc davantage

encore tenir un serment. Ainsi donc, Max, nous continuerons de vivre en amis, comme frère et sœur. Je vivrai heureuse en ta compagnie. Toi-même tu vivras heureux comme avant et jusqu'à ce beau et grand jour où Dieu mettra dans tes bras forts et généreux la femme que ton cœur désire. Ta sœur blanche a parlé, Max.

Impassible comme toujours, le jeune Indien se leva lentement, prit son fusil et, sans un mot à la jeune fille, sans même un regard, avec sa même figure aux traits rigides ne décelant aucune émotion, il s'éloigna et gagna l'habitation et y disparut.

À cet instant précis, le capitaine et sa femme pénétraient dans la clairière, revenant des champs.

À la vue de Louise, l'ancien pêcheur s'écria, le visage tout épanoui.

— Ah ! ma fille, quelle belle et abondante moisson la terre va nous donner ! Si tu voyais comme ça pousse et comme ça se dore déjà. Demain, tu iras voir... nous irons tous les deux. Tu seras émerveillée comme ta mère et moi, bien sûr.

Un peu fatigués par la marche, les deux époux prirent place sur le banc à côté de leur fille, et le capitaine alluma sa pipe.

— Fait-il bon un peu, dit la mère. Je pense que je mourrais de chagrin s'il me fallait maintenant quitter ce pays. N'est-ce pas, chère fille, que nous sommes heureux ?

En effet, toute la physionomie de dame Dumont respirait un parfait bonheur.

Malgré la nuit qui se faisait de plus en plus obscure, on se mit à causer, doucement, de toutes les petites choses qui emplissaient leur existence. Louise se garda de communiquer à ses parents la mauvaise nouvelle apportée par Max, ne voulant pas troubler leur joyeuse sérénité. Elle garda secrète aussi la scène qui venait de se passer entre elle et Max. Quant à cette scène, en y songeant encore, elle n'y voyait plus qu'un enfantillage. Pour ce qui avait trait à la mort d'Aurèle et d'Olivier, il convenait de prendre la chose avec beaucoup de réserve et attendre, avant de donner pleine créance à cette nouvelle, qu'elle leur fût apprise d'une façon moins discutable et par des personnes tout à fait dignes de foi.

Comme on était à causer de la terre, des travaux qui resteraient à faire cet été-là et de la moisson qu'on espérait, on entendit l'horloge dans la maison sonner les neuf heures. On entra. Lorsqu'on eut allumé la lampe, on put voir Max allongé, selon sa coutume, sur le carreau de la grande salle et devant la cheminée sans feu. Il ne dormait jamais ailleurs ni autrement, hiver comme été. Personne ne fit d'observation, et l'on se retira pour la nuit.



Au matin suivant, et comme à l'ordinaire, ce fut le capitaine qui se leva le premier, d'abord pour faire le feu et allumer sa pipe, ensuite pour se rendre aux étables donner ses soins aux animaux. En entrant dans la salle commune, ce matin-là, il vit tout de suite que l'Indien n'était pas à sa place accoutumée : la salle était déserte. Il en éprouva quelque surprise, car Max ne se levait et ne quittait la maison qu'au moment où le maître du logis se levait lui-même. Le capitaine leva les yeux vers une poutre au fond de la salle, là l'on accrochait les deux fusils, le vieux mousquet du maître, et le fusil anglais de Max. Le mousquet était là, à ses deux clous qui le retenaient ; mais les deux autres clous, tout à côté, étaient vides de leur compagnie. La chose était claire : Max, ayant entendu ou flairé quelque gibier, était parti à sa poursuite. Et à moins que ce gibier ne l'entraînât très loin dans les bois, l'Indien serait revenu, pour le déjeuner.

Ainsi pensa le capitaine, qui ne se préoccupa pas autrement. Il sortit pour se rendre aux étables. Le soleil n'était pas encore levé, ce n'était que le point du jour. Deux heures après, le déjeuner rassembla les trois membres de la famille. Le capitaine avait encore sa mine réjouie de la veille. Dame Dumont offrait une physionomie d'une parfaite sérénité. Quant à Louise, son visage paraissait un peu fatigué et pâli, mais ses lèvres étaient souriantes. Max n'avait pas reparu.

— C'est assez curieux, fit observer le capitaine, jamais il ne se fait attendre.

On se mit à table.

À tout moment, on s'attendait à voir l'Indien rentrer. L'attente fut vaine. Max ne reparut pas de la matinée ni de toute la journée. On s'inquiéta, après

le premier étonnement passé. Le soir, au souper, point de Max encore. Un accident serait-il survenu ? Fallait-il se mettre à la recherche du jeune Micmac à travers les bois, au risque de s'égarer et d'y trouver une mort affreuse et certaine ? Bah ! un sauvage ne se perd point dans les bois, et Max moins qu'un autre. Si par accident il s'était blessé avec son fusil car ce sont des choses qui arrivent ? Non. Max était trop prudent et connaissait trop bien le maniement des armes à feu. Alors, que fallait-il penser ? C'est la question que se posait le capitaine.

Mais Louise avait une autre pensée. Max était parti... il s'en était allé pour toujours poussé par le chagrin et le désespoir. Cette fuite, avec ce chagrin et ce désespoir, signifiait la mort pour lui, Max mourra, avait-il dit, et Max était mort.

Louise continua de garder son secret sur l'incident du soir précédent. À quoi bon troubler la paix heureuse de ses bons et chers parents. Puisqu'ils gardaient l'espoir de voir Max revenir, sinon demain, du moins le jour suivant, il valait mieux leur laisser cet espoir.

Mais le capitaine, au bout de quelques jours, ne voyant pas reparaître l'Indien, n'eut pas de peine à comprendre, cette fois, qu'il était parti pour reprendre la vie des bois, sinon pour toujours, du moins pour longtemps. On aurait dû s'y attendre, cela devait arriver tôt ou tard. La jeune bête capturée dans les bois s'apprivoise assez aisément ; mais avec l'âge le naturel « revient au galop », et la bête, devenue adulte, est tentée de retourner à sa brousse et à son état sauvage. Le capitaine dut donc se consoler et oublier le Micmac.

Seulement, il se trouvait joliment embarrassé de se trouver seul ainsi, à l'improviste, pour faire les gros et urgents travaux de la terre. En vieillissant, ses forces physiques diminuaient rapidement. Il s'inquiéta, se demandant ce qu'il allait devenir, seul ainsi avec deux pauvres femmes déjà débordées par leurs nombreuses occupations domestiques. Mais ne pouvait-il pas engager un autre serviteur ? Il y avait pensé, mais il n'en voyait aucun dans l'Île Saint-Jean. Il lui fallait un jeune homme, et les jeunes hommes du pays, pas trop nombreux et tous fils de cultivateurs, étaient retenus sur leurs propres terres. Dans les durs commencements de ces terres neuves et vierges, où il n'est d'autres sols à défricher que les sols forestiers, chacun en a déjà assez de sa besogne particulière.

Heureusement que Max était parti comme on venait de finir pour cette année-là le défrichement. Mais il fallait maintenant reprendre la charrue pour faire une pièce de terre nouvelle qu'onensemenceraitle l'année suivante. Les vingt-cinq acres actuellement en culture ne pouvaient suffire à la subsistance de la famille et à celle des bestiaux. Pour pouvoir joindre les bouts, le capitaine estimait qu'il lui faudrait au moins soixante-quinze arpents pour les premières années. Plus tard il deviendrait nécessaire d'étendre les champs, que les mauvaises herbes finiraient par envahir, et dont le sol se fatiguerait à produire chaque année et sans arrêt. Il faudrait donc augmenter de près du double la superficie des champs en culture afin d'avoir chaque année un ou deux champs à mettre en labours d'été. Cet été-là, le capitaine voulait « casser » de quinze à vingt arpents. C'était une grosse tâche à entreprendre avec ses deux bœufs ; comment pourrait-il conduire les bœufs et tenir la charrue tout à la fois ? Il croyait se trouver en face d'une impossibilité et se désespérait.

S'il avait pu deviner tout de suite qu'il y avait là, tout près de lui, un courage et un dévouement capables d'accomplir les tâches les plus ardues : le courage et le dévouement de sa fille... Ah ! cette brave fille...

— Père, dit-elle avec un sourire candide, je conduirai les bœufs et vous tiendrez la charrue, voulez-vous ?

S'il voulait...

D'abord, il la regarda comme s'il n'eût pas bien compris.

— Es-tu folle, Louise ? ce n'est pas l'ouvrage d'une femme !

— Je m'y ferai.

— Tu penses ?

— Je suis forte, vous verrez, père.

— Réfléchis, ma fille. J'ai bien peur que tu tombes épuisée, à bout de forces, avant que nous ayons ouvert le deuxième sillon.

— Si je tombe, je me relèverai. Essayons.

On essaya. Louise émerveilla son père. Après la première journée, il fallut bien l'avouer, la jeune fille se sentait un peu lasse, et peut-être plus même qu'elle ne laissait paraître. Mais elle s'y fit, comme elle l'avait espéré, elle s'endurcit chaque jour davantage, et bientôt elle supportait plus

aisément la chaleur du jour et la fatigue que son père qui, le soir venu, rentrait à la maison exténué et rompu. Il est vrai que la tâche du capitaine était de beaucoup plus dure que celle de Louise. À tout instant, il lui fallait sortir la charrue de terre, dont le chemin était barré par une énorme racine qu'il fallait couper à coups de hache. D'autres fois, c'étaient de grosses pierres qu'on devait rouler hors de leurs trous. Louise, qui entendait prendre sa bonne part de la besogne, aidait de son mieux : elle enlevait les racines coupées et les mettait par tas. Elle aidait encore à pousser les pierres, et son père constatait, au bout du compte, que sa fille lui valait un homme. Il s'en réjouit et d'autant plus que, du train qu'on y allait et ainsi qu'on le souhaitait, cette pièce de terre neuve serait achevée avant la moisson. Le capitaine retrouvait son courage et tous ses espoirs.

Après ces labeurs accomplis, ce fut la fenaison qui vint requérir les bras. Là encore Louise fit valoir sa vigueur. Enfin, ce furent les récoltes et quelques menus labours d'automne. Cette année-là, l'hiver était venu un peu plus tôt. Mais déjà tout le travail de la terre avait été accompli et l'on s'était préparé pour l'hivernement.

Toutes ces occupations quotidiennes, tous ces durs labeurs avaient sensiblement allégé l'esprit et le cœur de Louise. Car son esprit ne pouvait oublier le fiancé absent, et son cœur paraissait incapable de se défaire des tourments qu'engendrait cette absence. Elle finissait par se faire une raison, comme on dit : si Olivier était mort, comme l'avait rapporté Max, elle le pleurerait tout le reste de sa vie ; s'il était vivant, ainsi qu'elle cherchait à se le persuader, elle attendrait patiemment son retour. Pour le moment, ce qui importait, c'était de se faire le continuel soutien de ses vieux parents ; soutien physique, soutien moral. Dans le devoir accompli elle trouverait la consolation, sinon le bonheur parfait, et de la sorte l'existence lui apparaîtrait plus supportable.



L'hiver étant revenu, les habitants de la Cédrière se trouvaient beaucoup plus isolés et solitaires que durant la saison d'été, alors que les visiteurs ne manquaient pas ; mais en hiver, c'était différent : on ne voyait presque jamais personne, sauf aux fêtes de Noël et de l'An. Durant les huit ou dix jours qui marquaient ces fêtes, on allait rendre visite à quelques familles du

hameau, et celles-ci, à leur tour, venaient à la Cédrière, où l'on festoyait agréablement. Puis, l'on retombait dans l'isolement et la solitude.

Une après-midi de janvier, après une matinée radieuse, une tempête de neige et de vent s'était élevée ; un jeune homme, venu du hameau pour chasser dans la forêt, avait, dans la tempête qui l'avait surpris, perdu son chemin. Égaré dans ces bois profonds et immenses, il était incapable de retrouver la trace de ses pas, que la neige nouvelle effaçait au fur et à mesure. Il se voyait perdu ; la mort par le froid et la faim le guettait. Chance, hasard ou providence, il se trouva tout d'un coup à la Cédrière, après avoir longtemps erré à l'aventure. Il était sauvé. Il fut reçu avec le meilleur accueil et la plus généreuse hospitalité jusqu'au jour suivant, lorsque la tempête se fut apaisée.

C'était un garçon robuste, d'une physionomie honnête et sympathique. La beauté de Louise l'émerveilla. Aussi revint-il souvent visiter les gens de la Cédrière. Pour s'excuser et ne pas paraître attiré là par les seuls beaux yeux d'une jeune fille séduisante. Il assurait, à chaque visite, qu'il cherchait du gibier et s'étonnait que le gibier fût si rare cet hiver-là.

— Pourtant, répliquait le capitaine, il me semble à moi qu'il n'en manque point de gibier. Il y a du chevreuil, du cerf et du caribou en masse. Je pourrais, le voulant, en tuer tous les jours et assez souvent, sans même sortir de la maison. Voyez, mon ami, seulement autour du lac comme c'est tout pisté par les chevreuils. Oui, bien des fois, le soir surtout, à la brunante, je n'aurais qu'à ouvrir la porte et... pan ! un chevreuil par terre.

Comme il parlait ainsi, il s'était approché d'une fenêtre et simulait le geste du chasseur tirant une bête. Tout à coup, heureuse et opportune coïncidence, il aperçut un superbe chevreuil, tout droit devant lui, à l'orée de la forêt, et à une très faible portée de fusil. L'animal avait l'air craintif et paraissait examiner avec une grande curiosité ces lieux étrangers.

Cette apparition inattendue coupa le fil au capitaine, et, les yeux écarquillés, il demeura béat. Puis comme se parlant à lui-même, on l'entendit murmurer ;

— Ah bien ! par exemple... si je m'attendais à celle-là... Et, ployant les épaules, pliant le torse, il se rapprocha de la fenêtre, d'un pas feutré, évitant

de faire le moindre bruit, tout comme s'il eût été sous bois à la poursuite d'une bête.

Louise et sa mère, surprises, étonnées, regardaient le capitaine, ne comprenant pas ses gestes, incapables d'imaginer le spectacle qui s'offrait à l'extérieur, trop loin qu'elles étaient de la fenêtre. Le visiteur non plus n'y voyait rien et ne s'étonnait pas moins que les deux femmes.

Enfin, le capitaine, s'étant arrêté tout près de la fenêtre, fit un geste d'appel au jeune paysan et disait à voix basse et sur un ton mystérieux :

Venez voir ça, mon ami... Qu'est-ce que je vous disais ?

Non seulement le visiteur, mais les deux femmes aussi étaient accourues près de la fenêtre, où elles cherchaient à étouffer de fortes exclamations de surprise.

— Allons, mon ami, reprit, le capitaine s'adressant au jeune paysan, prenez votre fusil et je vais entr'ouvrir la porte tout doucement. Mais ne le manquez pas...

Tout heureux de montrer son savoir-faire, le jeune homme, en moins de deux secondes, avait saisi son arme et s'apprêtait déjà, crosse à l'épaule, à faire feu. Mais au bruit, si léger fût-il, de la porte qu'on ouvrait, l'animal dressa l'oreille, guidé par l'extrême finesse de son ouïe, et, flairant tout de suite un danger, fit un bond, tourna sur lui-même, prit son élan, disparut dans l'épaisseur des fourrés. Tout cela avait à peine duré le temps que dure l'éclair zigzaguant dans la nue.

— Bon Dieu ! s'écria le capitaine, c'est trop de valeur... Et en même temps il offrait une physionomie désappointée et chagrine.

Le jeune paysan ne parut point subir le même désappointement. Au contraire, il avait sa placidité d'homme des champs :

— Bah ! ce sera pour une autre fois, capitaine.

L'incident égaya tout le monde, surtout le jeune paysan, dont le grand rire devenait contagieux. Oh ! lui, comme il se moquait bien de tous les chevreuils, cerfs, caribous, orignaux et autres gibiers de la terre entière, du moment qu'il pouvait contempler la beauté de Louise et s'enivrer de ses charmes. Pardi ! il chassait la femme et point le gibier des bois...

Louise n'eut pas de peine à deviner les intentions du jeune homme. Aussi demeura-t-elle sur la réserve, chagrine et désolée par avance à la pensée qu'elle pouvait être pour la deuxième fois cause d'une amère déception.

Ce ne fut pas long. À quelques jours de là, par un beau dimanche d'une température agréable, un traîneau s'arrêta devant la porte du capitaine avec, comme voyageurs, le jeune paysan amoureux de Louise et son père. Celui-ci venait demander la main de la jeune fille pour son fils que, justement, il venait d'installer sur une terre voisine de la sienne. Le capitaine abandonna la réponse à celle qui était directement mise en cause.

Il fallut peu de mots à la jeune fille pour faire entendre qu'elle ne pouvait accepter un autre époux que celui auquel elle s'était promise. Mort ou vivant, elle voulait lui rester fidèle.

Il y avait encore d'autres jeunes hommes dans la colonie qui désiraient faire la conquête de Louise. Mais sa tenace fidélité envers l'absent découragea les plus hardis : aucun d'eux ne se présenta.

Louise et ses parents continuèrent leur existence solitaire et paisible, chacun s'ingéniant, à créer autour de soi toute la félicité possible.



1. [↑](#) Aujourd'hui île du Prince-Édouard

QUATRIÈME PARTIE

Un major américain

Les Anglais tinrent Louisbourg jusqu'au mois d'octobre 1748, alors que fut signé le traité d'Aix-la-Chapelle, par lequel l'île Royale était rendue à la France. Ce traité était la conclusion de la guerre de la Succession d'Autriche, laquelle avait remis aux prises l'Angleterre et la France, irréconciliables rivales.

Une fois encore la paix s'était faite sur l'Europe, paix censée s'étendre jusque sur le nouveau monde. Mais là, la paix n'était jamais qu'une paix armée, ou plutôt une guerre sourde et continue qu'entretenaient les Anglais des colonies du sud.

Au mois de juin de l'année suivante (1749), plusieurs des anciennes familles de Louisbourg revinrent au pays. La nouvelle en arriva aux habitants de l'île Saint-Jean sur la fin de juillet. Le capitaine Dumont, à cette nouvelle, regretta plus que jamais la perte de son bateau, car il fut pris du désir de retourner à Louisbourg et de se remettre à la pêche. C'eût été folie et pour bien des raisons. Et puis, oubliait-il qu'il n'était plus bon à grand chose, avec les rhumatismes qui le dévoraient depuis un peu plus d'un an ? À ne faire que deux ou trois heures d'ouvrage seulement, il se sentit tout éreinté. Louise et sa mère, d'ailleurs, savaient lui faire entendre raison. Il n'avait plus qu'à se tenir tranquille, sur son domaine où il vivait heureux sous les soins, attentifs et empressés de sa femme et de sa fille.

Avec la fin de la guerre et le retour en l'Île Royale des déportés de (1745), on espéra, à la Cédrière, obtenir des renseignements sur Aurèle et Olivier ; mais rarement un navire accostait à la Pointe-aux-Corbeaux, dont les habitants restaient à peu près ignorés du reste du monde.

Un jour, les habitants du hameau, très incommodés par le manque de communications avec les terres du voisinage, décidèrent de construire un bateau en commun. On ne pouvait plus s'approvisionner d'une foule de choses indispensables, de même qu'on ne pouvait pas aller trafiquer avec les commerçants de l'Acadie. On avait toutes espèces de produits à vendre

ou à troquer : allait-on laisser se perdre tout ce bien pour lequel on avait tant peiné ? Non, il fallait un bateau.

À la Cédrière, comme au hameau acadien, on commençait à se sentir incommodé par le manque et le besoin de beaucoup de choses. Les vêtements s'usaient, qu'on ne pouvait renouveler ; la lingerie s'en allait ; des ustensiles des outils manquaient. Et combien d'autres choses ? Là aussi, à la Cédrière, on avait des bestiaux et autres produits à vendre ou à troquer. Oui, il fallait un bateau...

Mais les gens du hameau, trop peu expérimentés dans l'art de construire des navires, vinrent un jour demander les avis et le concours du capitaine. Flatté, le vieux s'empressa de tracer un plan et de donner tous les conseils et toutes les indications pouvant assurer la mise en chantier d'un bateau capable de bien tenir la mer. On se mit à l'œuvre. Le capitaine fut requis de diriger l'entreprise ; il accepta avec plaisir. Il offrit même ses écus, s'il en était besoin.

Le bateau fut terminé à la fin de l'été et baptisé l'« Acadienne ». On disait « terminé » mais non « complété » car il manquait, faute de matériaux, de bien des choses utiles pour la commodité de la navigation. Mais, tel quel, on pouvait toujours traverser le détroit et atteindre les côtes de l'Acadie. Dès que la dernière gerbe de grain eut été engrangée, on partit pour l'Acadie avec une bonne cargaison et l'on revint, sans accident, avec l'Acadienne bourrée de provisions et de marchandises de toutes sortes.

Puis, la vie continua avec ses labeurs quotidiens et sa monotonie accoutumée, et, à la Cédrière, on restait toujours sans nouvelles d'Aurèle et d'Olivier. Quant à Max, le jeune sauvage Micmac, il paraissait oublié.



Et ainsi se succédaient les uns aux autres les jours, les mois, les saisons, les années, sans que les absents revinssent, sans que les morts sortissent de leurs tombeaux.

Puis, vint l'année 1755, l'« Année Terrible » de l'Acadie où les Anglais imaginèrent une terrible tragédie. Sept milles de ses malheureux habitants, dont les souffrances avaient déjà été trop nombreuses, furent saisis, parqués

sur des navires et pour la plupart transportés sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre.

Cette année-là, les colons de l'Île Saint-Jean furent laissés en paix, mais leur tour allait venir.

En cette année 1755, le capitaine Dumont, devenu plus rhumatisant, vieilli et cassé, ne marchait plus qu'à l'aide d'un bâton sur lequel il s'appesantissait de jour en jour davantage. Il avait été contraint de cesser tout travail. Par bonheur, on avait pu, deux ans auparavant, s'attacher un jeune paysan, Guillaume Bachu, sans père ni mère, sans parent aucun amené de France par un Père Récollet. Guillaume était âgé de dix-neuf ans, et, robuste, vaillant, plein de bonne volonté, il faisait d'un cœur gai tout le gros travail de la terre. Louise, qui voyait aux vaches, aux moutons et aux volailles, lui prêtait parfois son aide, surtout à l'époque des foin et des récoltes. Louise, chaque matin, menait les animaux au pré, au delà des champs et assez loin de l'habitation, et chaque soir elle allait les chercher pour les ramener aux étables. On n'osait pas laisser les bêtes au pré durant la nuit, parce qu'on redoutait la dent vorace des loups maraudeurs et des ours. Ces vilaines bêtes avaient déjà dévoré trois agneaux et deux génisses.

Un soir du mois d'août de cette même année, alors qu'à travers champs Louise suivait un sentier menant au pré, elle vit un Indien se dresser tout à coup sur son passage. Il avait dissimulé sa présence dans les hautes herbes qui bordaient le chemin.

Elle reconnut Max... Max, qu'elle avait fini par oublier tout à fait.

Après le premier moment de surprise... elle demanda, très émue :

— Max... Max... est-ce bien toi !

Elle n'avait pas l'air de croire à la réalité de cette apparition, cela lui paraissait comme un rêve.

Et lui, impassible et muet, la regardait, la contemplait.

Neuf années s'étaient écoulées depuis ce jour où Max, déçu dans son amour, s'était enfui. Sur la physionomie de l'Indien le temps n'avait accompli aucun travail, c'était exactement le même personnage ; peut-être quelques traits de sa figure cuivrée s'étaient-ils un peu plus accusés. On aurait pu avoir l'impression qu'il n'était parti que de la veille.

Il regarda Louise longtemps avant de parler, comme s'il eût cherché en elle les changements qui auraient pu se produire. Il n'en trouvait pas. Il la revoyait telle qu'il l'avait laissée. Elle conservait sa beauté fraîche, sa jeunesse saine et forte, ses yeux vifs et profonds, les mêmes lèvres rouges et souriantes. Sa taille seule s'était un peu modifiée, elle avait plus de rondeur. Et comme elle était ravissante et adorable, là, dans sa surprise, dans son émoi, avec ce visage charmant qu'ombrageaient les larges ailes d'un chapeau de paille. Son accoutrement de paysanne ne la déparait point : il semblait, bien au contraire, lui donner plus de grâce et de séduction. En vérité, on aurait pu la prendre pour une marquise déguisée en reine de mascarade. Bien sûr que Max la trouvait plus désirable que jamais, puisqu'il restait extasié, ses deux mains l'une sur l'autre appuyées sur le canon de son fusil et son menton posé sur ses mains. Dans cette posture il avait un air de nonchalance ou de lassitude, comme s'il eût ressenti une grande fatigue après une longue et rude marche.

Louise l'interrogea :

— Qu'es-tu devenu, Max, depuis si longtemps ? Pourquoi nous as-tu quittés si brusquement ? Sais-tu que nous avons beaucoup souffert de ton absence ?

Il ébaucha un sourire sarcastique, mais ne répondit pas.

Louise, en se remémorant ce qui s'était passé entre elle et lui, sentait une crainte l'envahir. Elle croyait lire dans le regard étincelant du jeune Indien des pensées mauvaises, et son sourire lui paraissait cruel. D'ailleurs, elle n'était pas sans se dire qu'elle avait mortellement blessé l'orgueil de Max, et qui l'assurait qu'il ne revenait pas, maintenant, avec une idée de vengeance ? Les circonstances pouvaient la porter à faire les suppositions les moins rassurantes, pour la raison toute simple que l'Indien au lieu de venir à la maison pour la voir, choisissait de la rencontrer dans les bois où, seule et sans défense, elle était à la merci de ses brutales passions. Pourtant, elle imaginait difficilement que Max, tout sauvage qu'il était, pût se porter contre elle à des actes indignes. Il était possible aussi que cette rencontre pût n'être qu'un fait du hasard.

La situation devenait embarrassante et Louise voulut y mettre un terme. D'ailleurs, elle avait sa besogne à faire. Il fallait ramener le troupeau à la

ferme et traire les vaches. Déjà le soleil inclinait rapidement sur les coteaux du voisinage. Bientôt le crépuscule se ferait.

— Max, dit-elle, je vais chercher le troupeau. Si tu veux m’accompagner, tu reviendras avec moi à la maison... Mes parents seront bien contents de te revoir.

Enfin d’une voix sourde et traînante, il laissa tomber :

— Max veut parler à sa sœur blanche.

Et, changeant de posture cette fois, il indiqua à quelques pas la souche d’un hêtre comme pour inviter la jeune fille à venir s’y asseoir.

Louise refusa d’un mouvement de la tête.

— Non, Max, je suis pressée. Ce que tu veux me dire, tu me le diras chemin faisant.

Elle voulut passer outre et continuer son chemin vers le pré, à quelque distance, où elle pouvait apercevoir les bestiaux, qui paissaient tranquillement.

Louise ne put faire trois pas, que l’Indien, laissant tomber son fusil, la saisissait dans ses bras nerveux et la pressait contre lui. Elle ne jeta pas un cri, mais tenta seulement de se déprendre, y mettant toutes ses forces. Mais elle sentit tout de suite qu’elle était prise comme dans un étau. Et lui pressait plus fort, éprouvant une grande jouissance à sentir ce corps de femme contre le sien.

— Max aime sa sœur blanche, dit-il, et il la veut pour sa femme. Max est venu la chercher.

— Laisse-moi, Max, cria-t-elle, je suis promise...

Elle étouffait.

— Le promis de ma sœur blanche est mort. Max est venu chercher sa femme.

Louise se débattait ; mais, emprisonnée dans ces deux bras jeunes et puissants, ses efforts étaient bien vains.

— Laisse-moi, Max, laisse moi... pour l’amour de Dieu !

Elle ne savait plus que dire ou que faire. Elle eut l’impression, probablement, qu’elle allait mourir.

Max pencha son visage sur le sien. Elle rejeta sa tête en arrière pour éviter ce contact affreux. Maintenant l'horreur et l'épouvante se peignaient sur ses traits. Max serra sa taille plus fort, il ploya cette taille frêle avec brutalité. Elle lança un autre cri, perçant cette fois, essayant encore d'échapper à l'étreinte de ce démon. Lui tenait bon. Il voulait sa bouche et il l'aurait, fût-ce une bouche inerte et sans vie, la bouche froide d'un cadavre. Elle réussit à dégager une de ses mains, et de cette main saisit le cou de l'Indien, qu'elle se mit à serrer avec tout ce qui lui restait d'énergie et de force. Ce reste de force, se trouvant triplé par la peur, les doigts agirent comme des griffes de fer. Max suffoqua. Il perdit cette fois son sang-froid, la fureur l'emporta.

— Max tuera sa sœur... grogna-t-il d'une voix mal distincte...

Rendue au paroxysme de l'horreur, Louise serra plus fort. Mais déjà ses doigts fatigués avaient l'air de se détendre. Max sentit cette détente, et, donnant un brusque coup de la tête, parvint à dégager son cou et à ressaisir le bras de la jeune fille. Mais sa main se trouvait libre, et cette main rencontra le manche d'un couteau passé dans la ceinture de Max. Un frisson — était-ce de joie et d'espoir ? — secoua la jeune fille. Car elle saisit avidement ce couteau, parvint à le tirer... Mais comment pourrait-elle s'en servir, comment frapper avec son bras pris dans un étau !... Elle pouvait mouvoir sa main, mais non le bras. Une idée... elle put tourner la pointe de l'arme et l'appuyer sur les côtes de l'Indien, n'ayant plus qu'à pousser légèrement de bas en haut. Elle comprit tout de suite qu'elle ne pourrait faire pénétrer l'arme bien avant. Néanmoins, Max sentit dans son côté gauche une légère piqûre. Il s'étonna. La piqûre se fit plus forte. Son étonnement grandit jusqu'à la stupéfaction. Incapable de comprendre sur le moment une chose si inattendue, il abandonna sa victime. Alors il comprit. Il voyait Louise armée de son couteau de chasse. Cette vue le rendit fou. Il se rua sur elle comme une bête. Tous deux, maintenant, n'agissaient plus que par instinct. Chez lui, l'instinct de la brute haineuse, de la bête vorace ; elle, l'instinct de la conservation. En voyant, la bête rugissante s'élancer sur elle, Louise leva le bras et de toute la force possible frappa au hasard, aveuglément. Le couteau atteignit l'Indien à la poitrine, un peu au-dessus du cœur et s'y enfonça profondément. Max fit un bond en arrière. Le couteau sortit de sa chair et resta, ensanglanté, dans la main crispée de la

jeune fille. Une stupeur inouïe se répandit sur le visage du jeune Indien. Il avait l'air de ne pas bien comprendre ce qui se passait. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Cette jeune fille blanche, si frêle, si faible, l'avait frappé avec le couteau... Était-ce possible ? Il ne pouvait le croire. Pourtant, ce froid dans sa chair... D'un geste rude il entr'ouvrit sa tunique et vit un large filet de sang qui coulait et mouillait déjà toute sa poitrine. Il regarda la jeune fille avec une stupeur croissante... Vraiment, c'était incroyable. Quoi ! elle avait fait ça... Elle avait pu...

Eh oui ! et elle pourrait encore. Car il la voyait toute pâle, tremblante, gardant dans sa main agitée le couteau sanglant. Ses yeux, devenus hagards, se fixaient sur lui. Ses dents serrées grinçaient. Une lionne furieuse... On pouvait être sûr qu'elle frapperait encore, si la bête revenait à la charge.

C'était un spectacle à la fois émouvant et terrible. Ils étaient là, immobiles tous les deux, muets, s'observant comme deux ennemis implacables qu'anime une haine mortelle et qui se sont juré la mort, et chacun ayant l'air de chercher le point faible de son adversaire pour en avoir raison.

Mais voici que l'Indien se met à chanceler... Il étend les bras, croyant tomber et cherchant un point d'appui. Son visage grimace, ses paupières battent, il suffoque et, tout d'un coup et tout d'une pièce, il tombe, lourdement, allongé sur le ventre, sa figure enfouie dans l'herbe du chemin.

Louise, figée comme une statue, regarde, et, à son tour, ne semble pas comprendre.

A-t-elle tué Max ? Elle finit par le penser et le croire. Car pas une fibre ne bouge dans ce corps étendu à ses pieds, pas un soupir ne s'exhale de cette bouche qui baise la terre. Elle demeure pétrifiée, les yeux arrondis par l'horreur. Au cours de la lutte son chapeau est tombé, et ses longs cheveux noirs, dénoués, tombent en désordre sur ses épaules et s'agitent dans le vent du soir. Autour d'elle les orges et les blés qui mûrissent remuent, bruissent et ondulent, et les épis penchés ont des accents de tristesse. Plus loin, au delà des champs, les cèdres et les pins étendent leur ramure sombre dans un geste d'amertume, tandis que leur ombrage morne et lourd couvre la terre comme d'un voile funèbre. Tantôt, les oiseaux s'égayaient bruyamment, leur ramage réjouissait la nature environnante. Ils se taisent maintenant,

tapis dans les feuillages touffus, comme effrayés par le spectacle qui se déroule sous leurs yeux. Jusqu'aux bestiaux, là-bas dans le pré, qui regardent cette scène, muets de surprise. Que se passe-t-il donc ? Car ils reconnaissent leur jeune maîtresse. Pourquoi demeure-t-elle là, immobile, pétrifiée ? Pourquoi ne vient-elle pas ouvrir la barrière de l'enclos, comme elle le fait à la fin de chaque jour, pour les ramener aux étables ?

Louise finit par secouer sa torpeur. Elle paraît toute stupéfaite à voir ce corps inanimé qui s'allonge devant elle. Qu'a-t-elle fait ? Elle lève sa main droite toujours armée du couteau taché de sang. Un frisson la secoue. Elle jette loin d'elle l'arme meurtrière. Elle examine sa main pour s'assurer que cette main n'est pas tachée par le sang du crime. Car, sur l'instant, elle pense qu'elle a commis un meurtre, c'est-à-dire un acte condamnable par la loi des hommes et celle de Dieu. Cette pensée fait surgir en elle une épouvante. Elle tourne sur elle-même et, oubliant vaches, génisses, moutons, elle s'enfuit dans une course éperdue.

Elle atteint la maison, silencieuse dans les premières ombres du soir, et pénètre dans l'intérieur. Toute pâmée, épuisée par la course qu'elle vient de fournir, elle se jette sur un siège sur lequel elle chancelle. Ses parents, accourus, s'inquiètent, l'entourent, l'interrogent. À bout de souffle, elle est incapable de parler. Allons ! Il faut la laisser reprendre vent. Mais qu'a-t-elle fait ? Pourquoi a-t-elle couru ainsi ?

Les deux vieux, anxieux, lui posaient ces questions.

Et la mère :

— Es-tu malade, Louise ?

Le père :

— Si tu parlais, on saurait du moins ce qu'il faut faire.

Il fallut à la jeune fille pas moins de cinq grosses minutes pour rétablir son haleine épuisée. Et comme Guillaume, l'engagé, entra, elle se mit à raconter le drame affreux, d'une voix qui hoquetait, avec des gestes vagues et précipités qui avaient l'air des gestes d'une folle. Enfin, elle parvint au bout de l'histoire. Alors, Guillaume lance un juron de colère.

— Oh, le damné sauvage... Attendez, s'il n'est pas mort, je vais lui donner son reste.

Avant qu'on eût songé à le retenir, il avait décroché le vieux mousquet du capitaine et s'était jeté dehors, à toute course, vers les champs.

Une heure se passa dans l'attente et l'inquiétude. Louise voulait espérer que l'Indien n'était pas mort, que Guillaume ne le tuerait pas s'il vivait. Elle aurait bien couru sur les pas de l'engagé pour prévenir une nouvelle effusion de sang, mais elle savait qu'elle ne pourrait faire trois pas sans tomber. Elle se voyait, non sans une nouvelle horreur, forcée de se soumettre à quoi qu'il pût arriver, et elle en devait prendre et garder toute la responsabilité.

Ses parents, comme elle-même, demeuraient consternés, incapables de se mouvoir ou de parler. De temps en temps le capitaine et sa femme s'interrogeaient d'un regard désolé ; puis, soupirant avec lourdeur, ils reportaient sur leur fille leurs yeux mouillés.

Au bout d'une heure, comme l'ombre du soir se faisait plus épaisse, Guillaume parut, ramenant les bestiaux et rapportant, comme un trophée de victoire, le chapeau de Louise et le couteau de l'Indien.

On l'interrogea avec avidité.

— Oh ! la demoiselle, dit-il à Louise avec un accent de regret, vous n'avez pas frappé assez fort cet animal, car il a disparu. Tout ce qui reste de lui, là où il est tombé, c'est un peu de sang noirâtre.

Cette nouvelle soulagea le cœur oppressé de la jeune fille, tellement elle redoutait d'avoir commis un crime, ne songeant point qu'elle n'avait agi qu'à son corps défendant.

— Ça se pourrait bien, reprit Guillaume, que, comme un cerf qu'on a blessé, il se soit enfoncé dans les bois, en s'y traînant, pour y expirer. D'un autre côté, il n'y aurait rien de surprenant qu'il n'ait été que légèrement blessé et qu'il ait fait le mort pour s'épargner un autre coup de couteau. Ces sauvages-là vous savez, c'est peureux et lâche, quand ça se voit sans défense... Je les connais, allez. Mais s'il est mort, c'est tant mieux, et vous aurez bougrement bien fait, la demoiselle, Oh ! si ç'avait été moi... Vrai comme le bon Dieu est là, je ne l'aurais pas manqué. Ces sauvages... tout un tas de canailles. On ne s'en débarrassera jamais assez vite.

Il cracha avec énergie sur le plancher, essuya ses lèvres de la manche de sa chemise et s'en alla aux étables, grommelant.

— Non... moi, je l'aurais étripé de la bonne façon.



Ce fut vers le milieu de septembre, après la moisson qui avait été abondante, qu'on vit arriver dans l'île Saint-Jean des gens de Port-Royal, de Grand-Pré et de Beaubassin. Ils avaient à la hâte abandonné leurs foyers pour échapper à la déportation en masse que les Anglais de Boston avaient combinée en sourdine. Ils étaient venus sur des barques de pêche, et si précipitée avait été leur fuite, qu'ils n'avaient emporté que les choses les plus indispensables. Plusieurs, même, craignant de n'avoir pas le temps de réunir leurs effets, étaient venus les mains à peu près vides et au moment, pour le pire, où l'hiver n'était pas loin. Quoique dénués, ces malheureux ne s'inquiétaient pas outre mesure, car les innombrables infortunes du peuple acadien avaient fait éclore et grandir parmi les hommes de cette race un lien de confraternité dont il est peu d'exemples dans l'histoire des nations. Aussi, ceux-là qui avaient peu purent-ils compter sur la générosité de ceux qui possédaient, et ils virent les portes, s'ouvrir toutes grandes pour les recevoir.

Un moment, les habitants de l'île Saint-Jean craignirent que les Anglais ne vinssent pourchasser jusque-là les fuyards de l'Acadie et, en même temps, faire payer chèrement ceux qui leur avaient donné asile. Mais rien de tel arriva.

Au printemps de l'année suivante, dans les premiers jours de juin, un major anglais, ou plutôt américain, Edward Carrington, causa une grande sensation en abordant à l'île. Il se présenta aux habitants comme chargé de faire le recensement de la population et de prendre l'inventaire de leurs biens. Il était accompagné d'une dizaine de jeunes sous-officiers à titre de collaborateurs. Un navire de guerre avec un équipage complet et une troupe de débarquement, les avait amenés, ce navire demeura dans la baie, comme une menace.

Durant près d'un mois, ces gens parcoururent les parties habitées par les Acadiens, inscrivant sur des feuilles volantes le nom de chaque habitant, son âge, sa qualité, le nom de sa femme et le nombre de ses enfants, puis l'étendue de la terre ou du domaine qu'il cultivait et la valeur de ses biens

en général. Il est bon de noter ici que la population avait sensiblement augmenté depuis le jour où l'Aurore du capitaine Dumont était venue jeter l'ancre dans la baie de la Pointe-aux-Corbeaux, non seulement par le nombre des réfugiés de l'Acadie, mais encore et surtout par la nombreuse progéniture de cette race féconde. Les modestes petits champs de 1745, qui avaient ébloui le capitaine, s'étaient développés, agrandis, élargis jusqu'à devenir presque immenses. Les bois abattus avaient fait place à de grandes et grasses prairies. De tous côtés fumaient les chaudières au milieu des étables et des granges. Dans les vastes pâturages, des troupeaux d'une belle venue paissaient à l'envi. Puis, autour de ces fermes, des jardins embaumaient, des potagers promettaient l'abondance, des vergers, comme surgis de cette terre vierge, offraient des fruits splendides et savoureux. Enfin, des routes avaient été tracées, des ponts et ponceaux jetés sur les rivières, les ravins, les ruisseaux. On peut imaginer aisément combien l'étranger jetait un regard de convoitise sur cette abondance. Or il avait fallu un peu plus de dix années à l'accomplissement de cette œuvre prodigieuse qui relatait maintenant en termes splendides, le courage, la vaillance et la persévérance de cette race canadienne.

Eh bien ! après tant d'efforts et de labeurs, fallait-il craindre de se voir dépouiller de ses œuvres une fois encore ? De se voir chasser une deuxième fois de sa terre et de son foyer ? Et, comme les malheureux de l'année d'avant en Acadie, devait-on redouter la déportation en terre étrangère ?

Ce fut bien là l'impression qu'on eut à l'arrivée de ce navire de guerre anglais, surtout lorsqu'il fallut se soumettre à l'importune visite des recenseurs.

Ceux-ci, tous les soirs, faisaient rapport à leur chef, le major Carrington, et lui remettaient leurs feuilles. Lui, avec l'aide de deux secrétaires, prenait ces feuilles et en inscrivait le contenu dans un grand livre, y notant tel ou tel renseignement verbal fourni de surcroît par le recenseur.

Comme il avait beaucoup de loisirs chaque jour, il aimait, en compagnie d'une ordonnance, faire une tournée de chasse dans le pays.

Il arriva, par une matinée éblouissante, que le hasard le conduisit à la Cédrière. Il parut tout émerveillé par le charme et la beauté des lieux. Le capitaine, assis dans l'ombrage des cèdres fumait tranquillement sa pipe. En

voyant paraître les deux hommes, il crut avoir à faire à des chasseurs égarés. Mais, l'instant d'après, les uniformes militaires des deux hommes, et surtout leurs tuniques écarlates, rappelèrent au capitaine qu'il avait devant lui des officiers anglais.

Il ne se troubla point. Voyant les deux étrangers s'immobiliser à l'entrée de la clairière et paraissant hésiter, il les appela à lui, sans façon, comme s'il se fût adressé à de vieilles connaissances.

— Par ici, les amis, par ici !

Les deux Anglais ne l'avaient pas aperçu, et à cet appel ils parurent surpris et plus hésitants.

— Il ne faut pas avoir peur, reprit le capitaine, qui s'était levé en s'appuyant sur son bâton, on n'est pas des sauvages, vous savez.

Il se montrait familier, comme à son ordinaire.

Les deux hommes n'hésitèrent plus et s'avancèrent vers lui. Et sans se demander s'ils entendaient et parlaient la langue française, il leur dit encore, comme ils approchaient :

— Je ne sais pas si tous nous nous connaissons, mais nous pourrons faire connaissance.

Il leur indiquait le banc où il était assis à leur arrivée, les invitant à s'y asseoir.

À la maison, ce fut tout un émoi chez les deux femmes, seules à ce moment. Curieuses et penchées dans une fenêtre, elles examinaient les deux étrangers.

— Je me demande, dit la mère, qui peuvent être ces gens-là ?

— Il faut croire, dit Louise, que ce sont ceux-là qui font le recensement dans le pays.

— Des Anglais, alors ?

— Il n'en peut être autrement.

Une minute, elles gardèrent le silence, continuant d'observer les nouveaux venus.

— Tiens ! voyez, maman, fit Louise tout à coup. Papa les invite à s'asseoir... Les entendez-vous causer ? Bon, ils se mettent à rire... Ne

dirait-on pas que papa est dans la compagnie de vieilles connaissances !...

— Cela me paraît bien étrange, dit la mère, il a l'air de les traiter comme des amis. Pourvu qu'il ne les retienne pas à dîner. Je connais ton père, il en est bien capable.

— Eh bien ! sourit Louise, nous leur donnerons à manger et à boire.

— Mais nous avons si peu à leur offrir...

— Bien au contraire, maman, nous avons tout ce qu'il faut. Une soupe au lard, un pot-au-feu, du saumon salé, du jambon, des œufs... Mon Dieu ! il y a plus qu'il ne faut pour ces messieurs.

— Avons-nous des pâtisseries ?

— Il en reste d'hier. Deux tartes aux framboises, un gâteau aux noisettes, des biscuits. Et puis dans la laiterie nous avons des confitures de toutes sortes, du beurre, du fromage, de la crème fraîche, du lait de ce matin. Bien sûr que nos visiteurs ne crèveront pas de faim.

Et Louise continuait de sourire tranquillement pour ajouter :

Et pour les boissons, nos bons vins et notre délicieux cidre, sans compter ce restant de café des îles. En outre, si nous furetons un peu dans la cave, nous y découvrirons d'autres choses. Oh ! maman, il faudrait que ces messieurs fussent bien difficiles pour ne pas être satisfaits de ce que nous pouvons leur offrir.

Cependant, le capitaine avait souhaité la bienvenue aux deux Anglais. Carrington entendait bien la langue française et la parlait avec une grande facilité. Jeune encore, trente-trois ou trente quatre ans, il était d'une bonne famille, instruit, avenant et de manières distinguées.

— Je tiens d'abord à vous faire nos excuses, dit-il à l'ancien pêcheur, de nous présenter, mon compagnon et moi, aussi inopinément.

— Oh ! il n'y a pas d'excuses à faire, pas la moindre, mon ami, reprenait bonnement le capitaine. Je connais ça. D'ailleurs, je n'ai pas de peine à voir que vous êtes des étrangers au pays...

— Parfaitement. Je suis le major Carrington, et mon compagnon, le lieutenant de marine, John Holbart.

— Bon, bon, fit le capitaine.

— Je tiens à vous dire tout de suite, poursuivit le major, que le lieutenant, bien qu'il entende un peu votre langue, ne peut la parler, et à moins que vous-même sachiez notre langue...

— Ah bien, monsieur l'officier, j'en suis bien chagrin, je n'ai jamais eu l'avantage d'apprendre votre langue. Mais qu'à cela ne tienne, nous nous entendons quand même, se mit à rire le capitaine, que la venue de ces Anglais — des ennemis, comme on disait — ne troublait pas le moins du monde.

Et il ajouta :

— Je veux que vous sachiez tout de suite, mes amis, que vous êtes les bienvenus.

— Je suis enchanté de votre accueil bienveillant. Vous nous mettez tout à fait à notre aise. Nous nous croyions tellement importuns...

— Mais non, mais non, pas du tout, interrompit le capitaine. Nous autres, vous savez, nous sommes faits de même, nous y allons rondement et sans cérémonies. On n'est pas des sauvages, croyez-le bien, quoiqu'on en ait l'air, des fois.

Carrington voulut protester.

— Je sais, je sais ce que vous allez dire, et, comme vous devez bien le penser, à force de coudoyer les Sauvages et de vivre dans leur promiscuité, on finit par prendre un peu de leurs coutumes, surtout à vivre isolés comme nous vivons ici.

Et le capitaine souriait placidement tout en bourrant sa pipe.

Je trouve au contraire, dit Carrington que vous conservez admirablement toute la bonne civilisation française.

— Je vous remercie de cette bonne opinion, monsieur le major.

Et moi, je remercie le hasard de m'avoir conduit sur votre beau domaine. Figurez-vous que nous étions en quête d'un gibier quelconque, cerf ou chevreuil, lorsque nous découvrîmes le chemin qui aboutit à votre ferme. Dois-je vous confesser que c'est la curiosité qui a dirigé nos pas jusqu'à votre porte.

— Heureuse curiosité, monsieur le major ; et je remercie hasard et curiosité. Il nous est agréable, dans notre solitude, de recevoir des visiteurs.

Et puis, ce n'est pas tous les jours, loin de là, que nous avons l'avantage et le plaisir de recevoir des visiteurs de marque et d'importance.

Carrington s'inclina devant cet éloge.

Et le capitaine poursuivait :

— Puisque mon sans-façon ne vous importune point, et qu'il approche l'heure de midi, laissez-moi vous inviter à manger le potage avec nous. Oh ! nous ne sommes pas riches, mais nous parvenons tout de même à nous bourrer le ventre trois fois par jour.

— Si j'en juge par ce que voient mes yeux, il n'y a pas de doute que nous sommes chez un gros propriétaire. Je suis vraiment émerveillé. Même en Nouvelle-Angleterre on ne saurait trouver site plus enchanteur et mieux entretenu. Vous habitez un petit paradis.

— Si vous trouvez tout cela à votre goût, monsieur le major, ce n'est pas moi qu'il convient de féliciter, mais plutôt ma fille, qui a du talent et qui aime les belles choses. Mais vous ne me dites toujours pas si vous acceptez de partager notre modeste repas.

— Allons donc ! cher monsieur, nous acceptons avec empressement et plaisir. Votre aimable invitation tombe à point, nous sommes en très bel appétit.

— À la bonne heure. En attendant, nous allons boire un coup de vin. Cela vous va-t-il ?

— Comment donc... Mais parfaitement. En vérité, vous nous comblez, cher monsieur...

— J'ai oublié de vous dire qu'on m'appelle capitaine, oui capitaine Dumont, pour vous servir.

— De plus en plus enchanté, capitaine. Permettez que je fasse part à mon compagnon de votre bienveillante invitation.

Et pendant que Carrington informait le lieutenant Holbart de ce qui avait été convenu, le capitaine appela sa fille.

Louise... Louise... cria-t-il.

La jeune fille parut dans la porte à cet appel de son père.

— Louise, reprit le vieux, nous avons de la visite à dîner. Tu voudras bien faire le nécessaire. Mais avant tout ça, si tu nous apportais une bouteille de vin et trois verres, hein, ma fille ?

Louise acquiesça d'un signe de tête et d'un sourire.

Les deux Anglais avaient jeté un coup d'œil furtif sur la jeune fille, et, sans plus d'examen, elle leur parut fraîche et jolie.

Carrington venait d'interroger l'ancien pêcheur sur l'existence qu'il avait menée avant de venir s'établir dans l'Île Saint-Jean.

Le vieux retrouva sa loquacité de marin, et l'on sait que le marin, autant que le chasseur, aime à raconter les bons coups qu'il a faits et tient toujours en réserve un sac bien rempli d'anecdotes ou d'histoires toujours élargies et enjolivées. Tout d'abord, le capitaine parla de sa jeunesse, au temps de son apprentissage de la navigation avec son père, l'ancien corsaire brestoïse. Il rappela par le menu la perte de leur navire, après une rencontre sanglante avec des navires de guerre anglais, rencontre en laquelle son père avait trouvé la mort. Il narra sa captivité en Angleterre, ajoutant complaisamment qu'il avait été fort bien traité par messieurs les Anglais.

À ces paroles, le major sourit avec un plaisir manifeste. Et il allait faire quelques observations, mais s'abstint en voyant paraître Louise chargée d'un plateau sur lequel était posée une bouteille pleine d'un beau vin rouge et des verres. Comme elle approchait, Carrington, imité par son compagnon, se leva, enleva le tricorne et s'inclina fort galamment devant la jeune fille. Elle sourit aux deux étrangers avec une inclination de la tête et tendit le plateau à son père. Invitée par celui-ci à participer à cet acte de politesse, elle s'excusa, disant la besogne qui l'attendait à la maison, et retourna à ses occupations, non sans avoir salué les deux visiteurs d'un nouveau et joli sourire.

Le capitaine s'apprêtait à verser le vin, lorsqu'il avisa le major tenant de grands yeux admiratifs fixés sur la jeune fille, qui s'éloignait déjà dans une démarche rapide.

— Bon, fit-il, je vois ce que c'est... J'ai oublié de vous dire, monsieur le major, que c'est ma fille, oui, ma Louise.

— Voilà bien ce que j'ai pensé tout de suite, répondit Carrington.

Celui-ci, cette fois, avait eu le temps de faire un examen de la jeune fille, et il va de soi qu'il la trouva fort jolie et gentille. Mais il fut surtout surpris de lui trouver un air de distinction qu'à cette époque on découvrait bien rarement dans les familles campagnardes. Et Carrington de penser et de se dire !

— Par mon âme ! Voilà une belle fille, ou je ne m'y connais point.

Cependant, le capitaine avait empli les verres et disait :

— Allons ! messieurs, nous buvons à votre santé.

— Merci, dit Carrington, et aussi à la vôtre.

Le vin fut trouvé excellent. Puis, le capitaine reprit sa narration interrompue. Réchauffé par le bon vin, il racontait gaiement les aventures de sa vie de pêcheur. Le major l'écoutait distraitement. Il tenait le plus souvent ses regards tournés vers la porte ouverte de la maison, où de temps à autre, il voyait passer et repasser la fine silhouette de Louise.

Le lieutenant Holbart, par une attention soutenue, s'efforçait de comprendre tout ce que racontait l'ancien marin, mais il n'y parvenait pas toujours. Tout de même, il faisait mine de comprendre et chaque fois qu'après un bon mot le capitaine se mettait à rire, lui, Holbart, s'évertuait à rire plus fort.

Après un bon moment, on vit Guillaume, l'engagé, venir des champs pour le dîner.

— Ah bon ! voici Guillaume, dit le vieux, le dîner doit être prêt. Nous allons boire une autre goutte, mes amis, puis nous entrerons pour nous mettre à table,

Et cette table parut surprendre beaucoup les deux visiteurs, d'abord par son couvert bien propre et bien disposé, ensuite par quelques petites gerbes de fleurs rapidement arrangées par Louise, et enfin par la diversité des aliments. Dans un rapide examen Carrington admira la disposition et l'arrangement des choses dans l'intérieur de la maison, l'ensemble révélant un goût sûr et rare. Perspicace, il devina que cette ravissante jeune fille, qui s'empressait au service de la table, était la providence de cette habitation comme elle en était l'artiste. Et artiste jusque dans la préparation des mets, ainsi que le pensa Carrington au comble de l'admiration. La soupe était

excellente. Le potage avait une saveur que le major avait rarement goûtée. Le pain et le beurre délicieux. Du jambon froid parfait. Une sauce au saumon, en laquelle entraient des œufs battus, de la crème et du fromage, parut au major comme un hors-d'œuvre à nul autre pareil. Et les tartes aux framboises, les confitures trempant dans une crème fouettée, les biscuits secs et tendres à la fois, les gâteaux aux noisettes... Non, le major n'en revenait plus. Et ce vin de cerises qui élargissait l'appétit tout en déliant les langues... Ce fut un festin pour les deux officiers, qui, à coup sûr, ne mangeaient pas aussi bien sur leur navire.

Carrington voulut en féliciter ses hôtes et plus particulièrement la jeune fille, sachant qu'elle avait elle-même apprêté la plupart de ces aliments.

— Jamais en ma vie, dit-il sur un ton convaincu, je n'ai mangé mets plus succulents et plus variés. C'est un véritable festin et que je n'oublierai jamais. Capitaine Dumont, je dois déclarer hautement que mademoiselle est une ménagère remarquable, et je vous demande la permission de lui offrir mes félicitations, pourvu que sa modestie ne s'en offusque point.

Louise, quoique un peu confuse, souriait aimablement.

— Et moi, monsieur le major, dit le capitaine content du compliment et se rengorgeant, je pense que j'ai le droit de vous déclarer non moins hautement que ma fille n'est pas comme toutes les filles, grâce à Dieu. Il y a de par ce monde, comme vous vous en doutez bien, beaucoup de jeunes filles qui, comme elle, ont reçu de l'instruction, mais qui vivent toujours avec la peur de se salir le bout des doigts. Ces filles-là, on les appelle les « demoiselles pincées ». Mais ma Louise, elle, n'est point pincée, bédame ! De cela je peux vous donner ma parole.

— Je vous crois, je vous crois, capitaine, assura Carrington qui reluquait Louise du coin de l'œil.

— Et vous croirez encore, monsieur l'officier, que c'est elle qui, en cette maison, fait à peu près tout de ses deux mains, voulant autant que possible épargner la besogne à sa vieille mère. Et si maintenant vous vous donnez la peine de lui regarder le bout des doigts, vous devrez bien convenir qu'ils ne sont pas trop sales.

Et le brave homme, rendu gaillard par le vin de cerises, riait d'un gros rire satisfait.

Le repas dura une heure. Seuls le capitaine et le major causaient. Louise, attentive au service de la table, ne disait qu'un mot par-ci par-là pour répondre aux questions qu'on lui posait ; tandis que la mère, plus loin, lavait et frottait ustensiles et vaisselles. Le compagnon du major mangeait lentement, faisant mine d'écouter ce qu'il ne comprenait pas ou ne comprenait qu'à demi. Mais de temps à autre Carrington lui donnait dans sa langue des explications ou faisait un court précis de ce qui venait de se dire. Quant à l'engagé, il restait silencieux, le nez dans son assiette, acceptant et avalant tout ce qu'on lui présentait. Il mangeait avec une gloutonnerie remarquable, paraissant pourvu d'un appétit d'ogre et d'un estomac d'éléphant. Parfois à voir la façon dont il les regardait, on avait l'impression qu'il allait avaler les plats tout ronds.

Pour finir le repas, qu'on aurait pu appeler pantagruélique, on but une tasse de café des Îles d'un arôme puissant. Puis on sortit pour aller faire la digestion dans l'ombrage des bois environnants.

Vers les trois heures, le major et son compagnon prirent congé avec force remerciements, éloges et louanges. Mais le capitaine ne voulut point laisser partir ainsi ses visiteurs.

— Un moment, dit-il. Vous n'allez pas partir comme ça, j'espère bien. Holà, Louise ! appela-t-il.

Et lorsque la jeune fille parut dans la porte :

— Dis-moi donc, ma fille, est-ce qu'il n'y aurait pas dans la cave un vieux reste de rhum ?

— Mais oui. Il en reste plus de la moitié d'un fût.

— À la bonne heure, si tu nous en apportais une goutte pour saluer le départ de nos amis...

Louise, l'instant d'après, apportait la liqueur et trois coupes de cristal.

On but le rhum, mais non sans faire quelques contorsions, tant il était fort. Le lieutenant Holbart, pour sa part, ne put l'avalier entièrement, ça l'étouffait. Il courut à l'étang, y plongea sa coupe et par deux fois la vida d'un trait.

Diable ! fit le major, qui ravalait difficilement sa salive, savez-vous, capitaine, qu'il y a dans cette boisson, délicieuse sans contredit, une infinité

de petites grattes qui vous raclent joliment le gosier ?

Le vieux riait doucement.

— Il n’y a rien comme ça, dit-il, pour vous nettoyer le dedans. Vous me croirez si vous voulez, ce fût-là, je l’ai depuis pas moins de vingt ans, et lorsque je l’ai acheté aux Îles, il avait déjà une vingtaine d’années d’existence. En vérité, j’ai oublié l’âge exact que peut avoir cette boisson.

Le major demeurait toujours émerveillé. Il prit congé, content, charmé. Il s’inclina devant Louise, souhaita le bonheur à dame Dumont, serra avec force la main du capitaine et dit encore :

— Ah ! croyez-moi, capitaine Dumont, je n’oublierai jamais cette bonne hospitalité.

— Entre nous, répliqua le capitaine avec son sans-façon coutumier, il ne faut pas vous gêner. Quand vous passerez dans nos parages et si le cœur vous en dit, vous frapperez à notre porte. On aura toujours plaisir à vous revoir.

Le major promit de revenir avant de retourner à Halifax, où se trouvait son quartier général. Et il s’en alla, sans songer à remplir une feuille de recensement, ainsi qu’il le faisait quelquefois, lorsque ses pas le conduisaient dans une ferme où ses recenseurs n’avaient pas encore paru. Mais là, n’avait-il pas intentionnellement oublié ce détail ? N’était-il pas trop séduit par la beauté et la grâce de Louise, au point de lui faire négliger ses affaires ? Enfin, ne sentait-il pas d’ores et déjà et par quel magique pouvoir, que cette exquise jeune fille, sans doute aussi bonne que belle, l’attirait puissamment ?...



Tout de même, le recensement qui se poursuivait dans le pays finissait par mettre un peu d’inquiétude dans l’esprit des habitants de la Cédrière. Le major américain avait été très poli et très aimable, mais il avait un devoir à remplir avec une mission dont on ne pouvait pas ignorer complètement la nature ou le motif. Au fait, pourquoi ce recensement ? Dans quel but prenait-on l’inventaire de tous les biens des habitants ? Et l’inquiétude augmenta lorsqu’on apprit un beau matin que la guerre avait repris entre

l'Angleterre et la France ; on entra dans ces funestes hostilités dites « Guerre de Sept ans ».

Mais les jours qui suivirent s'écoulèrent si paisiblement, que l'inquiétude finit par se dissiper. Seulement, le capitaine s'étonnait de plus en plus de voir qu'on ne couchait point son nom et la valeur de ses biens sur le papier à recensement, ainsi qu'il était fait avec les autres habitants du pays. Peut-être l'avait-on oublié... Il le souhaitait de toute son âme.

Sur la fin du mois, Carrington reparut à la Cédrière, mais sans être accompagné cette fois du lieutenant Holbart. Il était seul. Il revenait pour faire ses adieux. Et après avoir salué Louise et sa mère puis serré la main du capitaine, il expliqua,

— Il m'a été impossible de venir plus tôt vous faire visite, en raison d'une rude besogne qui m'a retenu journellement. Mais je ne pouvais pas, et le voulais encore moins, m'éloigner de votre pays sans venir vous faire mes adieux et vous remercier encore de la cordialité avec laquelle vous m'avez reçu.

Il donna quelques détails insignifiants sur sa mission, qui se trouvait terminée, et acheva, comme en confidence :

— S'il survenait dans le pays quelque événement susceptible de vous inquiéter, demeurez tranquilles. N'ayez aucune crainte, aucun souci, et fiez-vous à moi. Et si par aventure, vous aviez besoin de quelque secours, assistance ou appui, car on ne sait jamais ce qui peut arriver, recommandez-vous de ma personne. Je retourne à Halifax et, de là, il est possible que je sois rappelé à Boston, cela dépendra du cours des événements. En tout cas, j'ai bon espoir de revenir dans ce pays avant longtemps, et j'aurai alors grand plaisir à vous revoir.

Je vous remercie bien, répondit le capitaine, de l'intérêt et de la sollicitude que vous daignez nous témoigner, et je vous prie de croire que notre reconnaissance vous est déjà tout acquise. Mais voulez-vous me dire une chose, si ce n'est pas trop abuser de votre bienveillance ? Nous aimerions bien savoir s'il est vrai que la guerre, une fois encore, est déclarée entre l'Angleterre et la France.

— Rien de plus vrai. Voilà pourquoi je vous ai mis sur vos gardes. Mais ne vous inquiétez pas outre mesure à ce sujet, je ne pense pas que cette

guerre soit de longue durée, et bientôt encore la paix sera rétablie.

— Dieu vous entende ! soupira l'ancien pêcheur.

Carrington avait glissé un long regard vers Louise, un regard qui sembla chargé de regret, et il se retira après avoir salué les maîtres du logis.



À quelques jours de là, un habitant de la Pointe-aux-Corbeaux apporta à la Cédrière un paquet de lettres venues de France à Québec et, de là, envoyées à l'Île Saint-Jean, comme le portait la souscription. Toutes étaient, adressées au capitaine Dumont, mais sous chaque pli il y en avait une pour Louise, et ces lettres étaient d'Olivier. Elles avaient été écrites à différentes dates, la première de 1746 et la dernière de 1755. On ne pouvait expliquer comment ces lettres avaient pu être retenues si longtemps par les personnes qui en avaient été chargées. Il est une chose du moins certaine, c'est que ces nouvelles d'outre-mer causèrent une joie immense, mais aussi une inquiétude nouvelle, du moins chez Louise, puisque la dernière de ces lettres datait de plus d'une année. Tout de même, tous les espoirs si longtemps entretenus et souvent sur le point de sombrer se ranimèrent. Louise, pour sa part, pouvait croire qu'Olivier vivait encore.

Dans ces lettres Olivier relatait tout ce qui lui était arrivé depuis la reddition de Louisbourg. Puis il parlait d'Aurèle, qui, au printemps de 1746, s'était embarqué sur un navire allant au Mexique, d'où il espérait, par la suite, rejoindre ses parents dans l'Île Saint-Jean. Plus tard, on avait rapporté que ce navire avait fait naufrage sur les côtes d'Espagne, se perdant corps et biens. Olivier s'était donné beaucoup de mal pour obtenir des renseignements précis sur le sort d'Aurèle, mais toutes ses peines avaient été inutiles. Il espérait néanmoins qu'Aurèle avait échappé à la mort et retrouvé ses chers parents.

Quant à lui-même, il avait été retenu sur le sol de France par une longue maladie de son père, décédé en l'année 1755. Maintenant, disait-il encore, il achevait de régler les affaires de la succession, après quoi il tenterait de s'embarquer sur le premier bateau en partance pour l'Amérique, où il comptait retrouver une fiancée toujours fidèle.

Ce retour annoncé faisait donc revivre de chères espérances, bien que cette dernière lettre fût vieille de plus d'une année, et qu'aucune autre nouvelle d'Olivier eût suivi. Et maintenant l'inquiétude qui restait s'aggravait du fait que la guerre venait de reprendre entre l'Angleterre et la France. Louise pensait, non sans raison que le retour du fiancé si longtemps attendu pourrait bien être différé une fois encore, en raison même de la guerre. Si Olivier n'avait pu trouver un navire partant pour l'Amérique avant la déclaration de guerre, il était possible qu'il eût été enrégimenté dans les armées du roi Louis XV. Ou, s'il avait réussi à s'embarquer sur un navire, on pourrait craindre que ce navire eût péri en mer ou fût tombé entre les mains de corsaires anglais, et dans ce dernier cas, les chances d'un retour d'Olivier étaient diantrement minces. Louise, toutefois, s'efforçait de mettre du rose dans tout ce noir, elle s'évertuait à se nourrir d'espoir.

Au soir de ce jour même, seule en sa chambre, elle relut dix fois, peut-être, les lettres d'Olivier qui lui étaient personnelles, toutes pleines et débordantes d'un amour infini. Et combien de fois Olivier rappelait ses mortels ennuis, ses inquiétudes, ses angoisses, ses chagrins et, surtout, sa hâte de la revoir et de la posséder pour toujours. Ah ! cette hâte... c'était une véritable fièvre, un martyre de tous les jours.

Louise pouvait mesurer la cruauté de ce martyre d'Olivier par l'atrocité même de son propre martyre. Quoi ! vivre plus de dix ans dans une inénarrable attente... Qui donc oserait, volontiers tenter une telle expérience ? Et Louise, comme Olivier, aurait-elle le courage de revivre ces dix années dans les mêmes circonstances ? Peut-on de cœur gai et de son propre vouloir accepter un tel supplice ? Et pourtant quand elle songeait que de nombreuses années d'attente pourraient encore lui être réservées, elle soupirait d'angoisse, mais se disait avec une fermeté qu'on pouvait croire inébranlable :

— Je l'attendrai... je l'attendrai toujours, quoi qu'il advienne.

Pour le pire, la guerre assombrissait terriblement cette attente, et toutes les incertitudes se groupaient autour de l'avenir. De temps en temps on était informé que les affaires allaient mal en Europe, et que, en Amérique, il ne s'offrait rien de particulièrement rose. Dans cette terre du nouveau monde la guerre menaçait de prendre des proportions plus amples que jamais. Les Anglais de l'Acadie et ceux de la Nouvelle-Angleterre se montraient de

plus en plus agressifs, avec des forces armées croissant en nombre et en puissance d'année en année.

Très souvent, depuis quelques mois, des navires anglais sillonnaient la mer et les détroits des îles, et pas un jour ne passait maintenant qu'on ne redoutât quelque visite importune. Le séjour des recenseurs dans l'Île Saint-Jean avait laissé parmi les habitants une forte appréhension : il fallait s'attendre à tout. Or, deux semaines après le départ de Carrington et du navire qui l'avait amené, deux autres bâtiments de guerre anglais vinrent mouiller l'ancre dans la baie de la Pointe-aux-Corbeaux. Pendant quelques jours, des marins parcoururent le pays sans qu'on connût au juste leurs desseins. Puis ils se rembarquèrent et reprirent la mer mais non sans avoir fait main basse sur les cinq barques de la colonie. Pour la deuxième fois, ces malheureux colons se voyaient privés de leurs moyens de communication avec le monde extérieur. Et l'« **Acadienne** » qu'on s'était donné tant de mal à construire !... Raflée, elle aussi avec les autres barques. À cette nouvelle le capitaine Dumont éprouva autant de chagrin qu'il en avait ressenti par la perte de l'**Aurore**. Et maintenant, si les Anglais, après avoir fait le recensement de la colonie, lui enlevaient ensuite ses bateaux, ne devait-on pas penser qu'ils entendaient prévenir toute fuite ? Oui, mauvais présage...

Que faire ?...

Recommencer, construire de nouveaux bateaux et se tenir prêts à fuir, si l'ennemi venait pour tenter un coup de main comme en Acadie. Plusieurs habitants se mirent à creuser la terre pour y enfouir une partie de leur argent et de leurs effets. On creusait en hâte des caveaux profonds et bien étançonnés et l'on y emmagasinait le grain, des effets mobiliers, des salaisons. On abattait des animaux et de leur peau on faisait des cuirs qui disparaissaient ensuite dans le sein de la terre, une terre qui devenait un véritable entrepôt. Un bon nombre s'apprêtaient à quitter le pays au premier souffle de tempête, au premier symptôme d'une invasion car des rumeurs couraient, voulant que les Anglais manifestassent l'intention de reprendre Louisbourg, puis de pénétrer dans le Canada et d'aller assiéger la capitale de la Nouvelle-France. Tous ces bruits et rumeurs, s'ajoutant les uns aux autres, finissaient par semer dans la colonie de l'île Saint-Jean une constante anxiété.

Jusqu'alors l'ennemi n'avait point paru porter beaucoup d'intérêt à cette île et à ses habitants : il n'y avait là aucune menace ni aucun obstacle à ses desseins. La population y était petite, laborieuse et paisible, et vivait par elle-même. Il ne s'y trouvait ni forteresse ou place forte, ni soldats, et il en venait si peu de bruit qu'on aurait pu croire cette île inhabitée.

Mais, depuis le dénombrement qu'on y avait fait, l'Anglais ne pouvait plus ignorer que l'île Saint-Jean possédait de grandes richesses naturelles, que ses habitants s'y développaient rapidement, y acquéraient des biens déjà fort estimables, et qu'il pouvait devenir dangereux d'y laisser croître et se multiplier une race ennemie. Et les autorités anglaises de Halifax méditaient, depuis quelque temps, sur les avantages d'établir leur autorité dans cette île et d'en soumettre sans plus tarder les habitants à leurs lois. Peut-être aussi serait-il prudent de saisir leurs biens et de les expulser comme on avait fait en Acadie l'année précédente. Bien qu'ils ne connussent rien de ces trames et complots, les colons de l'île Saint-Jean se tenaient quand même sur leurs gardes, très méfiants de l'ennemi séculaire qui les avoisinait. Mais cette année-là ils ne furent aucunement dérangés. Ils eurent donc tout l'hiver pour se préparer aux éventualités de l'année suivante.



Le printemps et l'été de 1757 se passèrent sans événements notables.

À l'automne, les habitants de la Cédrière eurent la bonne surprise de voir apparaître le major Carrington. Il arriva inopinément. Envoyé, expliqua-t-il, en mission en Angleterre, il n'avait pu passer dans les parages de l'île Saint-Jean sans y faire une courte escale.

L'existence sereine qu'on menait à la Cédrière n'allait pas sans quelque tristesse. Le souvenir des absents harcelait les mémoires. Louise supportait héroïquement son chagrin d'amour, et s'évertuait à rendre la vie agréable et douce à ses parents. Eux, cependant, se créaient beaucoup de soucis. Ils s'inquiétaient bien fort du sort futur de leur fille. Car ils vieillissaient très vite et songeaient au terme, plus rapproché de jour en jour, de leur existence. Partir et laisser Louise seule au monde, c'était l'amère souffrance qui les minait. Leur unique consolation était de se dire que Guillaume, du

moins, resterait et qu'il pourrait être un compagnon utile à Louise. Car Guillaume, comme autrefois Max l'Indien, devenait l'enfant de la maison ; le capitaine et sa femme le considérant comme un fils et Louise, comme un frère. Mais Louise ignorait-elle que Guillaume, lui, l'aimait beaucoup plus qu'une sœur ?...

La venue de Carrington causa une agréable diversion. Le capitaine avait pour ce jeune homme une sympathie qui n'était pas loin de la plus solide amitié. Une chose certaine ; il aurait mis en Carrington toute sa confiance, il lui aurait confié les plus précieux de ses biens. Plus que cela, la venue de Carrington ne lui causait pas moins de plaisir qu'il en eût ressenti à voir revenir Aurèle ou Olivier.

Le major demeura trois jours à la Cédrière. Pour une fois encore il désirait mettre ses hôtes sur leurs gardes. Il annonça que le conseil de guerre de Boston avait décidé de reprendre Louisbourg, et que les colons de la Nouvelle-Angleterre, appuyés par les soldats et les flottes de leur mère-patrie, méditaient de se rendre maîtres de toutes les terres baignées par l'Atlantique et par le golfe Saint-Laurent puis à étendre leur domination au Canada et à toute la Nouvelle-France.

— Je sais encore, ajouta-t-il, qu'on songe à déposséder de leurs biens les habitants de l'île Royale et de l'île Saint-Jean pour ensuite les transporter en France, à moins qu'ils ne prêtent serment de soumission et de fidélité à la couronne d'Angleterre. Alors, je me suis tout de suite souvenu de vous, et j'ai pris immédiatement des mesures pour votre sauvegarde. Quoi qu'il arrive, je vous invite à vivre bien tranquilles. Feignez de ne pas voir et d'ignorer ce qui pourra se passer dans vos alentours et je vous garantis que personne ne songera à venir vous molester ou vous importuner.

Le capitaine fut très ému, d'une émotion si vive que ses yeux se mouillèrent.

— Je vous remercie, monsieur le major, dit-il en lui serrant la main, non seulement en mon nom, mais aussi au nom de ma femme et de ma fille.

— Croyez-bien, reprit Carrington, que, s'il m'était possible d'épargner aux autres habitants les ennuis et les désagréments, je le ferais volontiers. Malheureusement, mon influence auprès de mes chefs ne va pas jusque là.

— Je vous crois, mon ami. Vos intentions valent des actes, et cela nous suffit.

Louise et sa mère, à leur tour, exprimèrent leur gratitude. Elles ne savaient pas de quelle façon elles pourraient jamais se libérer à son égard d'une dette de reconnaissance aussi élevée : mais elles demanderaient à Dieu de répandre à profusion ses bienfaits sur leur providentiel protecteur.

Carrington paraissait content. La joie de ses hôtes le récompensait déjà des peines qu'il avait dû se donner pour leur assurer la paix et la tranquillité dans leur domaine. Il souriait souvent à Louise, lui décochait des regards pleins d'admiration, des regards qui disaient une infinité de choses agréables et qui la troublaient singulièrement.

Carrington possédait des qualités physiques et intellectuelles qui ne pouvaient le rendre indifférent au sexe : un esprit cultivé et délicat dans un corps bien fait, des manières avenantes, une haute situation sociale pouvant lui faire espérer une femme de choix dans la meilleure société de Boston. Seule un peu de froideur dans sa physionomie créait parfois un sentiment de gêne autour de lui, froideur peut-être plus apparente que réelle ; car sous un front haut et large que couronnaient de longs cheveux châains noués sur la nuque, selon la mode du temps, il y avait une paire de grands yeux bruns, très vifs, très chauds, très doux même, qui répandaient sur les traits réguliers de son visage une grave sympathie. C'était peut-être cette gravité de l'expression qui mettait du froid sur son masque, car, même sous l'empire de la joie ou de la gaieté, cette expression grave, presque sévère quelquefois, demeurait.

Il va sans dire que Louise éprouvait pour ce garçon, véritable gentilhomme, une admiration et un attrait dont elle ne pouvait se défendre. Elle se plut tout de suite dans la compagnie de ce jeune homme, et durant ces trois jours elle l'accompagna en de longues promenades qui permettaient des entretiens exquis. Dans l'intimité le major avait un tour agréable et délicat de mener une conversation, et Louise avait rarement passé des heures plus délicieuses.

En présence de la famille réunie, il causait de toutes choses susceptibles d'intéresser ses auditeurs, et l'on se plaisait à entendre sa voix basse et profonde, douce et pénétrante. Cette voix, en certaines histoires pathétiques

qu'il racontait sur son pays, remuait agréablement l'âme de ses hôtes. Il aimait aussi les entretiens familiers, les anecdotes amusantes tirées des camps et des garnisons, et le mot pour rire s'harmonisait fort bien avec l'expression un peu grave de sa physionomie. Bref, il sut charmer si bien ses hôtes, que son départ allait laisser chez eux un grand vide et de profonds regrets.

À son arrivée à la Cédrière, il avait déclaré qu'il rejoindrait son navire et son monde au matin du quatrième jour. Et le soir du troisième jour il fit part à Louise du désir qu'il avait et du plaisir qu'il aurait de l'entretenir une dernière fois en particulier. Elle accepta, et tous deux s'engagèrent dans le chemin qui menait hors de la forêt.

Un sourire mystérieux et furtif parut sur les lèvres du capitaine en voyant le couple s'éloigner, bras dessus, bras dessous. Que pensait-il ? Que signifiait son sourire ?... Une chose restait sûre : depuis que Carrington lui avait garanti la sécurité dans son domaine, il était tout gaieté et tout joie.

Sans oublier la mer, qu'il aimait toujours, l'ancien pêcheur de Louisbourg avait fini par se plaire et se trouver à son aise sur la terre ferme. Aujourd'hui, après toutes ces années de labeurs ardues et se sachant d'âge où l'on ne recommence plus sa carrière, il eût été bien misérable, misérable à en mourir, si l'on était venu le chasser de sa terre. Mais on ne le chasserait pas, on ne lui enlèverait pas son bien ; et si les Bostonnais tramaient une nouvelle déportation contre les Acadiens, lui, bien qu'un tel malheur l'eût profondément chagriné, pourrait se rassurer et dormir sur ses deux oreilles, parce que Carrington l'avait assuré de sa protection. Le capitaine se doutait bien que le jeune officier n'agissait pas ainsi par simple philanthropie ou par sentimentalisme, car, pour lui, les desseins de l'officier étaient clairs. Eh bien, quoi ! Cette protection ne valait-elle pas quelque chose en retour ? Oui. Mais qui allait payer... qui paierait cette dette de reconnaissance qu'on reconnaissait devoir au major ? Louise ? Oui, Louise, à coup sûr. Car si elle était le talisman de la famille, elle devait être aussi la garantie de ses dettes. Alors, Louise paierait. Et ce fut cette pensée qui mit un sourire aux lèvres du capitaine.

Mais Louise ?... D'abord, elle se sentait beaucoup plus attachée que son père à ce sol, à ces paysages, à cette forêt, ce lac et ces champs. Et quand son esprit interrogeait l'avenir, elle aimait à se voir, là, l'épouse chérie

d'Olivier, sur ce bien qu'elle hériterait un jour et qu'en partie elle avait fait de ses mains. Elle ne pouvait voir dans le monde un endroit capable de lui offrir désormais un asile plus charmant et plus cher, et elle désirait mourir là où mourraient ses parents. Quelle douleur, quelle torture elle aurait soufferte de se voir expulser de cette terre bénie ! Alors, elle glorifiait Dieu, lui rendait mille grâces d'avoir envoyé cet officier anglais qui apportait appui et protection. Non moins que son père, Louise reconnaissait l'énorme dette qu'on devait à Carrington, et elle se demandait comment ou de quelle façon il serait possible d'acquitter cette dette. Elle avait le sentiment très fort qu'elle serait incapable de refuser à Carrington quoi que ce fût. Et pourtant...

Lui ne perdit pas de temps, il attaqua l'entretien tout de suite. Seulement, il crut bon de prendre quelques précautions oratoires.

— Si je vous ai demandé cet entretien, mademoiselle, c'est en prévision des événements graves qui se préparent et dont je vous ai déjà parlé. Il est certain, je tiens à vous le redire, que mes concitoyens vont soumettre à leurs lois tous les habitants de ce pays, et même ceux de la Nouvelle-France. J'ai promis ma protection à votre famille, je lui ai donné l'assurance qu'elle ne serait pas dérangée. Cette promesse et cette assurance, je les ai données en toute bonne foi, me basant moi-même sur des promesses obtenues de hauts officiers qui pourraient être chargés de l'expédition projetée contre Louisbourg et cette île Saint-Jean. Mais il pourrait arriver, et il faut le craindre que ces officiers soient remplacés par d'autres que je connais pas. En cette occurrence je ne pourrais peut-être pas, avec toute ma bonne volonté vous accorder une protection aussi efficace. Il pourrait même arriver — chose que je ne souhaite pas, comme vous devez bien le penser — que je ne puisse vous être d'aucune utilité ni d'aucun appui, et j'en serais fort désolé. D'un autre côté, il est assez probable, vu ma connaissance du pays, que je ferai partie de l'expédition ; en ce cas, soyez en sûre, vous n'aurez rien à redouter des gens de mon pays. Tout de même, ainsi que vous le comprenez, nous demeurons en présence d'une incertitude qu'il importerait d'écarter pour notre tranquillité. Il faut toujours se rappeler qu'un soldat ne sait jamais à quels ordres il aura à obéir et qu'il doit se tenir prêt à toutes éventualités. Aujourd'hui, je suis près de vous, et avec quel bonheur j'y resterais ; demain, un ordre imprévu pourrait me pousser à

l'autre bout du monde, comme c'est bien le cas en ce moment où l'on m'envoie en Angleterre. De cette situation qui nous est faite il me vient une grave inquiétude à votre sujet. Je me suis donc demandé comment il me serait possible, de loin comme de près, de vous couvrir de ma protection. J'ai trouvé le moyen, si je puis dire. Notez, je vous prie que c'est l'unique moyen, l'infailible moyen de vous préserver, vous et vos parents, de toute catastrophe qui pourrait éventuellement vous menacer. Car Dieu m'est témoin, mademoiselle, que je serais le plus malheureux des hommes, si vous étiez frappés, vous et vos parents, par l'infortune. Désirez-vous connaître ce moyen ?

— Je le désire de tout cœur, monsieur. Seulement, je crains que notre dette envers vous ne devienne si grosse, que nous ne soyons jamais en mesure de payer.

— Oh ! rassurez-vous, je ne suis pas de ses créanciers féroces qui pourchassent leurs débiteurs jusqu'en leur sommeil : d'ailleurs je ne prétends pas vous imposer une dette. S'il y a dette entre nous, je me considère votre débiteur le premier par l'aimable et cordiale hospitalité que j'ai reçue dans votre maison. Ma première reconnaissance allait à votre père, ou plutôt à vos parents, et ma deuxième, qui n'est pas moindre, à vous-même, mademoiselle. Eh bien ! que dites-vous si nous nous considérons libérés les uns envers les autres ?

— Vous êtes trop généreux. Mais alors, ce moyen...

— C'est vrai, je vous demande pardon, je m'éloignais de mon sujet. Avant de vous en faire part, voulez-vous me permettre de vous faire un aveu ? Depuis le jour où je vous ai connue, je n'ai jamais cessé de vivre avec votre souvenir. Votre image m'a suivi et accompagné partout et constamment. Et je n'ai pas eu de peine à me comprendre : mademoiselle, j'éprouvais en moi-même un sentiment qui allait et qui va encore au delà de l'amitié et de l'estime.

Louise avait prévu... elle attendait cet aveu depuis un moment, et elle n'en fut pas très surprise. Elle rougit un peu et exhala un léger soupir, mais ne parla point. D'ailleurs, Carrington poursuivait :

— Oui, j'ai bien senti que je vous aimais, et en vous aimant me venait le désir de vous avoir pour la compagne de ma vie. J'ai bien pensé qu'entre

vous et moi il pouvait se glisser quelque obstacle d'ordre moral ; d'autre part, je me persuadais qu'il n'en pouvait exister aucun d'ordre matériel. De nationalité étrangère l'un et l'autre, de foi religieuse différente, mais du même christianisme, et séparés par des coutumes et des usages que nous ignorons, je croyais, sur le coup, me trouver en face d'obstacles insurmontables. Mais ces obstacles, me demandais-je, sont-ils réels ou chimériques ? Ne sont-ils point l'œuvre de notre imagination ? Oui, le plus souvent, et je me suis convaincu que nous pouvions concilier nos différences, aplanir les aspérités de notre chemin et nous engager avec confiance dans la voie de l'avenir. Maintenant, mademoiselle, laissez-moi vous offrir ma main, ma carrière et mon cœur d'homme, afin qu'il me soit loisible de travailler toute ma vie à votre bonheur, sans oublier celui de vos parents.

Louise devint si émue qu'elle fut un temps incapable d'émettre une parole, la voix lui manquait. Et qu'allait-elle répondre ? Hélas ! elle se voyait contrainte, à bien dire, de repousser une main généreuse, un cœur large et noble. Elle confia à Carrington ses fiançailles avec Olivier Rambaud et son serment de lui rester fidèle, quoi qu'il dût arriver. Elle conclut :

— Je peux être votre amie, je désire même l'être, mais rien de plus. Seule la mort de mon fiancé, pourrait me dégager de mon serment.

— Pouvez-vous espérer qu'il soit encore vivant ?

— Tant que je n'aurai pas une preuve irrécusable de sa mort, je le considérerai comme vivant.

— Cette preuve pourrait bien ne jamais vous être offerte.

— Je resterai ce que je suis.

— Ne redoutez-vous point de vous trouver toute seule, un jour ? le jour où, pour obéir à la loi du Destin, vos parents devront quitter ce monde.

— J'y ai pensé. Il ne me restera plus qu'un refuge dans cette vie, le couvent.

Comme elle voyait une grande tristesse se peindre sur les traits de l'officier, elle ajouta, pour amoindrir ce que pouvait avoir de dur sa résolution.

— Oh, monsieur, croyez bien que je ne vous dis pas ces choses d'un cœur gai. Tenez ! je serai franche. Même sans vous connaître davantage j'accepterais votre offre, si j'avais la certitude que mon fiancé n'est plus de ce monde. Car, comme je vous l'ai dit, en mon nom comme au nom de mes parents, je vous dois une dette que je serais très heureuse d'acquitter par tous les moyens. Cela ne me serait pas difficile de vous accorder ma main à titre de paiement de cette dette, parce que déjà j'éprouve à votre égard une très grande sympathie, et j'ai tellement confiance en vous, en votre bonté, en votre loyauté que j'ai la conviction que le bonheur, en votre compagnie, me serait assuré. Mais, hélas ! Il nous faut nous soumettre bon gré, mal gré à notre destin.

Carrington ne voulut pas insister. Mais il sentit une amertume intolérable pénétrer peu à peu dans son cœur, et, pour le pire, une amertume qui tuait tout espoir. Il avait examiné tous les obstacles susceptibles de se dresser entre elle et lui, hormis celui-là, qu'il ignorait. Or Louise avait raison, et, à moins d'une certitude contraire, elle devait rester ce qu'elle était. Carrington, vraiment, l'en estimait davantage. Il avait près de lui une femme de caractère, mais aussi il avait le sentiment d'un trésor inappréciable qui lui échappait.

Bien triste fut le départ de l'officier, le matin suivant. Ce fut le cœur gros que Louise le vit s'éloigner, et probablement pour toujours. Quand elle ne le vit plus, elle s'affaissa sur un siège et se mit à pleurer. C'était la première fois en sa vie, peut-être, que des larmes s'échappaient de ces beaux yeux noirs dont la lumière semblait un rayonnement d'astre. Non, ses parents ne se rappelaient pas l'avoir jamais vu pleurer. Il fallait donc que le chagrin fût immense qui la jetait ainsi dans un flot de pleurs amers et débordants. Ses parents voulurent la consoler, sachant à quoi s'en tenir. D'ailleurs, Louise leur confia tout de suite que sa souffrance lui venait d'avoir blessé, sans l'avoir voulu, un grand et noble cœur. Oui, Carrington l'aimait et la désirait pour la compagne de sa vie... Eh bien ! elle finissait par devenir très misérable, très malheureuse parce qu'elle se voyait forcée de faire des malheureux.

Sa mère ne savait trop que dire ou conseiller. Quant au capitaine, il voulut émettre son avis tout de suite.

— Écoute, ma fille, dit-il, il faut faire selon la volonté du grand Maître. Si Olivier ne revient pas, et j'ai bien peur qu'on ne le revoie jamais, il faudra bien que tu prennes un homme. Eh bien ! sacre de sacre, vaut autant que ce soit le major qu'un autre. C'est un brave officier et un honnête garçon, dont tu pourras faire un bon chrétien, si tu veux t'en donner la peine. Après ça, dame, si je me suis trompé, Dieu me le pardonnera.

Sur ce, il secoua la cendre de sa pipe avec une rude énergie.

CINQUIÈME PARTIE

Préliminaires

Après le départ du major Carrington, la vie, à la Cédrière, devint si triste et si mélancolique, qu'elle parut peser sur ses habitants de toute la lourdeur d'un deuil immense et infini. Carrington, en s'en allant, avait emporté avec lui toute la joie de ces braves gens, ainsi que leur esprit, leur cœur, leur âme et peut-être, leur dernier espoir de vie. Car, dans la mortelle désolation créée par ce départ, les cœurs parurent exhaler un long soupir d'agonie.

De ces trois êtres unis par le lien du sang et par un trait puissant d'affection et de tendresse, qu'on ne pouvait briser ni effacer sans atteindre cruellement trois âmes bonnes et généreuses, le capitaine sembla être le plus désolé. Car la présence du major, sa courtoisie, sa bonne humeur, le charme de sa conversation, tout cela avait, pendant ces trois jours, comblé le grand vide creusé par l'absence d'Aurèle et Olivier. Le capitaine aimait à parler du bon vieux temps, de sa vie de corsaire et de pêcheur, et, justement, le major s'était montré un auditeur attentif et complaisant, la mine toujours charmée et enchantée par la narration que le capitaine lui faisait de ses aventures. À présent, il n'avait plus personne à qui conter ses histoires, rapporter des anecdotes, et il en souffrait durement. Sa femme et sa fille connaissaient toute sa vie passée, elles ne pouvaient donc plus prendre beaucoup d'intérêt à l'écouter. Mais n'y avait-il pas Guillaume ? Ah bien, oui. Guillaume... Qu'en pouvait-il faire ou attendre ? Guillaume, durant le jour, se tenait à son travail des champs, et le soir venu, sitôt après le souper, il s'allongeait sur un banc, bâillait et dormait jusqu'à l'heure des prières en commun, avant le coucher.

En outre, ce Guillaume n'était pas un loquace ; ayant la langue dans sa poche, il ne la tirait que par nécessité. Il était incapable de se mêler à une conversation, par timidité d'abord, ensuite par un manque de

développement intellectuel. Quand il ne dormait pas sur sa chaise, il contemplait Louise d'yeux arrondis et lumineux, avec un sourire béat aux lèvres. Il avait l'air de vouloir la manger, la trouvant si belle, et, comme une belle pomme juteuse, si bonne à croquer. Il l'aimait en secret, comme autrefois le jeune Micmac. Pour Louise il n'avait pas moins de dévouement que l'Indien en avait montré. Si la jeune fille exprimait le désir ou formait le projet d'entreprendre telle besogne ou tels travaux où la main de l'homme pouvait être utile, Guillaume s'offrait, disant :

« Je vous aiderai, la demoiselle, » ou encore « Je ferai ça pour vous. » En vérité, il se serait jeté au feu pour lui plaire ou pour lui épargner une peine.

Louise, d'un sourire tendre, le remerciait de ses attentions et de ses empressements. Elle voyait que, là encore, elle était aimée, qu'un oui ou un non de sa bouche pouvait faire le bonheur ou le malheur de ce gros garçon fruste, mais bon et serviable. Aussi se soumettait-elle à ses désirs par crainte de lui causer une peine par un refus ou une rebuffade, car elle ne pouvait pas souffrir de voir autour d'elle des visages chagrinés. Elle préférait pour elle mille souffrances plutôt que d'en voir une seule sur les physionomies des personnes pour qui elle avait de l'attachement. On peut donc concevoir la souffrance qu'elle éprouva, en voyant Carrington s'éloigner lourd de chagrin, de déception et, peut-être aussi, de désespérance.

Cette désespérance, elle-même n'était pas loin d'en subir le fardeau. Car le départ de l'officier avait laissé dans son âme un trouble intense fait d'un mélange de regret, d'amertume et de découragement. Elle eut beau se donner des espérances, se peindre des avenir éblouissants, se voir l'heureuse d'Olivier, s'inspirer des joies célestes, rien n'y fit : elle ne pouvait plus retrouver son calme et sa sérénité des jours anciens. Très souvent, lorsqu'elle s'abandonnait à quelque méditation, elle évoquait certains entretiens qu'elle avait eus avec Carrington, et au cours desquels il avait défini le rôle de la femme sur la terre. Une fois, Louise avait parlé de couvent pour se retirer, advenant la mort de son fiancé et celle de ses parents, Carrington avait appelé cet acte une désertion. Elle se rappelait mot pour mot ce qu'il avait dit à ce sujet.

« La femme qui agit ainsi par déception, découragement ou simplement par peur de la vie, accomplit une désertion, tout comme le soldat qui abandonne son régiment avant l'attaque. La femme appartient à la terre, à

l'homme. Dieu l'a mise sur la terre pour porter des fruits, ainsi qu'un arbre fruitier ; et ce serait se soustraire à la volonté divine que de rester, de son plein gré, inerte et stérile. La femme en ce monde n'a qu'un rôle, et le voilà ».

Ah ! ce rôle... Depuis longtemps Louise l'avait soupçonné, senti. Dès l'âge de puberté elle en avait compris le sens, senti le trouble mystérieux et l'émotion vive. Et à ce rôle elle s'était peu à peu accoutumée par la pensée d'une conception future, pensée qui n'avait cessé d'agiter sa chair immaculée. Ce sentiment s'était développé, élargi, alors qu'elle faisait la classe aux tout petits au couvent de Louisbourg. Là, elle avait appris à aimer les enfants, et souvent elle s'était plu à se voir, un jour à venir, berçant dans ses bras un petit... un petit à elle. Une pluie de joies, alors, descendait sur elle, l'inondait.

Elle se demandait comment Carrington avait pu pénétrer les secrets de son âme et surpris ses légitimes désirs. Il avait lu en elle comme en un livre ouvert, et cela suffisait pour laisser en elle une empreinte ineffaçable de sa personne. Car maintenant Louise ne pouvait plus chasser de son esprit l'image du jeune officier. Même au plus fort de ses occupations journalières, lorsque le travail exigeait toute son attention, dans ses lectures pieuses ou autres, et surtout dans ce livre de chevalerie, l'image du major Carrington se présentait au point que, souvent, le souvenir d'Olivier s'affaiblissait, se voilait d'ombre pour laisser le souvenir de l'autre en pleine lumière, en pleine vie.

Mais ce souvenir, cette empreinte laissée en elle par Carrington, ne lui était pas une réjouissance ; bien au contraire, elle s'en épouvantait. Car elle se demandait, advenant le retour d'Olivier, comment elle pourrait décharger son esprit d'une vision qui l'obsédait, redoutant que l'image de Carrington ne s'interposât entre elle et son mari, et, de ce fait, n'amoindrit son amour et sa tendresse pour ce dernier.

Si elle n'avait eu que la pensée du major Carrington pour mettre le trouble dans sa vie intime, cette vie eût été assez tolérable. Déjà, sans le vouloir, elle avait fait deux malheureux ; fallait-il que la fatalité vînt de nouveau mettre en ses mains le glaive du bourreau ? Hélas ! oui, une troisième fois elle se verrait armée du glaive et, bien malgré sa volonté, frapperait un cœur pur et innocent. En effet, elle s'aperçut, un jour, que

Guillaume aussi l'aimait. Oui, ce Guillaume, ce bon enfant de la terre française qui n'eût pas fait de mal à une mouche, qui n'aurait pu piétiner une fleur sans en être peiné, et dont le dévouement sincère était sans bornes. Rarement un caractère d'homme aurait pu se comparer à celui de Guillaume : paisible, vaillant, d'humeur égale, probe, honnête, docile, serviable et généreux... le cœur sur la main. Jusque-là Guillaume n'avait encore fait aucun aveu de son amour. Ce fut par une après-midi ensoleillée, plusieurs jours après le départ de Carrington, alors qu'elle se trouvait aux champs seule avec lui, qu'il se décida à lui confier, bien timidement, avec l'accent d'un petit garçon fautif qui craint d'être grondé, « qu'il espérait avoir bientôt la demoiselle pour sa femme. » Louise aurait pu accepter l'aveu de ce jeune paysan fruste comme une plaisanterie et s'en moquer, et bien des jeunes filles, moins bien douées qu'elle de qualités physiques et morales, auraient agi ainsi. Mais Louise ne put que s'attendrir et de nouveau subir une grande souffrance à se voir encore contrainte de repousser une main honnête qui s'offrait. Car elle n'ignorait pas que sous cette grossière enveloppe masculine respirait un grand cœur, un cœur sur lequel toute femme pouvait se reposer dans la plus complète sécurité.

Cet incident l'amena à faire une supposition, celle que certaines circonstances pussent la forcer à ne choisir un mari, advenant, par exemple, la mort de ses parents ou la preuve qu'Olivier n'était plus de ce monde. Alors, mettant en présence Carrington et Guillaume, sur lequel des deux laisserait-elle tomber son choix ? En vérité, Louise n'avait aucun amour pour ces deux hommes. Qu'elle eût une grande estime pour le premier, une profonde sympathie pour le second, elle l'admettait sans peine. Moralement c'étaient à ses yeux deux cœurs d'hommes qui se valaient l'un l'autre. Mais par les qualités physiques et intellectuelles, pour ne pas parler de la position sociale de l'un ou de l'autre, Carrington l'emportait sans conteste. Carrington aurait donc été l'élue,

À la pauvre fille ainsi tourmentée, que réservait donc l'avenir ? Les événements allaient bientôt se précipiter et décider de son sort... Mais auparavant elle devait voir surgir de l'oubli un revenant, qu'elle aurait préféré voir à cent lieues, à l'autre bout du monde.



Ce revenant n'était autre que Max, l'Indien Micmac.

Max n'avait pas succombé, au coup de couteau de Louise. Trop blessé pour lutter avec avantage contre la jeune fille qu'il voyait armée du couteau tout rouge encore de son sang, il avait simulé la mort par crainte d'un deuxième coup. Dès que Louise se fut enfuie, il se leva péniblement, ramassa son fusil et, tout chancelant, titubant, il gagna la forêt proche. Là, il cueillit une sorte d'herbe aromatique, qu'il mâcha et appliqua ensuite sur sa blessure. Il demeura à cette même place toute la nuit. Le lendemain, il constata avec une grande satisfaction que la blessure commençait à se cicatriser et qu'elle n'avait rien de très grave. Il attendit encore deux jours, se reposant, récupérant ses forces perdues. Puis, par bois, vallons et coteaux, il atteignit la côte nord de l'île où vivaient des gens de sa race. Il bâtit une hutte dans un endroit écarté et solitaire et s'y enferma pour méditer, comme aux temps anciens ces anachorètes des déserts égyptiens. Le refus de Louise de l'accepter pour mari l'avait rudement mortifié en le décevant ; néanmoins il aurait pu, avec le temps, ce grand guérisseur, oublier cette déception. Mais c'est le coup de couteau qui lui restait sur le cœur. Pour lui, c'était le pire affront qu'une femme blanche pût faire à un homme rouge. Et, c'était bien le cas de le dire, l'affront avait été sanglant. Un tel affront ne peut jamais sortir de la mémoire d'un sauvage, un tel affront demande et exige vengeance. Donc, Max avait résolu de laver l'affront et de le venger. C'est pourquoi il voulut réfléchir, afin de trouver une vengeance digne de l'affront reçu.

Max possédait une vive et fertile imagination ; néanmoins, en dépit de jours et de mois de méditation, il n'arrivait pas à trouver un plan de vengeance qui lui parût convenable. Pas moins de vingt projets s'étaient présentés à son cerveau, mais il les rejetait les uns après les autres. Ce ne fut qu'à l'été de 1758 qu'il crut enfin avoir trouvé une digne vengeance. Il allait la mettre en œuvre.



Un jour que Louise se trouvait toute seule à la Cédrière, elle trouva soudain Max devant elle... oui, Max, en chair et en os et comme surgi d'une boîte à surprise.

Il est bon d'expliquer ici qu'il était venu à la Pointe-aux-Corbeaux un commerçant de chevaux de la Nouvelle-Angleterre. Guillaume avait vu les chevaux, et il avait fait des instances auprès de son patron pour lui faire acheter deux de ces bêtes, assurant que les semailles et les récoltes se feraient plus vite et qu'on épargnerait beaucoup de temps dans les déplacements, alors qu'avec les bœufs, trop lents, on perdait un temps précieux. Les chevaux, à cette époque, étaient pour les campagnards un luxe inouï et coûteux ; mais le capitaine avait encore des écus d'argent, dans son coffre lamé de fer et cadénassé, et Guillaume le savait. Le matin de ce jour on avait décidé d'aller voir les chevaux à vendre, et dès les sept heures le capitaine, sa femme et Guillaume prenaient, en charrette tirée par les deux bœufs, le chemin de la Pointe-aux-Corbeaux, laissant Louise seule à la maison.

Une heure environ après le départ de ses parents, Louise, à la laiterie, préparait la baratte pour faire le beurre. Elle avait le dos tourné à la porte ouverte. Tranquille et l'air reposé, un peu gaie même, elle chantait en sourdine une vieille chanson de France. Une fois, elle eut besoin d'aller à la maison, distante de la laiterie de quelques pas seulement. Elle venait de verser la crème dans la baratte quand elle s'aperçut qu'elle n'en avait pas gardé un peu pour le repas du midi. Elle en mit dans un petit pot au lait pour la porter à la maison. En tournant sur elle-même pour sortir de la laiterie, elle vit, nonchalamment appuyé au cadre de la porte, Max qui la regardait de ses yeux étincelants. Sa surprise fut telle, qu'elle échappa le pot au lait, qui se brisa, répandant la crème sur le plancher.

— Max a fait peur à sa sœur blanche, dit l'Indien sans bouger, avec le même visage toujours impassible.

Sur le coup, dans l'énervement de la surprise, elle ne sut que dire. Pendant un court moment, elle considéra l'Indien avec attention, comme pour se convaincre que c'était bien lui, qu'il était bien vivant et non un revenant d'outre-tombe. Vivant, oui, même s'il ne bougeait pas plus qu'une statue. Vivant par l'éclat de ses yeux sombres, dans lesquels on pouvait discerner quelque chose de résolu, d'énergique, de dominateur. Toute la fierté, tout l'orgueil de la race sauvage se concentrait dans l'éclat de ces yeux fixés sur elle. Mais en peu de temps elle retrouva son calme.

— Est-ce bien toi, Max ? dit-elle d'une voix tranquille, sans émotion apparente, et comme si elle avait eu l'habitude de le voir tous les jours.

— Oui, répondit l'Indien, c'est Max. Ma sœur blanche a l'air surpris de le revoir.

— C'est que, en effet, je ne m'attendais pas à ta visite et que je ne t'ai pas entendu venir.

— Quand Max va dans les bois, il est comme l'ombre des nuages... qui marche sans bruit. Ma sœur blanche est-elle contente de me revoir ?

— Mais oui, beaucoup, Max. Que deviens-tu ? Que fais-tu ? Es-tu sur la piste du gibier ?

Elle lui posait cette question parce qu'elle le voyait, comme toujours, armé de son fusil anglais.

— Non, Max ne chasse pas le gibier, répondit-il. Max chassera après les feuilles, lorsque soufflera le vent du nord.

— Tu es venu simplement pour nous rendre visite, alors ?

Il fit de la tête un mouvement vague et reprit !

— Max sait que les Anglais vont venir pour s'emparer des femmes blanches, les emmener dans leur pays et en faire leurs esclaves. Max a médité longtemps et il a résolu de préserver sa sœur blanche du pouvoir des Anglais.

— Qui t'a dit que les Anglais méditent de s'emparer des femmes blanches ?

— Max sait, répondit seulement l'Indien avec un accent de conviction.

— Les Anglais ne sont pas aussi méchants que tu penses, Max.

— Qu'ont-ils fait des hommes blancs et de leurs femmes en Acadie et à Louisbourg ?

— Mais ils ne le feront plus, Max, j'en suis sûre.

— Ma sœur blanche, ne connaît point les Anglais. Ils sont sournois et traîtres et détestent les femmes de ta race, comme ils méprisent les hommes blancs de ton pays.

— Je ne les crains pas.

— Ma sœur a tort, je sais,

— Et moi je sais, Max, qu'ils ne nous feront aucun mal, et je suis tranquille, comme tu peux le voir. En tout cas, s'ils venaient pour m'attaquer, je saurais bien me protéger et me défendre. Max, rassure-toi sur mon sort, je ne redoute aucun danger.

— Que ma sœur prenne garde ! Elle est faible, et ses parents sont vieux et faibles aussi.

— N'oublie pas qu'il y a Guillaume... Il est fort et brave.

— C'est un enfant que les Anglais écorcheront comme un lièvre. Ensuite, ils enchaîneront ma sœur et l'emmèneront en captivité comme une esclave. Elle subira tous les affronts. Elle pleurera des larmes rouges comme le sang du cerf. Elle sera si malheureuse qu'elle désirera la mort. Il faut croire Max qui parle, il sait et ne ment jamais. Et il est fort, brave et courageux. Il protégera sa sœur blanche, car il l'emmènera comme sa femme très loin, si loin que les Anglais ne la trouveront jamais.

— Max, ta sœur blanche ne te suivra pas, répliqua Louise s'enthousiasmant. Elle n'abandonnera jamais son père et sa mère. Elle te l'a déjà dit, Max, elle a fait un serment et jamais elle n'y manquera. Elle a juré d'être la femme d'un autre et elle n'appartiendra jamais qu'à lui.

— L'autre est mort, parti pour le pays de ses ancêtres.

— N'importe, je vivrai avec son souvenir. Va-t'en, Max, et ne viens plus m'importuner. Je t'ai aimé naguère comme un bon frère, maintenant et désormais je t'exècre et te méprise comme une vipère qu'on écrase du pied. Va-t'en et ne reviens plus jamais, sinon il t'arrivera malheur.

Louise venait de se souvenir qu'avec ces enfants des bois il est quelquefois bon d'user d'un langage ferme et menaçant. Elle ne se trompait pas. Son attitude résolue et défiante impressionna l'Indien. Il pencha la tête et demeura un moment pensif. Puis, sans mot dire, il tourna sur lui-même, jeta son fusil sur son épaule et marcha vers les bois et y disparut, toujours sans bruit, comme une ombre qui s'efface,

Louise exhala un long soupir d'allègement. Puis, comme saisie de peur après coup, elle s'assit lourdement sur un escabeau et resta longtemps songeuse et triste.



Louise ne crut pas utile d'instruire ses parents de la venue de Max, croyant que le jeune Indien, cette fois, se le tenant pour dit, disparaîtrait pour à jamais de sa vie. D'ailleurs, les jours qui suivirent furent sans incident, et la même existence sereine continua à la Cédrière.

Une fois encore, Louise, finit par oublier Max, et se remit à vivre avec le souvenir d'Olivier et aussi celui de Carrington, de qui on n'avait plus eu de nouvelles.

Vers le milieu de juin, une rumeur circula dans l'île Saint-Jean qu'une nombreuse flotte anglaise faisait le siège de Louisbourg. La rumeur ajoutait que les Anglais, une fois la forteresse retombée en leur pouvoir, méditaient de remonter jusqu'à Québec pour se rendre maîtres du Canada et de toute la Nouvelle-France. Dans cette entreprise les marins et soldats de la flotte seraient appuyés sur terre par de redoutables armées, équipées par les colonies de la Nouvelle-Angleterre et de la Virginie, qui s'avanceraient par le lac Ontario et par le lac Champlain en même temps, pour se réunir à Montréal et, de là, marcher sur Québec et se joindre à la flotte, si bien que, dans un avenir tout proche, toute l'Amérique septentrionale deviendrait possession anglaise et que la race française, qui en occupait la plus grande partie, en serait à jamais expulsée ou y serait exterminée jusqu'au dernier homme.

Cette rumeur jetait dans la consternation les habitants de l'Île Saint-Jean, d'autant plus que toute fuite apparaissait dorénavant comme impossible.

À la Cédrière, où les mêmes nouvelles étaient parvenues, on n'en continua pas moins à vivre tranquillement, sans inquiétude, sans alarme. Non seulement on se fiait à la protection promise par le major Carrington, mais encore à certaines paroles que le marchand de chevaux, venu de la Nouvelle-Angleterre, avait dites au capitaine Dumont. On se rappelle que Guillaume avait fait des instances auprès du capitaine pour le décider à faire l'acquisition d'une paire de chevaux. On avait donc visité les chevaux à vendre et causé avec le commerçant, et le capitaine avait laissé tomber son choix sur deux belles bêtes baies. Le marchand, brave homme, voulut

s'enquérir du nom de son acheteur. Aussi, manifesta-t-il une grande surprise en entendant le nom de l'ancien pêcheur.

— Par mon âme ! s'écria-t-il, Mais comment, le capitaine Dumont... Mais je vous connais.

Et comme le capitaine écarquillait les yeux et restait tout béat de surprise :

— Eh oui, poursuivit le marchand en serrant la main du vieux marin, qu'il avait prise et secouait comme il eût fait de la main d'un vieux camarade. Eh oui ! Eh oui ! répétait-il, la face toute rouge et réjouie. Figurez-vous, capitaine, que l'excellent major Carrington m'a parlé de vous... oui de vous, de votre femme et surtout de votre fille... ah ! avec quelle chaleur, et en quels termes d'admiration... Si vous l'aviez entendu...

On peut imaginer sans peine le plaisir du capitaine en entendant ces paroles et en subissant la formidable mais amicale poignée de main du marchand de chevaux. C'était à n'en pas croire ses oreilles. Il exulta. Vraiment ce major américain s'était montré sincère dans ses démonstrations de sympathie, il n'oubliait pas ceux qui l'avaient si bien accueilli. Puis, quand vint le moment pour le capitaine de reprendre le chemin de son domaine, le commerçant l'attira à lui et, lui tapant familièrement sur l'épaule, lui confia tout près de l'oreille :

— Ah ! capitaine, du moment que ce bon major Carrington est de vos amis, vous pouvez être bien tranquille, car je le connais. Je ne vous dirai qu'une chose : c'est un ami véritable, on n'en saurait rencontrer de meilleur ni de plus sûr.

Le capitaine s'en alla tout ravi et ne manqua point de rapporter l'incident à sa femme et à sa fille.

Louise, qui n'oubliait pas Carrington, pas plus qu'elle ne pouvait oublier Olivier Rambaud, fut toute transportée de joie, et elle sentit que son cœur, sans qu'Olivier en perdit rien, s'ouvrait en une puissante affection pour le jeune officier anglais.

En ces conditions, comment les gens de la Cédrière auraient-ils pu s'inquiéter des bruits de guerre et de ruine qui se répandaient ? Carrington ne leur avait-il pas promis que, de loin comme de près, il les couvrirait de sa protection ? Il tenait parole.

Quand juillet fut venu, on apprit que Louisbourg était retombé aux mains des Anglais ; et de ce fait, la France perdait sa dernière possession sur l'Atlantique. Pour le pire, elle voyait le golfe Saint-Laurent bloqué par les flottes ennemies, et barré son unique chemin pour atteindre Québec.

Après la chute de Louisbourg et à en juger par le nombre de flottes et d'armées que l'Angleterre et ses colonies pouvaient mettre en ligne, on ne pouvait que présager la perte irrémédiable de la Nouvelle-France, abandonnée, à bien dire, de la France, et avec des moyens de guerre vingt fois inférieurs à ceux de l'ennemi.

Le désastre apparaissait donc comme inévitable, et, l'Anglais semblait déjà tenir en main la victoire définitive.



Le 5 août de cette année-là trois navires anglais, qui surveillaient la mer au large de Louisbourg, aperçurent un bateau battant pavillon français et naviguant vers le golfe Saint-Laurent. Aussitôt on lui donna la chasse. Avec le vent en leur faveur, les trois vaisseaux ennemis eurent tôt fait d'aborder le bâtiment français après un échange de coups de canon.

Le vaisseau français, d'ailleurs, ne pouvait offrir aucune résistance sérieuse, armé qu'il était de deux petits canons seulement et dont l'équipage ne dépassait pas dix-sept hommes. Il se rendit. Le commandant anglais, accompagné de quelques officiers de marine et d'un officier de l'armée, monta sur le navire français et se fit désigner le maître de l'équipage. Celui-ci, du reste, s'avancait déjà à sa rencontre, un jeune homme ne dépassant guère trente-cinq ans.

On se salua de part et d'autre avec politesse, et le commandant anglais déclara que son devoir l'obligeait à conduire à Louisbourg le navire saisi et l'équipage prisonnier, ajoutant que c'était la loi de guerre.

— Monsieur, répondit le commandant français, vous êtes les plus forts et je me sou mets.

L'Anglais s'enquit de son nom.

— Olivier Rambaud, armateur à La Rochelle, répondit fièrement le Français.

Mais, à ce nom, l'officier de l'armée, qui se tenait un peu à l'écart, s'avança vivement vers le Français et lui demanda d'une voix légèrement troublée :

— Monsieur, vous avez dit que votre nom... Voulez-vous me faire le plaisir de répéter ?

— Monsieur, j'ai dit Olivier Rambaud.

Alors, l'officier, qui n'était autre que le major Carrington, recula de quelques pas, reprit son calme et dit froidement, malgré un certain trouble qu'on pouvait aisément observer :

— Ah ! je vous demande pardon, monsieur. J'avais cru entendre un nom qui ne m'était pas inconnu. Quant au vôtre, monsieur, je l'entends pour la première fois.

Et, il tourna le dos.

Lorsque les prisonniers du navire capturé eurent été conduits dans la forteresse en ruines, on apprit que l'amiral Boscawen, chef des flottes, et le général Amherst, commandant des armées, étaient partis pour Halifax, où ils allaient conférer avec le colonel Lawrence, gouverneur de l'Acadie. Le commandant intérimaire de la flotte et de l'armée était le major-général James Wolfe devant qui fut amené Olivier Rambaud.

Wolfe était à peu près du même âge qu'Olivier, il avait trente-trois ans. C'était un homme d'un caractère étrange et d'un tempérament fort complexe : tantôt joyeux, tantôt irritable, et tantôt modeste, tantôt hautain ou arrogant. On attribuait ses sautes d'humeur à une mauvaise santé. Il offrait, d'ailleurs une physionomie souffreteuse et, justement, il était pris de la gravelle et de rhumatismes.

Il n'était pas très joli garçon, il faut bien le dire, avec ses cheveux roux, son front et son menton fuyants, entre lesquels s'avancait un nez fort et légèrement retroussé. Mais il possédait de beaux yeux, vifs, très mobiles et fort brillants. Ces yeux-là réparaient, dans une certaine mesure, les imperfections de sa figure. Grand et chétif de taille, avec des épaules étroites et basses, il n'accusait en rien la vigueur et l'endurance qu'il déployait sur les champs de bataille.

Lorsque Olivier fut amené devant lui, il était en train de causer avec quelques officiers. Il jeta sur le prisonnier un regard froid et pénétrant et resta un moment pensif. Coiffé d'un tricorne noir, il ne laissait voir de ses cheveux roux que la queue attachée à la nuque. Une capote écarlate l'habillait des épaules aux genoux, capote à manchettes et à larges basques cachant en partie une courte épée de parade. Olivier remarqua à son bras gauche une large bande de crêpe noir qui indiquait que ce jeune général était en deuil. Peut-être de sa femme, pensa Olivier. Non, Wolfe était célibataire, mais fiancé à une jeune fille de la haute société anglaise, Miss Lowther. C'est de son père, dont il avait tout récemment appris la mort, qu'il portait le deuil.

Voilà, en résumé, ce qu'était le futur conquérant du Canada, ou, tout au moins, le vainqueur des plaines d'Abraham.

Maintenant, devant son prisonnier, Wolfe se donnait un air sévère et dominateur. Il aimait à impressionner, à intimider et il réussissait assez bien. Quant à Olivier, il n'eut pas de peine à comprendre, après un rapide examen de cet homme, que son sort tombait entre des mains peu tendres. Wolfe, cependant, voulut user de courtoisie à l'égard de son prisonnier, en se servant de la langue française, qu'il parlait avec facilité.

Aux questions minutieuses que Wolfe lui posa, Olivier répondit qu'il se rendait à Québec pour certaines affaires personnelles et pour son agrément, ajoutant qu'il avait l'intention d'étudier le pays et de s'y établir, s'il en voyait l'avantage. Il assura Wolfe qu'il ne songeait nullement à se mêler de politique et à prendre les armes avec les défenseurs du Canada. Il n'avait aucune marchandise à trafiquer et n'apportait aucun message pour les autorités dirigeantes.

Wolfe pouvait douter de la vérité de ces paroles. Mais, après perquisition, on reconnut que le jeune Français n'était chargé d'aucune mission pour le gouvernement de Québec, du moins il ne fut rien découvert qui pût confirmer les doutes du général anglais.

Ne pouvant établir aucune faute contre Olivier et ses hommes d'équipage, hormis celle de naviguer sous pavillon français, Wolfe décréta séance tenante que le navire français était confisqué, et que l'équipage et son commandant seraient reconduits en France à la première occasion.

Carrington avait assisté à l'entrevue, et, après qu'Olivier eut été emmené par l'escorte chargée de sa surveillance, il demanda une courte audience à Wolfe, disant :

— Monsieur, j'ai une faveur à vous demander. Vous avez ordonné que ces Français soient reconduits en France, et j'approuve votre sage décision. Mais pour des raisons qui me sont personnelles et que je juge oiseux de vous soumettre, je vous prierai de me confier la garde exclusive du commandant français.

— Qu'en voulez-vous faire, monsieur ? demanda Wolfe, un peu surpris.

— Je n'en sais rien encore, monsieur. Mais je peux vous jurer sur l'honneur que cet homme sera sous bonne garde, et que vous n'aurez rien à craindre de sa part.

— Sachez, monsieur, que je ne crains jamais rien, rétorqua Wolfe avec une rude hauteur.

Il est peut-être bon de noter ici que les officiers d'outre-mer affectaient de mépriser les officiers Bostonnais, auxquels ils ne reconnaissaient point l'habileté des armes et la stratégie des champs de bataille.

Devant le dédain manifeste de son supérieur, Carrington ne se départit pas de son calme. Il reprit :

— Voulez-vous me confier cet homme, monsieur ?

— Certainement, consentit Wolfe, content d'avoir cru humilier son subalterne. Vous pourrez même, ajouta-t-il sur un ton moins rude, en faire ce qu'il vous plaira, sauf de lui rendre la liberté en ce pays.

— Je vous jure, monsieur, qu'il n'aura de liberté qu'en son pays de France ou... en la mort, répartit froidement Carrington en se retirant.

Wolfe esquissa un sourire, songeant qu'il venait de livrer à leur haine particulière deux ennemis irréconciliables. Il eut même la pensée que le commandant français ne reverrait plus la terre aimée de son pays de France.



Carrington logeait, avec d'autres officiers, ses subalternes, dans la maison d'un marchand de Louisbourg, lequel avait été déporté en France avec d'autres bourgeois et du peuple. La maison, fort endommagée pendant

le siège, avait été sommairement réparée et rendue habitable. Il dépêcha deux sous-officiers aux casernes, avec ordre de lui amener le commandant français. Dès qu'Olivier fut entré, Carrington, sans une explication, le fit enfermer dans une chambre étroite et basse à l'arrière de la maison. Une fenêtre, prenant jour sur un jardin mutilé par les projectiles, donnait la lumière à la pièce. Mais la fenêtre était une issue par laquelle le prisonnier pouvait aisément prendre la clef des champs ; Carrington y posta une sentinelle qu'on relèverait à toutes les quatre heures. À l'intérieur, la porte de gros chêne était cadénassée. Quoi qu'il eût tenté, Olivier était dans l'impossibilité absolue de s'évader.

Il était trois heures de l'après-midi.

Ce soir-là, après le coucher du soleil, Carrington, voulant s'assurer par lui-même de l'impossibilité pour son prisonnier de s'échapper, vint faire un examen de la chambre, ordonnant en même temps que le prisonnier fût bien nourri et qu'on eût pour lui tous les égards.

Déjà Olivier avait reconnu l'officier qui lui avait demandé de répéter son nom lors de l'abordage de son navire par les marins anglais. Il lui demanda :

— Monsieur, voulez-vous me dire pourquoi on me traite comme un criminel.

Carrington fit brusquement cette énigmatique réponse :

— Monsieur, vous le saurez demain peut-être... peut-être jamais.

Et il s'en alla d'un pas raide.

Demeuré seul et très surpris de ces étranges paroles, Olivier se mit à réfléchir, se demandant ce qu'on entendait faire de sa personne. Il ne songeait pas à s'inquiéter outre mesure, puisque Wolfe avait décrété que lui et ses hommes seraient reconduits en France. Alors, que pouvait-il avoir à redouter ? Cette réclusion qu'on lui faisait subir ne pouvait être qu'une précaution pour des motifs qu'il ne pouvait démêler. En tout cas, il n'avait rien à craindre pour sa vie, ce qui était l'essentiel pour le moment. Donc il pouvait espérer. Au surplus, cet officier qui se constituait son gardien n'avait-il pas ordonné qu'il fût bien nourri et qu'on eût tous les égards envers sa personne. Oui. Eh bien ! il n'avait qu'à demeurer bien tranquille en attendant la suite des événements. Un jour, tôt ou tard, on le déposerait

sur la terre de France, et lui, Olivier, bâtirait un autre navire, et reviendrait en Amérique. La guerre ne durerait pas toujours, n'est-ce pas ? Et que les années et les retards s'accumulassent, il ne se découragerait point, sûr qu'il était que sa fiancée l'attendrait.

Mais voici que lui revinrent les paroles énigmatiques de Carrington... « Vous le saurez demain peut-être... peut-être jamais. » Qu'est-ce que cela voulait dire ? Une éternité ne lui aurait pas suffi pour en trouver la signification. Puis, il eut cette pensée au sujet de Carrington, dont il ne savait pas le nom.

— Cet homme me donne l'impression qu'il est mon ennemi, un ennemi sans pitié, et pourtant je ne le connais pas. L'ai-je jamais vu avant ce jour ? Je n'en ai pas le souvenir. Non, jamais je ne me suis trouvé sur le chemin de cet homme, ni lui sur le mien. Alors, pourquoi serait-il un ennemi ? Que pourrait-il bien me vouloir de particulier, moi qui ne sais même pas son nom, lui qui, il n'y a encore que quelques heures, ignorait le mien ?

Ah ! le sien, son nom... Olivier Rambaud : « Eh bien ! justement, c'était ce nom qui avait fait dresser l'oreille à Carrington, ce nom souvent prononcé et entendu à la Cédrière, ce nom jamais depuis oublié de Carrington. Le nom d'un rival et d'un rival heureux... Ah ! ah ! c'était là le fiancé si longuement et si fidèlement attendu par Louise... Eh bien ! Carrington le tenait.

Tout honnête homme qu'il était de par ce puritanisme qu'il avait hérité des émigrés de Hollande et d'Écosse, Carrington n'était pas, pour tout cela exempt des passions communes à la nature humaine. Aimant Louise, la désirant pour la compagne de sa vie, incapable de se défaire de son souvenir et de son image, heureux à se trouver près d'elle, malheureux loin d'elle et, enfin, la croyant indispensable à son bonheur, avait été terriblement déçu en apprenant que Louise ne pouvait être à lui, tant qu'Olivier vivrait ou qu'elle n'aurait pas la certitude de sa mort. Et Carrington était parti, mordu par la jalousie, et depuis ce jour il jalousait le fiancé absent. Mais voici que le hasard mettait ce fiancé, ce rival heureux, à portée de sa main, et dès lors sa jalousie se transformait en haine, et cette haine le poussait à méditer des projets indignes. Oui, depuis qu'il tenait Olivier en son pouvoir, il songeait à se défaire de lui, à le faire disparaître du monde des vivants, mais de façon que pas un mortel, et Louise moins que tout autre, ne le soupçonnât jamais

d'avoir été l'auteur de cette disparition. Cent moyens s'offraient déjà de faire disparaître à tout jamais ce rival ; rien donc de plus facile pour Carrington. Seulement, Olivier disparu, quelle preuve de sa disparition ou de sa mort pourrait-il apporter à Louise pour la décider à l'accepter pour époux ? C'est précisément à cette difficulté que Carrington se butait. Mais il trouverait le moyen de la surmonter, de la tourner. Ainsi s'abandonnait Carrington sans paraître avoir le sentiment qu'il glissait sur la pente du crime, de la lâcheté, du déshonneur.

En somme, la civilisation de l'homme blanc et la barbarie de l'homme rouge se valaient l'une l'autre. Entre cet officier anglais, ce gentilhomme, cet honnête citoyen et le fruste et grossier Indien Micmac il n'y avait pas l'ombre d'une différence. Carrington et Max étaient de semblable fabrication, sinon de la même marque de commerce, et tous deux s'abandonnaient dans la même fange, dans la même pourriture.

Si à ces deux amoureux de Louise on ajoutait Guillaume, sur lequel son choix fût-il tombé ? Louise, bonne et vertueuse, intelligente et belle et d'une culture moyenne, n'aurait pu désirer qu'un honnête homme, comme elle était femme honnête, et elle n'aurait voulu, en outre, pour compagnon de sa vie qu'un homme pourvu, tout au moins, d'une culture intellectuelle moyenne. Dans ces conditions, son choix serait infailliblement tombé sur Carrington. Quant à Max, on peut l'éliminer, jamais Louise ne se serait donnée à ce sauvage. Alors, restait Guillaume en lice avec Carrington, et c'est celui-ci qui l'emportait. Eh bien ! le choix de Louise aurait pu être une faute très grave. Et pourquoi ? Parce que Guillaume était le seul homme qui pût remplacer Olivier et faire le complet bonheur de Louise, oui, ce Guillaume dans sa rude écorce de paysan. Car Guillaume, en voyant Louise passer au bras d'un autre, n'aurait eu qu'un faible soupir de regret, et aucune jalousie n'aurait troublé la paix de son cœur, aucune haine n'aurait assombri la sérénité de son âme, aucune pensée de vengeance n'aurait assailli le calme de son esprit, comme aucun crime n'aurait germé dans son cerveau. En vérité, ce Guillaume était l'esprit du bien, comme Carrington était ou du moins devenait l'esprit du mal. Mais Louise pouvait-elle savoir ? Non, assurément, puisque, comme tout le monde, les apparences la trompaient ou elle-même se trompait sur les apparences. Mais s'il est vrai que l'être humain en naissant est marqué par le Destin, Louise, quoi qu'elle

fit ou voulût et tout comme le reste des humains, devait aller au Destin, bon ou mauvais. On pouvait la plaindre ou l'envier, mais on ne pouvait l'arrêter sur sa route. Quant à Carrington, dont on louait la droiture, et qui maintenant méditait le crime et s'abîmait dans la bassesse, on pouvait, comme le grand-prêtre Joad, se demander :

« Comment en un plomb vil l'or pur, s'est-il changé ! »



Le mois d'août s'écoula lentement, puis Boscawen et Amherst furent de retour de Halifax. Amherst avait ordre de diriger six navires sur l'île Saint-Jean, d'y enlever les habitants les plus à l'aise et les plus influents pour les transporter en France, de saisir leurs biens pour les céder à des colons anglais dont on attendait la venue prochaine et d'y laisser une garnison de deux cents hommes et un navire. De son côté Boscawen allait nettoyer de ses habitants les côtes de la Gaspésie et de ce fait rendre les Anglais entièrement maîtres de l'entrée du Saint-Laurent.

Amherst chargea Carrington de diriger l'expédition à l'île Saint-Jean. Le major mit à la voile vers le milieu de septembre avec trois frégates et trois transports, emmenant avec lui Olivier, son prisonnier, qu'il n'avait encore pu se décider à faire périr. C'est ainsi qu'Olivier, de la cabine cadenassée où on le tenait enfermé, put apercevoir une partie des côtes de l'île Saint-Jean, patrie par adoption de sa fiancée. Alors, de se savoir si rapproché de Louise et de ne pouvoir accourir à elle fut pour lui un tel supplice qu'il en perdit l'appétit et tomba malade. Carrington le fit soigner par le médecin du bord, incapable de se résigner à le laisser mourir de sa maladie. Et pourtant, Carrington jurait de se débarrasser d'Olivier. Alors, pourquoi ne pas le laisser mourir ? Oui, c'était si simple. Mais, d'un autre côté, comment aurait-il expliqué cette mort à Louise, et surtout, comment Olivier s'était trouvé prisonnier sur cette frégate que commandait Carrington lui-même ? Non, il ne voyait pas d'explications possibles. Il voulait la mort d'Olivier, mais une mort... dont il pût apporter à Louise une preuve certaine. Il comptait donc sur le hasard et attendait. Cependant, Olivier retrouvait

l'espoir d'être libéré avant longtemps. Sachant qu'on allait transporter en France les habitants de l'île, il ne doutait pas qu'il serait du nombre des déportés. Telle avait été et telle était encore, bien sûr, l'intention de son geôlier. Alors, il fallait espérer en l'avenir... Oui, l'avenir lui restait.

Si le pauvre garçon avait pu pénétrer les desseins de Carrington à son sujet, sa foi en l'avenir aurait été de courte durée, car le major avait enfin trouvé le moyen qu'il cherchait de se débarrasser de son rival. Et c'était très simple ! En reconduisant les Acadiens en France, il jetterait Olivier à la mer et, bon nageur, s'y jetterait après lui pour le repêcher, mais s'arrangerait pour ne repêcher qu'un cadavre. « Un homme à la mer » !... il aurait là cent témoins pour certifier qu'Olivier Rambaud s'était volontairement noyé, poussé par le désespoir. Comment Louise, devant une telle preuve, pourrait-elle encore refuser la main qui s'offrait à elle ? Voilà ce que Carrington, avec une froide audace et cette jalousie effrénée qui emportait tout ce qu'il y avait de bon en lui, avait arrêté. Dès lors Olivier était perdu, irrémédiablement.

Cependant Carrington ne pouvait pas aborder à l'île Saint-Jean, sans aller présenter ses respects aux habitants de la Cédrière et se rassurer de nouveau sur leur propre sort.

Il fut reçu, comme on dit, à bras ouverts. Louise l'accueillit comme un grand, un très grand ami. Le capitaine et sa femme, comme un enfant. Le major fut si ému que, pour un peu, il eût pleuré. Puis, la vue de Louise, toujours jeune, toujours belle, toujours confiante, lui mit au cœur un remords du crime projeté, projet qu'il remuait encore dans son cerveau. Et ce remords lui apporta la honte de soi-même, il se rendit compte de sa lâcheté et de sa bassesse. Lui qui se disait un honnête homme, un gentleman, comme on disait dans son pays, se vit soudain, dans la présence de cette admirable et adorable jeune fille qui lui accordait toute sa confiance, oui, il se vit soudain ravalé au rang des êtres les plus bas et les plus corrompus. Malgré ses efforts pour l'en empêcher, le rouge de la honte envahit tout son visage, et un effroi le saisit que Louise, de ses yeux pénétrants, ne vît, écrit en toutes lettres sur sa figure, son criminel projet. Il se sentit si mal à l'aise, qu'il abrégua sa visite, s'excusant d'être retenu par de multiples occupations, assurant encore ses hôtes de sa protection et

promettant de revenir. Il regagna son navire, agité, épouvanté, fou presque, croyant que le regard accusateur et méprisant de Louise le poursuivait.

Quelques jours plus tard, deux cent cinquante habitants de l'île étaient dirigés sur deux transports vers Louisbourg, d'où ils seraient déportés en France. Une frégate accompagnait les deux transports, et c'était celle de Carrington. À Louisbourg, il fut chargé de tous les détails de la déportation, avec ordre de revenir à l'île Saint-Jean et d'y tenir garnison.

Carrington fut de retour à la fin d'octobre, ayant toujours à son bord Olivier, et suivi par un transport chargé de colons qui venaient occuper les terres des habitants dépossédés et déportés. Des commerçants accompagnaient ces colons. Si l'on tient compte des soldats, de la garnison, sous le commandement de Carrington, l'île Saint-Jean se trouva complètement sous la domination étrangère. À peine restait-il une trentaine de familles acadiennes et les plus pauvres du pays, en omettant la famille du capitaine Dumont. Les Anglais tenaient maintenant toute l'Acadie, ne restant plus que le Canada, dont ils préparaient la conquête, pour devenir les maîtres de l'Amérique du Nord.

Ainsi paraissait le vouloir la loi de la fatalité.

SIXIÈME PARTIE

La tragédie

Un midi d'une journée très chaude, on aperçut dans le lointain et dans la direction de la Cédrière un nuage de fumée noire s'élever presque soudainement et tourbillonner dans l'espace sous un ciel magnifique. Les habitants de la Pointe-aux-Corbeaux, après la première surprise, jetèrent, cette clameur :

— Le feu dans les bois !

Il est bon d'expliquer que depuis la mi-août régnait une incessante sécheresse. Pas une goutte de pluie n'était tombée, et depuis le commencement de ce mois d'octobre on avait eu plusieurs nuits de forts gels, si bien que les herbes et les feuilles s'étaient jaunies, fanées et séchées plus tôt que de coutume. Toute la nature avait pris une nuance de vieux cuivre que tachetaient de noir et de gris les bois de sapins et les rochers. Sur cette nature s'étendait le manteau bleu du ciel paré de son soleil éclatant dont les rayons, pareils à des lames de feu, chauffaient la surface du sol au point de la rendre brûlante. Ainsi chauffés et séchés pendant près de dix longues semaines, le sol et les plantes étaient devenus un facile combustible.

À la Cédrière, dans les premiers jours de septembre, par une tiède matinée, Guillaume avait mis le feu dans un tas de branchages, de souches et de racines empilées dans une pièce de terre fraîchement déboisée. En moins d'une heure tout avait été consumé. Mais le lendemain et les jours d'après, on s'étonna de voir fumer ces cendres éteintes. On découvrit bientôt que le feu couvait sous la croûte du sol, de ce sol mousseux et noué en tous sens de racines et de débris de bois mort. Lentement, le feu dévorait tout cela, s'étendait, s'agrandissant en sourdine. Il rongait le meilleur de la

terre, c'est-à-dire toute la croûte et tout l'humus jusqu'à l'argile, sur une épaisseur variant de huit à dix pouces, ne laissant qu'une cendre grisâtre. Le capitaine comprit que ce qui restait de cette bonne terre n'avait qu'une maigre valeur productive et qu'il faudrait des années pour refaire un nouvel humus. Et puis, à supposer que la sécheresse persistât, on pouvait prévoir que le feu, couvant ainsi sournoisement, mangerait toute cette terre déboisée, tous les labours et les chaumes avoisinants, et qu'il s'attaquerait ensuite à la forêt. Alors, on ne saurait plus où ni quand s'arrêterait cette lave envahissante. Le capitaine savait par ouï-dire que des « feux de terre » avaient brûlé durant deux années et plus, en dépit des neiges de l'hiver et des pluies de l'été.

On fut donc pris d'inquiétude en découvrant ce feu sous terre qui, déjà, avait consumé pas moins de soixante pieds carrés de bonne terre et qui rongait, dévorait de plus en plus vite, à mesure que s'accroissait l'intensité de sa chaleur, humant à l'avance l'humidité qui pouvait retarder sa marche. On décida de livrer combat à ce démon et de l'étouffer. Eh bien ! il fallut pas moins de vingt tonnes, d'eau, de l'eau qu'on puisait dans le lac et qu'en charriait avec la charrette et les chevaux, pour noyer ce reptile dévorant.

Un peu avant midi de ce jour où, de la Pointe-aux-Corbeaux, on avait aperçu les premiers tourbillons de fumée, un grand vent s'était mis à souffler du nord-est, et les tourbillons étaient emportés au loin vers la mer. À ce qu'on en pouvait juger, ce feu de bois se trouvait assez éloigné de cette partie de la forêt où se situait le domaine de la Cédrière. Ce jour-là, on ne s'inquiéta guère, croyant que le feu s'éteindrait dans le cours de la nuit. Vers le soir, en effet, il parut qu'il en serait ainsi, lorsque vint l'accalmie ; le vent étant tombé, les flots de fumée de plus en plus pressée qu'il avait charriés tout l'après-midi s'amoinquirent peu à peu. Enfin, lorsque se coucha le soleil, on ne voyait plus qu'une mince vapeur roussâtre flottant à la cime des bois, et chaque chose reprit sa physionomie ordinaire.

Le lendemain, dès les neuf heures de matinée, le vent renaissait avec une vigueur nouvelle, et se mettait, cette fois, à souffler du sud-est, et comme aucune fumée ne s'élevait des bois, on crut éteint l'incendie du jour précédent. On apercevait bien de temps à autre une sorte de vapeur envahir l'atmosphère, planer un moment et se dissiper ; mais on n'y prêtait guère attention, mettant cette vapeur ou cette fumée sur le compte de quelques

troncs calcinés qui achevaient de se consumer. À midi le vent se calma et parut jouer toute la gamme des sautes d'humeur dans une capricieuse folâtrerie. Tantôt il exhalait ses souffles du sud-est au sud-ouest, tantôt il allait respirer du côté de l'ouest pour venir dans le sud reprendre haleine, et tantôt encore il s'aventurait jusqu'au nord-ouest, puis retraitait vers le sud-est.

À ces moments il soufflait à petits souffles tièdes ; et, dans ces buées chaudes qui passaient dans l'air on croyait respirer une odeur de soufre. Puis, après deux heures d'hésitations et de tâtonnements, il sembla prendre une décision en transformant son haleine. Vers les deux heures, en effet, il hurlait du fin nord, lançant des rafales tantôt tièdes, tantôt froides, qui soulevaient des nuages de poussière dans les champs labourés. Puis encore, son humeur s'irritant, il parut s'emporter, se mettre en colère, puis devenir furieux. À compter de ce moment, il souffla sans arrêt avec une rage grandissante. Alors on vit de nouveaux tourbillons de fumée noire s'élever au-dessus des bois. Cette fumée, parfois, se répandait dans l'espace, épaisse, âcre, résineuse, puis, sous des rafales plongeantes, s'engouffrait dans la toison verdâtre des forêts pour faire place à d'autres tourbillons qui se dressaient dans le ciel en rugissant. Lorsque, à certains moments, le vent retenait son haleine, on voyait une immense nappe de fumée grise s'étendre comme un suaire au-dessus des cimes agitées, et cette nappe montait lentement vers le firmament, et s'épaississant, s'élargissant, couvrait et obscurcissait le soleil, qui devenait un disque rougeâtre et qui semblait s'éloigner de la terre, disparaître ou s'éteindre. Et la nappe s'allongeant, s'épandant aux quatre points cardinaux, apportait jusqu'au village de la Pointe-aux-Corbeaux des lambeaux de fumée ayant l'aspect de hachures et répandant des senteurs de gomme brûlée. Et le vent, reposé, retrouvait bientôt toute sa furie sous la poussée de son maître Éole. Alors, le grand suaire était ballotté violemment, déchiré, mis en pièces, éparpillé dans l'infini. Au-dessus de la cime des bois, maintenant d'une vision plus nette, on voyait encore s'élancer à l'attaque du ciel impassible de grandes colonnes noirâtres, en forme de spirales gigantesques, comme si, redoutant l'écroulement du ciel sur la terre, elles avaient voulu en supporter la voûte. Mais le terrible souffle du nord survenait hurlait d'une voix tonnante, couchait les colonnes géantes, les allongeait, les piétinait et les chassait

enfin vers le sud en longues et sinueuses traînées, pareilles à des reptiles ailés se glissant sur le faîte des bois et sur le sommet des montagnes.

Les villageois à la Pointe-au-Corbeaux et les colons sur leurs terres commençaient à s'émouvoir. Non seulement la fumée, apportée par le vent, les incommodait déjà, mais encore ils sentaient mille bouches ardentes leur souffler des flammes à la face. Mais l'émoi n'était encore qu'à l'état de surprise, et l'on ne s'inquiétait pas. Car on savait que l'incendie était loin, estimant sa distance du village et des terres à pas moins de sept ou huit milles. Avant qu'il eût envahi la forêt entière, il faudrait plusieurs jours, même dans sa marche la plus rapide. Et en supposant que toute la forêt vînt à flamber, les habitants de la Pointe-aux-Corbeaux pouvaient se rassurer, car les deux milles qui les séparaient de la forêt se trouvaient en partie découvertes : ici des rochers sur des terrains sablonneux à peu près dénués de végétation ; là, quelques hauteurs d'une maigre végétation où le feu ne pouvait avoir aucune prise sérieuse, et, plus loin, de vastes marécages desséchés, il est vrai, mais n'offrant à l'incendie qu'une croûte blanche d'alcali. Aucun aliment, là encore, pour nourrir le feu. Donc, colons et villageois pouvaient demeurer tranquilles : le feu ne parviendrait jamais jusqu'à eux. L'incendie ne pouvait menacer qu'une seule famille, celle du capitaine Dumont, à la Cédrière. Et si la menace devenait trop sérieuse, il n'y avait qu'une chose à faire, fuir l'incendie. Personne à la Pointe-aux-Corbeaux ne s'inquiétait sur les gens de la Cédrière, pas plus qu'on ne s'inquiétait de soi-même. Mais il est un personnage qui aurait pu s'inquiéter et même s'alarmer : Carrington.

De son fier navire, le major, comme tous les officiers, soldats et marins, avait vu ces tourbillons de fumée dans le lointain, dès le premier jour de l'incendie, mais ne s'en était pas préoccupé. Le jour suivant, malgré l'intensité que paraissait prendre le foyer d'incendie, il ne s'émut pas encore. Ce fut le troisième jour seulement qu'il commença de sentir une vague appréhension lui sourdre au cœur. Non pas qu'il éprouvât quelque crainte pour les navires mouillés dans la baie ou pour lui-même, mais, toujours avec la pensée et la vision de Louise dans son esprit, il parut se rappeler que cette même Louise, qu'il aimait et désirait, se trouvait précisément au sein de ces bois qui flambaient. Oui, mais quand on voit le feu venir et nous menacer, on s'éloigne, n'est-ce pas ? on fuit rapidement

devant l'élément dévastateur, on cherche un refuge. Et Carrington ne pouvait admettre, l'eût-il pensé, que le capitaine et les deux femmes fussent assez stupides pour demeurer là où le péril les menaçait. Et puis, il y avait Guillaume... mais, celui-ci, Carrington pouvait le juger assez bête pour se laisser prendre au piège. Mais l'intelligente et prévoyante Louise était là qui veillerait à la sécurité de tous. Donc inutile de se faire du mauvais sang.

Le troisième jour, l'incendie avait pris un nouvel aspect. D'abord, le soir précédent, vers les six heures, le vent s'était sensiblement calmé, il ne donnait plus que de petits coups affaiblis qui allaient diminuant de minute en minute. Et, ainsi, il eut l'air de rentrer dans ses antres ou ses outres. À huit heures, par une nuit tranquille et reposante, sous un ciel splendide parsemé de milliers et de milliers d'étoiles, les unes d'or, les autres d'argent sauf deux ou trois qui du côté de l'ouest se paraient de pourpre, on ne percevait que le soufflet très doux d'une brise du sud, légère et parfumée, comme le souffle d'une jeune fille. Seulement, dans la partie nord du pays, ou plutôt du firmament, on découvrait une immense rougeur, ayant la forme de l'arc-en-ciel dont les deux extrémités se posaient, l'une sur l'horizon de l'est, l'autre sur l'horizon de l'ouest. Et cette rougeur demeurait immobile, comme posée là, ainsi qu'en un paysage, par le pinceau capricieux du peintre paysagiste. Mais elle variait ses nuances, lorsque, par exemple, surgissait de la profondeur des bois une vapeur blanche, variant elle aussi, allant du noirâtre au grisâtre et quelquefois rougeoyant, puis s'agrandissant et s'épaississant, voilait la rougeur presque en son entière étendue. Mais si cette vapeur s'éclaircissait, la rougeur reparaissait, mais tirait cette fois sur le cramoisi ou le violet. Il arrivait aussi, lorsque la vapeur se faisait plus dense et moins diaphane, que la courbe rouge tournait au noirâtre avec l'aspect d'une immense tache de sang coagulé. Et durant toute cette nuit là on aperçut cette rougeur, plus ou moins vive et visible, plus ou moins pâle ou sombre. Mais elle varia ses nuances surtout à compter de minuit, alors que le vent sortait de nouveau de ses cavernes. Mais cette fois il avait transporté au sud ses puissants soufflets qui, dans une rage accrue, se mirent à haleter, puis à rugir et enfin à cracher dans ce rouge ou ce violet des serpents de fumée roussâtre. Donc, le feu surgit du nord le premier jour était, en ce deuxième jour et par le vent du sud, repoussé vers le nord. C'était tant mieux.

Tel était le spectacle devant lequel parut le troisième jour. Le vent du sud, ce troisième jour, avait pris une envergure extraordinaire et ses souffles étaient d'une ardeur à mettre le feu à l'eau même. D'abord, ces souffles pouvaient faire penser aux vagues molles d'une mer paresseuse. C'était en effet toute une théorie de vagues chaudes qui passaient dans l'atmosphère, lentes d'abord, puis plus vives, jusqu'au moment où elles se soulevaient, grossissaient et déferlaient plus rapides, plus pressées et plus successives de minute en minute, plus souples et plus fortes, et, s'exaltant, retombaient dans leur affolement et leur sauvage furie du jour précédent. Au village, on put constater que le feu était chassé vers le nord et la mer. De ce fait, il n'avait plus beaucoup d'importance pour les villageois ou les colons rivés à leurs terres. Carrington lui-même, voyant que le feu courait dans une direction opposée à celle de la Cédrière, oublia son émoi de la veille.

Dans cette tranquillité d'esprit où l'on se trouvait maintenant, on ne sembla point prêter attention, vers les dix heures de matinée de ce troisième jour, à une toute petite fumée blanche qui papillotait tout à l'orée de la forêt et sur les trois points sud, est et ouest ; oui, une très mince fumée qui, sous le vent du sud et comme craintive et cherchant à dissimuler sa présence, se glissait en tapinois dans les sous-bois et, justement dans la direction de la Cédrière. Non, on ne remarqua point cette petite fumée, semblable à une brume légère du matin, tellement chacun s'absorbait dans ses occupations. À midi, et tout d'un coup, à vrai dire, l'espace s'emplit d'un long et sourd grondement qui réveilla tous les échos endormis et fit sortir de leurs demeures villageois et campagnards, et l'on vit cette fois, enveloppant la forêt tout entière, d'innombrables tourbillons de fumée qui poussaient dans le ciel de longs sifflements.

Ce fut une stupeur. Comment l'incendie, qu'on savait ou croyait à sept ou huit milles dans le nord, avait-il pu en si peu de temps faire un tel bond et à rebours, c'est-à-dire à l'opposé du vent ? On se le demandait.

Le premier, Carrington, juché dans la mâture de son navire et mû par une certaine appréhension, braqua sa lunette sur la forêt. La forêt ? Non, il ne la voyait pas. Sa lunette ne lui montrait qu'un vaste nuage, un océan de fumée. Il descendit dans sa cabine, prit son fusil de chasse et gagna la terre, puis le village. Il trouva tous les villageois effarés. Il s'enquit des gens de la Cédrière. Personne ne les avait vus. Il s'engagea, courant presque, dans le

chemin qui, à travers buttes et marécages, conduisait à la Cédrière, espérant rencontrer dans ce chemin ceux dont il s'inquiétait, d'une inquiétude, maintenant, qui le faisait haleter. Il marcha ainsi vers cette mer de fumée qui s'élargissait de moment en moment, qui grondait de plus en plus. Après trois quarts d'heure d'une marche accélérée, il s'arrêta sur une hauteur d'où il dominait le spectacle, n'osant avancer plus loin, tellement la chaleur qui se dégageait du foyer d'incendie pesait sur lui. Mais il dut reculer peu après, vers une butte où la chaleur lui parut moins intense. Et pourtant, il était encore à plus d'un quart de mille de la forêt qui brûlait. Mais là encore il ne put rester bien longtemps, en raison de la chaleur qui augmentait, une chaleur venant des amas de fumée qui se formaient, comme on voit des nuages s'amasser sur l'horizon, et qui, dans un grondement farouche, sautaient dans l'air, montaient, se couchaient brusquement sous la force du vent, puis s'étiraient et filaient en serpentant, pareils à des monstres ailés fuyant et se pourchassant.

Carrington alla se poster sur un coteau un peu plus éloigné de la forêt, et pas un être vivant, homme ou bête, autour de lui. Devant lui il ne voyait que fumée, pas une seule flamme ne se découvrait. Était-ce donc fumée sans feu ? Il regardait dans sa lunette, la promenant çà et là sur ces bois qu'il ne voyait pas. Avaient-ils donc été consumés déjà ? Et de ces bois s'échappait un rugissement continu. Par moments, il entendait comme des coups du mousquet qui éclataient avec une force extraordinaire. À d'autres moments, c'étaient des sifflements aigus ayant souvent une expression plaintive et quelquefois semblables à des cris déchirants de personnes qu'on torture. D'autres fois, il croyait entendre comme un bruit de vagues irritées se ruant contre des falaises, et c'était aussi comme des roulements sourds ou sonores de tonnerre. La fumée avait une couleur d'encre, mais, par instants, les tourbillons qu'elle décrivait se frangeaient d'un peu de blanc, ainsi qu'on voit une écume blanchir la crête des vagues. De temps en temps, lorsque le vent renversait en le couchant un de ces tourbillons, on apercevait une flamme fugitive zigzaguer au long du tourbillons, tout comme un éclair serpente dans la nue d'orage. Cette flamme jetait un court sifflement, crépitait un instant, tremblait et vacillait, un peu comme la flamme d'un cierge, puis s'éteignait. À considérer cet incendie dans son ensemble et par son aspect on aurait imaginé voir les feux de l'enfer.

Tremblant et très pâle, Carrington se disait dans un murmure que probablement il n'entendait point :

— Non, il n'est pas possible que le capitaine soit là... que Louise soit là-dedans.

Le pays environnant demeurait solitaire, on ne voyait que cet homme horrifié devant ce spectacle monstrueux. Et la fumée, toujours de plus en plus épaisse, sortait de ce brasier, en effet, comme un enfer. On aurait pu se croire aussi au pied d'un volcan, d'un Etna ou d'un Vésuve, car la forêt, à ce moment, prenait l'aspect d'un immense cratère crachant toutes ses laves à la face du ciel.

Vraiment, c'était horrible.

Et le fracas grandissait. Carrington percevait toutes espèces de bruits, indistincts le plus souvent, mais quelquefois tout semblables à des clameurs de voix humaines qui dominaient le craquement des arbres dévorés. En fermant les yeux, son imagination le transportait sur un champ de bataille. Alors, par les bruits divers qui frappaient son ouïe, il aurait juré que cent mille hommes avec cent mille canons s'entre-tuaient. Coups de feu formidables, crépitements de mitraille, détonations assourdies ou retentissantes, cris, clameurs, chocs de fer et d'acier, hurlements, craquements, sifflements, tout cela se ruait pêle-mêle à son ouïe, l'assourdissait, lui donnait le vertige.

— Ah non !... cria-t-il une fois en regardant le ciel comme pour lui demander une réponse, il n'est pas possible que Louise soit prise dans cet enfer.

Il voulut chasser sa crainte et son émoi. Il se dit que le capitaine, en face du danger, avait dû chercher un lieu de refuge. Il avait donc abandonné la forêt avec sa femme et sa fille, mais non par le chemin qui, à travers bois, menait à la ferme, puisque ce chemin ne se voyait plus, envahi par la fumée et probablement par le feu lui-même. Mais ils avaient pu, sans doute, s'échapper par l'ouest ou le nord, et probablement gagner la côte habitée par les familles de Sokokis. Une idée lui vint. Il reprit vite le chemin de son navire et donna l'ordre à dix marins de mettre des canots à la mer et d'aller tout au long de la côte nord, s'enquérir des habitants de la Cédrière. Ses ordres furent exécutés. Vers le coucher du soleil, les marins revinrent au

navire, affirmant qu'il n'avait rencontré aucun être humain, pas même un Sokoki, car ils avaient trouvé abandonné le campement de ces sauvages.

Tout de même, Carrington voulut se persuader que le capitaine et ses gens avaient pu quitter les bois sains et saufs. Pendant que ses marins fouillaient la côte, lui-même parcourut à cheval les fermes des environs, interrogeant leurs habitants et recevant partout la même réponse : on ne savait rien des gens de la Cédrière, on ne les avait pas vus. Des villageois, attirés par la curiosité ou la pitié, s'étaient rendus aux abords du formidable incendie qui, peut-être, dévorait à ce moment des êtres humains. Quelques-uns pensaient que vivant encore, ces êtres pouvaient avoir besoin de secours. Mais, comme Carrington, ils ne purent voir que des fumées se tordant dans un vacarme sans nom.

Et le vent continuait à souffler avec la même violence, On espéra que vers le soir il s'apaiserait : il n'en fut rien. Toute la nuit il rugit comme un monstre gigantesque et furieux, lâchant des clameurs de colère. Quand vint l'obscurité, on put voir de multiples flammes sillonner les colonnes de fumée. Ces flammes, par moments, s'élançaient dans le ciel comme des fusées, dansaient, s'agitaient en tous sens, serpentaient, se tordaient, crépitaient et tachetaient la voûte sombre du ciel de violet ou de pourpre.

Le jour suivant, un petit vent d'ouest seulement soufflait. Un vaste panache de fumée grisâtre vacillait au-dessus des bois, s'épandait mollement dans l'espace, enveloppait peu à peu toute l'atmosphère. Le soleil, légèrement voilé d'abord, prit l'aspect et la forme d'un large disque rougeâtre, semblable à un œil sanglant dans la face verte d'un mourant. Puis, sous ce nuage de fumée s'épaississant, il disparut, s'éteignit. Alors, toute la terre sembla s'immobiliser dans une sorte de vapeur grise et rousse, avec des souffles chauds des baleines brusques et tièdes répandant des senteurs de roui. De ce vaste suaire immobile et lourd tombait une pluie de cendres fines, si fines qu'elles paraissaient impalpables, avec des âcretés qui étreignaient la gorge en l'asséchant. Selon qu'elles étaient plus ou moins vives, plus ou moins denses et plus ou moins chaudes, ces cendres causaient des éternuements ou des accès de toux. Par moments, passaient dans l'espace assombri et funèbre des courants d'airs chauds qui alourdisaient l'atmosphère, la rendant irrespirable. Et ce voile qui se faisait, se condensait de plus en plus, obscurcissait les êtres et les choses

comme un brouillard d'automne. À certains moments, la densité de la fumée s'accroissant, on ne voyait pas à dix pas de soi. Lorsqu'on parlait, les bouches éjectaient de la fumée, les narines fumaient, comme on voit sur les images la gueule et la narine fumantes des dragons. Et chaque fois que s'appesantissait sur la terre cette énorme nappe grise, la pluie de cendres devenait plus vive et plus pressée. Ces cendres étaient comme une poudre, une poussière qui pénétrait partout, dans les demeures les mieux closes et dans l'organisme humain lui-même, qui l'aspirait par la bouche et le nez. Elle séchait les lèvres et les craquelait. Elle se glissait sous les paupières et brûlait les yeux et les transformait en points rougeâtres. Les poitrines respiraient avec peine, elles étouffaient souvent. Et non seulement la cendre, mais la fumée aussi envahissait les maisons, et, là, l'atmosphère devenait si chargée qu'on se sentait plus à l'aise dehors, en plein dans le brouillard. Et les gens qui passaient ou marchaient dans ce brouillard portaient des figures blêmes, longues, inquiètes et quelquefois stupides d'effroi.

On pouvait s'effrayer à moins. Le jour était devenu comme un crépuscule d'hiver, par un temps nuageux ; mais, au lieu de la paix lourde de silence de ces crépuscules, celui-ci était troublé, remué par toutes sortes de bruits sourds et vagues qui semblaient venir du sein de la terre, comme si le globe terrestre eût craqué de toutes parts avant d'éclater et de s'abîmer dans le néant. Et le sol avait des tremblements brusques, saccadés, des frissonnements longs, des grelottements qui le secouaient jusqu'à d'immenses profondeurs, semblait-il. Parfois on croyait que tout l'univers oscillait et chancelait sur ses bases, semant partout le vertige.

Tous ces bruits, ces secousses, ces pulsations, ces frémissements, ces vibrations étranges de la terre étaient causés par l'incendie sans cesse rugissant dans les bois que cachait toujours l'opaque nuage de fumée et de cendre. Le craquement des bois, le sifflement des flammes, le bourdonnement des tourbillons de fumée, le pétilllement des branchages résineux, le crépitement des braises et des brandons, le déchirement qui se faisait dans la fibre des troncs, le gémissement des rameaux flambant comme des torches, le grésillement des gommés, la torsion des racines géantes, leur dislocation, leur brisement affreux, alors que le fantastique géant, qu'elles retenaient avec tant de solidité à la croûte terrestre, penchait

peu à peu son torse énorme vers la terre où il allait bientôt s'écraser, tout cela, vous emplissait l'espace de grondements sourds, de rugissements étouffés, de crissements aigus ou confus, de halètements de bêtes égorgées. Puis le grand et lourd tronc de cèdre ou de pin, brisant ses attaches dans un dernier spasme d'agonie, s'abattait pesamment dans le brasier, laissant à ses pieds une large et profonde déchirure d'où s'échappait une buée rouge. Alors, au choc du géant tombé, la terre était secouée, ébranlée pendant un long moment, tandis qu'une trombe de cendres ardentes s'élançait, montait dans l'espace où le vent l'empoignait, la brisait, puis l'éparpillait de toutes parts. Et à chaque instant, un, deux, trois, quelquefois dix et vingt de ces géants des bois s'écrasaient à la fois dans un long hurlement de douleur ou d'épouvante.

La journée fut atroce.

Au soir, le vent se tut. Peu à peu le voile de fumée et de cendre s'éleva, s'amincit, s'évapora tout à fait, laissant à sa place une clarté rougeâtre et découvrant, enfin, les bois à demi dévorés et brasillants. Et la nuit prit l'aspect d'une immense aurore rouge. Le firmament tout entier rougeoyait d'un horizon à l'autre. La mer elle-même, au loin, prenait une nuance roussâtre. Du côté des bois incendiés, on pouvait maintenant apercevoir une immensité de colonnes rouges, de pilastres, de stèles les plus variées offrant les formes les plus capricieuses. Parfois, une nappe de fumée jaunâtre s'élevait doucement et se déployait comme un manteau de pourpre ; et d'autres fois cette nappe avait l'apparence d'une voûte de porphyre rouge parsemée de pendeloques d'or.

Carrington, qui de son navire considérait ce spectacle grandiose et terrible à la fois, se répétait à tout moment, mais avec un doute qui lui serrait la gorge :

— Non, non. Il n'est pas possible, Ô Dieu ! que Louise soit dans cet enfer !

Hélas ! Louise était là, oui, là dans cet enfer, sur un, bûcher flambant, comme ces anciennes vierges romaines jetées dans les fournaies rugissantes, comme une Jeanne d'Arc sur son tas de fagots. Seulement, chose bien extraordinaire, Louise vivait...



Oui, Louise était là, vivante, mais seule vivante, au sein de ce brasier ardent, si ardent que le lac s'était asséché et que, dans la fontaine de vingt pieds de profondeur, il ne restait plus qu'une mince couche d'eau cendreuse, dont elle puisait un peu de temps en temps pour calmer la soif ardente qui la dévorait, ou pour baigner son front brûlant.

Était-ce miracle ? On pouvait le croire.

À la Cédrière, le premier jour, on ne s'était pas aperçu que les bois, vers le nord, brûlaient ; car en cette clairière, qu'entourait une haute futaie, on ne découvrait qu'un carré de ciel, et cette futaie formait l'horizon. Quand venait un orage poussant ses lourdes nuées, on n'apercevait celles-ci qu'au moment où elles s'avançaient au-dessus de la clairière, cachant le soleil et répandant une ombre lourde. Comment de cet endroit ainsi enclos, ainsi fermé, aurait-on pu voir des fumées d'incendie à plusieurs milles de distance ? Ce fut le soir venu seulement que la pensée d'un incendie vint à l'esprit des habitants de la Cédrière. Car alors on avait remarqué dans le ciel cette rougeur, qui avait la forme d'un large arc de cercle aux nuances changeantes. Mais, le lendemain, dans l'après-midi, la fumée commença de se répandre dans les sous-bois, lentement, légère encore, comme une brume qui s'avance au-dessus de la mer.

Sur le moment, on eut l'impression que Guillaume, qui labourait les champs, avait peut-être eu l'idée de brûler des tas de branchages et de racines sur une pièce de terre neuve. Pourtant, le capitaine lui avait bien défendu de brûler quoi que ce fût, tant on avait eu de peine à étouffer le feu le mois d'avant. Mais la fumée augmentait, s'épaississait, et l'on finit par s'avouer qu'il était impossible qu'un simple feu de branchages fît tant de fumée.

Louise prit le sentier qui conduisait aux champs pour voir s'il y avait du feu de ce côté-là. Elle suivait une direction nord, et plus elle avançait, plus la fumée devenait épaisse, noire et acre. Une fois les champs atteints, elle ne put voir tout de suite Guillaume qui, à peu de distance, labourait paisiblement dans le brouillard de fumée. Elle put entendre sa voix, quand il

commandait les chevaux. Ce ne fut qu'à une distance de dix ou douze pas que lui et elle purent se voir. Lui se mit à rire, disant :

— Si ça continue, la demoiselle, on va finir par étouffer. En fait-il une fumée, un peu !

— Je pensais, dit Louise, que tu avais mis le feu à un tas de branchages, et je venais m'enquérir.

— Oh ! il n'y a pas de danger que je mette le feu, la demoiselle, je sais trop bien maintenant ce que c'est.

— Mais alors, d'où peut bien venir cette fumée ?

— C'est bien simple, ce sont les bois qui brûlent par là, dans le nord. Je ne serais pas surpris que les Sauvages aient mis le feu sans le savoir.

Il entendait que des sauvages auraient pu allumer un feu de campement sans penser que, mal éteint, ce petit foyer pouvait faire flamber toute la forêt.

Louise, sans la moindre inquiétude cette fois, retourna à la maison. Elle n'avait pas l'idée de ce que peut être un feu de forêt et le danger qu'il offre.

Quand la nuit tomba, on vit d'immenses lueurs parcourir le ciel en tous sens.

Le capitaine fut pris d'une vague inquiétude. Il n'avait jamais été spectateur d'un feu de forêt, mais il en avait entendu parler. Et tout environnés de bois comme ils étaient, on pouvait craindre que l'incendie, survenant à l'improviste, ne les enveloppât. Mais le feu se trouvant encore loin dans le nord, on ne voulut pas s'inquiéter outre mesure. Tout de même, le capitaine, pas trop bien à l'aise, dit à Guillaume :

— Demain, mon garçon, tu laisseras les chevaux dans l'étable, et au lieu d'aller labourer, tu iras faire une tournée par le nord pour savoir où est le feu. Avec une sécheresse comme il fait depuis plus de deux mois, il est prudent de savoir à quoi s'en tenir.

Le jour suivant, après le repas du matin, Guillaume, le fusil à l'épaule, s'enfonça dans les bois vers le nord, là où le feu semblait être.

Le soir précédent, le vent avait tourné au sud, et dans le cours de la nuit il avait repoussé vers le nord la fumée qui avait envahi les sous-bois. Ainsi, au matin suivant, on put voir que la forêt avait retrouvé sa physionomie

ordinaire, et l'on crut le feu éteint. On ne songea point au vent qui tourné au sud, repoussant vers le nord la fumée qui, la veille, était venue du nord où grondait toujours l'incendie activé par un grand vent. À la Cédrière, si l'on ne voyait pas de fumée du moins pouvait-on entendre les sifflements du vent, qui en même temps agitait en tout sens la cime des arbres. Un sourd et continu bourdonnement emplissait la clairière. De temps à autre une rafale plongeait dans cette ouverture, mettait des rides à la surface unie et calme de l'étang, tournait autour des constructions, secouait volets, portes et fenêtres, remuait les rameaux des cèdres avec brusquerie, puis, glissant au ras du sol et autour des étables raclait des débris de paille et de foin, les soulevait dans l'air en un tourbillon doré qui s'éparpillait ensuite à l'infini. Et à mesure que s'avavançait la matinée, le vent prenait de l'ampleur. Une fois, Louise étant allée au lac puiser de l'eau, une de ces rafales plongeantes l'enveloppa ; elle fut saisie, secouée, presque soulevée par ses jupes gonflées, et son chapeau de paille, avec ses brides lâches, s'envola, monta en virevoltant et partit en un voyage inconnu par-dessus le faîte des bois.

Mais elle riait, n'ayant plus d'inquiétude, puisqu'il n'y avait plus de fumée et, par conséquent, plus de feu.

Vers les onze heures, comme le capitaine fumait paisiblement sa pipe, que les deux femmes apprêtaient le repas du midi, on aurait pu voir flotter au-dessus du lac une mince vapeur bleuâtre dans laquelle le soleil traçait des cercles violets ou faisait de multiples plis d'une nuance jaune qui tremblotaient, puis s'étiraient jusqu'à venir frôler les branches des arbres. Et cette vapeur ondoyait doucement, comme un voile qui ondule dans la brise. Elle montait, descendait, planait, et quelquefois s'assombrissait, passant du bleu pâle au bleu foncé ; puis elle s'éclaircissait et devenait blanche et diaphane. Par moments, au plongeon d'une rafale, elle se déchirait par petits lambeaux floconneux qui voltigeaient follement entre les rameaux verts des cèdres, qu'ils tamponnaient et festonnaient d'ouate d'une blancheur de neige. Puis, le coup de vent, en remontant dans l'espace, emportait vapeur, ouate, tampons et festons. Mais la vapeur revenait bientôt, elle se reformait comme une brume, très mince, très légère, si bien qu'on avait peine à la voir. En effet, les gens de la maison ne l'avaient pas encore remarquée. Et cette brume, devenant plus dense, finissait par rendre la visibilité moins nette. Mais un nouveau coup de vent survenait et la

dispersait. C'est à l'un de ces moments que Louise dut se rendre à la laiterie. Tout d'abord elle ne vit ou ne perçut rien d'anormal. Mais en revenant de la laiterie à la maison, elle aspira fortement l'air autour d'elle. Et lorsqu'elle fut rentrée elle dit à ses parents.

— Je ne sais pas si j'ai l'odorat dérangé, mais il me semble que ça sent la fumée dehors.

Le capitaine haussa les épaules négligemment.

— Bah ! dit-il, c'est la fumée d'hier que tu as encore dans le nez.

C'était bien possible. Personne n'eut l'idée de jeter au dehors un coup d'œil attentif dans la clairière étincelante de soleil. Et l'on se mit à table. On n'attendait pas Guillaume avant le déclin du jour, en raison de la longue marche qu'il aurait à fournir.

Le repas fut plutôt silencieux. On n'échangeait que de brèves paroles de temps en temps. Depuis que Louise avait parlé de fumée qu'elle croyait avoir sentie, un souci se posait dans les esprits. Quand un coup de vent survenait secouant toute la maison, le capitaine répétait invariablement la même observation :

— En fait-il encore un vent aujourd'hui !

Pour échapper à une vague inquiétude qui finissait par les gagner, Louise et sa mère s'entretenaient de temps à autre, en phrases détachées, un peu au décousu, de petits travaux domestiques qu'elles méditaient d'accomplir dans le cours de l'hiver qui venait, pour occuper leurs loisirs. Louise avait fait monter par Guillaume les pièces d'un métier à tisser, qu'on avait acheté d'occasion, et sur lequel elle voulait faire des toiles et des étoffes. Car la lingerie qu'on avait apportée de Louisbourg s'usait très vite, bien qu'on l'eût en partie remplacée par de la lingerie achetée en Acadie. Il faudrait même tresser de nouveaux tapis, et dame Dumont se réservait cette besogne. D'abord, elle mettrait en effilochées tous les vieux draps de lit, les vieux jupons, les vieilles jupes, les vieux corsages, les vieilles chemises, les serviettes trouées, les nappes déchirées, tout un magasin de guenilles précieusement conservées et entassées dans deux grands coffres de chêne, là-haut dans le grenier. Et puis, quand Louise le voudrait, elle, dame Dumont, carderait et filerait pour que la jeune fille ne fût pas retardée dans

son tissage. On voulait faire un bon hiver, remplir les coffres, les armoires et les commodes. D'ailleurs, on n'aurait que cela à faire.

Le repas s'achevait, et elles parlaient encore de ces choses, lorsque le capitaine les interrompit brusquement.

— Écoutez donc... Entendez-vous ce bruit ?

On dressa l'oreille.

— Ce n'est rien, dit tranquillement la mère, c'est le vent.

On percevait un grondement sourd, et cela, en effet, ressemblait au bruit que fait le vent en agitant la cime des arbres.

— Oui, ça doit être le vent, dit le capitaine.

Et l'on finit le repas en silence, sans plus prêter attention aux bruits du dehors, au grincement des volets secoués. Le capitaine se leva et alla bourrer sa pipe, à sa place accoutumée, au coin du feu éteint. Les deux femmes demeurèrent à leur place et se remirent à causer de leurs projets pour l'hiver. Elles se souriaient toutes deux tout en causant, elles étaient si tranquilles et contentes, elles s'aimaient tant d'ailleurs et se comprenaient si bien. Leurs visages ne s'assombrissaient que rarement, à la pensée des absents. Mais elles chassaient bien vite ces pensées qui leur faisaient mal. À quoi bon, d'ailleurs, toujours revenir sur les choses du passé ? Louise, elle, se laissait emporter par le souvenir d'Olivier, trouvant doux d'évoquer leurs premiers amours. Maintenant, elle l'attendait sans se chagriner, sans se donner de soucis ; elle s'était efforcée de se tisser un espoir qui durerait toujours, et avec cet espoir elle vivrait paisiblement. Dans ce monde ou dans l'autre, elle savait qu'un jour Dieu l'unirait au fiancé si longtemps attendu, et alors elle jouirait de toutes les félicités possibles. Ce serait sa juste récompense. Si au fond de son cœur demeurait un reste d'amertume, elle s'efforçait de noyer cette amertume dans le flot de joies que versait en son âme le devoir accompli envers elle-même et ses parents. Elle ne songeait presque plus à Carrington, croyant qu'il l'oubliait. Car, comme il l'avait promis à sa dernière et brève visite, il n'était pas revenu. Il avait dû finir par comprendre que Louise demeurerait fidèle à son serment, qu'il était vain de nourrir des espoirs impossibles, et qu'il valait mieux chercher ailleurs la femme qu'il désirait pour la compagne de sa vie. Avec ces pensées Louise finissait par apaiser les tourments de son esprit.

Le capitaine avait allumé sa pipe et, par habitude, était allé à la fenêtre pour jeter un coup d'œil du côté des étables. On avait dressé, tout à côté, un enclos de pieux et de perches dans lequel on lâchait durant le jour les deux chevaux et le mulet, lorsqu'on ne les utilisait pas. Quant aux vaches, bœufs et moutons, ils étaient comme à l'ordinaire au pâturage, à l'autre bout des champs. Les chevaux, ce midi-là, ainsi que le mulet s'étaient allongés sur le sol, rafraîchi par les bourrasques qui passaient ras de terre, et ils somnolaient doucement. Autour des étables les volailles picotaient çà et là, grattaient les débris et déchets de paille ou les graviers, cherchant quelque grain d'orge ou de blé. Un coq, haut en couleurs, brandissait de temps en temps sa crête rouge, étirait le cou, gonflait ses plumes et lançait dans l'espace un cri clair et prolongé. Puis il avait l'air de prêter l'ouïe, immobile et attentif, ne se tenant que sur une patte. Lorsque le temps était calme, par les matins et les soirs, les échos répétaient son cri et alors il secouait ses plumes de contentement. Mais ce jour-là nul écho, nulle réponse ne vint à son appel. Il parut fâché. Il s'ébroua fortement, tourna sur lui-même et se mit à gratter le sol tout en pontifiant du bec et de la prestance. S'il venait à trouver quelque chose, un grain de blé, par exemple, ou un ver, il appelait une poule de ses amies. Oui, mais souvent il en venait dix, douze à la fois qui se précipitaient en battant des ailes. Mais lui, usant de son autorité, protégeait le bien acquis à grands coups de son bec rose sur les têtes qui s'avançaient de trop près. L'amie, alors, approchait, le coq lui indiquait le grain de blé et le regardait picoter et gratter tout en lui murmurant une amourette.

Le capitaine vit que tout était tranquille ; et il allait retourner à sa place, quand il lui sembla découvrir de la fumée.

Il regarda sa pipe et la « boucane » qu'elle faisait en pensant que cette fumée qu'il avait cru voir dehors était celle de sa pipe, Mais non, il y avait certainement de la fumée dehors. Ne se rappelait-il point que Louise avait dit, avant le dîner, que ça sentait la fumée ? Il ouvrit la porte, afin de mieux voir et pour être plus certain. Eh oui, dans les sous-bois, vers le sud surtout, c'était tout plein de fumée bleuâtre. Et puis, le grondement entendu redoublait, et cela venait du côté du sud. Il y avait certainement quelque chose qui n'était pas ordinaire. Le vent continuait à grandir et à rugir dans

l'espace. Mais il n'y avait pas de feu, on n'en voyait pas. Alors que signifiait cette fumée ? D'où venait-elle ?

— C'est peut-être, se dit-il, un reste de la fumée d'hier...

Sans plus s'inquiéter, il referma la porte et alla reprendre son siège, sans songer d'attirer l'attention des deux femmes sur cette fumée étrange.

Louise et sa mère continuaient à s'entretenir doucement. De temps à autre la jeune fille échappait un petit rire clair et gai. La mère souriait, contente, heureuse. Oui, on était si bien, si heureux, après tout ! Combien il y en avait de malheureux qui auraient souhaité être à leur place ? Par exemple, ces pauvres gens qu'on avait dépouillés de leurs biens et déportés en France. Combien de misérables encore, qui n'avaient pas tout ce qu'il faut pour se nourrir et se vêtir ! Combien se voyaient cloués sur des lits de souffrance où les retenaient de longues maladies, souvent incurables, finissant leur existence dans une lente agonie !

Oui, on pouvait être heureux là, dans cette forêt qui leur faisait un rempart inébranlable contre le souffle des tempêtes et des ouragans ; on pouvait être satisfait de son sort et en remercier le ciel.

Mais tout à coup un étrange sifflement traversa l'espace ; puis ce fut un rugissement formidable, suivi peu après d'un éclatement de mitraille.

— Dieu ! qu'est-ce cela ? exclama la mère devenue subitement pâle.

Sans mot dire, le capitaine courut ouvrir la porte pour regarder dehors. Louise, aussi pâle que sa mère, l'observait. La minute qui suivit parut angoissante. Avec la porte ouverte, on entendait plus clairement, plus nettement les bruits de l'extérieur. Puis une épaisse fumée survenait, glissant presque à ras de terre, accompagnée comme d'un roulement de tonnerre.

— Mais c'est le feu ! c'est le feu ! cria la mère en courant, à la porte que tenait ouverte le capitaine.

Louise s'était approchée d'une fenêtre. À cet instant, la fumée, plus épaisse, plus noire, montait, dans la clairière vers le ciel, formant au-dessus des arbres un nuage qui s'allongeait, empoigné par le vent, et fuyait en un tourbillon. La clairière devenait obscure, le soleil ne se voyait plus. Puis, un autre nuage de fumée noire succédait au premier, puis un autre encore, et ce

n'était plus qu'un terrible tourbillon qui hurlait en se tordant. Et le tourbillon, passant sur la cime les arbres, les frôlant, y laissait des lambeaux de fumée ; mais les cimes frénétiquement agitées les chassaient bien vite, et le vent, les rapaillant, les emportait. De ces lambeaux de fumée que retenait de temps en temps la cime des arbres, tombait une cendre brunâtre, une suie acre qui formait dans la clairière un brouillard, l'obscurcissant davantage.

Une stupéfaction intraduisible s'était peinte sur les visages. Et comme le brouillard de fumée s'engouffrait par gros paquets dans la maison, le capitaine repoussa vivement la porte.

— Mon Dieu ! fit Louise quittant la fenêtre, que pensez-vous de cela, papa ?

La face soucieuse et tirant de sa pipe éteinte d'éphémères bouffées, le capitaine répondit, branlant la tête :

— C'est clair... le feu est dans les bois, quelque part du côté du sud.

— Mais qui aurait bien pu mettre le feu ? demanda la mère, tremblante et toujours très pâle.

— Je me le demande aussi, ma femme. Mais une chose est assez certaine, nous ne sommes plus beaucoup en sûreté ici. Je vais aller voir ce qui se passe, et savoir à quoi nous en tenir au juste.

Il mit un bonnet de laine, prit son bâton, et d'un pas raidi, le dos rond, il sortit et s'engagea dans le chemin menant hors des bois. La fumée envahissait de plus en plus les sous-bois et rendait la visibilité moins nette de moment en moment. Le capitaine parcourut une distance d'environ un demi-mille, puis s'arrêta pour prêter l'oreille et examiner les choses autour de lui. Le grondement de l'incendie devenait plus net, plus distinct. Comme le chemin suivait une direction sud et ouest, le capitaine avait pensé qu'il s'éloignait du foyer de l'incendie. Mais là, il sentit une chaleur lui souffler au visage. Puis, le grondement entendu dans le sud lui parut venue maintenant de l'ouest. Il s'en étonna. Une anxiété le prit. Est-ce que le feu était partout ? À ce moment, un tourbillon de fumée passa, avec un sifflement prolongé, au-dessus du chemin, et le capitaine crut distinguer des lueurs de flamme accompagner le tourbillon. Une chaleur plus forte, survenant par vagues rapides et successives, lui fouetta la figure. Il eut peur. Et, tournant sur ses talons, oubliant ses rhumatismes, il se mit à courir du

côté de sa demeure. Une idée lui était venue : courir à la maison, emballer les effets et décamper au plus vite.

Il s'arrêta un moment pour reprendre haleine. Tous les éléments avaient paru s'apaiser, et là où il se trouvait il n'y avait plus qu'une mince fumée.

— Il est possible que le feu ne vienne pas jusqu'à nous, se dit-il, pour échapper à son angoisse.

Mais un nouveau grondement, un nouveau tourbillon de fumée s'élança dans le chemin pour s'élever dans l'espace. Une nouvelle vague de chaleur passa, puis, à une assez faible distance, des crépitements de rameaux enflammés lui firent comprendre qu'il valait mieux suivre sa première idée, emballer et décamper. Il reprit sa course vers la maison.

Dans une angoisse facile à comprendre, Louise et sa mère guettaient le retour du vieux. Elles voyaient bien que l'incendie prenait des proportions terribles à chaque minute qui s'écoulait. L'étang s'était couvert d'une cendre brune et huileuse. Les chevaux et le mulet, dans leur enclos, dressaient les oreilles avec inquiétude, et de leurs naseaux frémissants aspiraient cette fumée annonciatrice d'un danger qui les menaçait. Puis ils se mettaient à renâcler, à hennir, et tout d'un coup, comme saisis d'effroi, bondissaient et galopaient autour de l'enclos cherchant une issue pour fuir. Les volailles, toutes juchées sur un tas de fumier, écoutaient et regardaient de leurs yeux ronds et papillotants, immobiles, comme figées et glacées. Une fois, des perdrix passèrent à tire-d'aile, traversant la clairière, fuyant l'incendie. Une autre fois, ce fut un lièvre qui, débouchant dans la clairière, s'arrêta net, comme surpris, les oreilles droites et les yeux arrondis. Puis, reprenant son élan, il traversa la clairière en quelques bonds et disparut dans les bois, fuyant lui aussi le feu qui venait. Tous les êtres animés prenaient la fuite, cherchant leur salut hors de cette forêt qui ne pouvait plus être bientôt qu'une torche immense. Louis comprit qu'il leur fallait, eux aussi, fuir le plus tôt possible : ces petites bêtes qui fuyaient, les chevaux qui cherchaient une issue pour s'échapper au danger qu'ils flairaient, tout cela était un avertissement, qu'on ne pouvait dédaigner.

Enfin, le capitaine parut essoufflé, à bout de forces.

— Nous n'avons qu'une chose à faire, dit-il dès qu'il fut entré dans la maison, charger la charrette des choses les plus indispensables, atteler les

chevaux et partir avec nos animaux. Si nous restons ici, nous y brûlerons comme de la paille.

C'était l'avis de Louise et de sa mère. Seulement, il fallait se hâter. Le capitaine suggéra qu'on prit par les champs, afin de rassembler le troupeau dans le pâturage et de s'en faire suivre. On ferait peut-être la rencontre de Guillaume, qui leur serait utile de bien des manières et qui, en outre, pourrait leur indiquer un chemin qui les mettrait hors de danger. Car le capitaine avait annoncé qu'il ne fallait pas songer au chemin de sortie, qui lui avait paru barré par le feu.

Il fallut plus de trois heures pour empiler sur la charrette les choses les plus nécessaires, atteler les chevaux et partir. Dans une grande armoire on avait entassé les volailles. Derrière la charrette et retenu par une corde passée à son cou, le mulet suivait. Le capitaine et sa femme étaient assis sur le devant de la charrette. Louise, ayant, dit qu'elle monterait plus tard sur la charge, marchait derrière le mulet et la charrette. On atteignit les champs, puis le pâturage, sans avoir rencontré Guillaume. Si l'on s'éloignait du foyer de l'incendie, il n'en restait pas moins une épaisse et âcre fumée qui rendait l'air presque irrespirable. Au-dessus des bois le vent continuait à rugir et à charrier des tourbillons de fumée. Le grondement de l'incendie, quoique diminué par la distance, s'entendait encore. Dans l'obscurcissement du soleil une ombre sévère et lourde planait. Toute la nature prenait un aspect de tourmente, de catastrophe et de deuil. Les cœurs se serraient d'inquiétude et d'angoisse.

Louise avait rassemblé le troupeau et elle essayait de le pousser devant les chevaux. Le capitaine, ne connaissant aucune voie pouvant le conduire hors des bois, avait décidé de suivre un vallon auquel, dans son imagination, devait succéder un autre vallon, si bien que de vallon en vallon on finirait par trouver une issue. Le vallon allait dans une direction nord et ouest. Mais une chose bientôt les contraria, le troupeau refusait de s'éloigner du pré. Dès que Louise l'avait rassemblé, il se débandait, et se dispersait. À deux ou trois reprises elle essaya vainement de les conduire dans le vallon et de les pousser devant l'attelage. Que faire ? On perdait un temps précieux. Le capitaine se fâcha.

— Au diable ces sacrées bêtes ! cria-t-il à Louise. Tant pis pour elles si elles se font prendre par le feu !

Il fit monter Louise, hors d'haleine, sur la charge et l'on repartit. Au bout d'un quart d'heure de marche, on s'aperçut que la fumée envahissait le vallon, et plus on avançait, plus cette fumée devenait épaisse. Il parut encore que le grondement de l'incendie devenait plus distinct, plus fort et qu'on s'en allait à sa rencontre. Une fois, une colonne de fumée, haute et noire, jaillit devant eux, pas très loin, suivie par des craquements dont on ne pouvait dire la nature, mais qui faisaient clairement entendre que là, tout droit devant eux, il n'était pas bon de s'aventurer. D'ailleurs, comme le vallon faisait un coude assez prononcé vers le nord, l'attelage s'arrêta subitement, devant une muraille infranchissable pour la charrette. C'était un coteau fortement boisé qui fermait le vallon et, naturellement, tout passage. Et par delà ce coteau, on pouvait percevoir de mieux en mieux la rage de l'incendie.

— Mais le feu est de tous côtés ! cria dame Dumont, à peu près terrifiée.

Louise venait de sauter à bas de la charge, avec l'intention de chercher, contre tout espoir, une issue qui les mènerait au salut. Car il apparaissait comme impossible d'aller plus loin, comme l'avait dit le capitaine devant l'obstacle qui se présentait. Il était inutile de chercher une issue hormis ce vallon par où l'on était venu se buter à ce coteau, et ce vallon ne pouvait que les ramener dans la zone du danger. On consulta Louise. Celle-ci, qui comprenait la situation désespérée dans laquelle on était, voulut cependant redonner un peu d'espoir à ses pauvres parents, dont elle n'avait pas de peine à deviner la terrible angoisse, sinon l'épouvante. Elle dit qu'il fallait revenir sur leurs pas, regagner l'habitation et à tout risque, tenter de trouver leur salut par le chemin de sortie. Là, du moins, on savait où l'on irait, et l'on n'aurait qu'un mille de chemin à franchir une affaire de trois quart d'heure, du pas lent qu'on allait. On suivit le conseil de la jeune fille, on reprit le chemin de la maison. Que pouvait-on faire de plus ou de mieux ?...

Cependant le vent tournait en tempête. L'espace, les bois, les champs s'emplissaient de bruits si divers et si tumultueux, si pressés et si successifs, que c'en était un fracas continu. Maintenant, on se rapprochait encore du foyer de l'incendie, là, vers le sud, où il avait beaucoup plus d'ampleur, de violence et de rage que du côté du vallon. On semblait approcher d'une fournaise ardente qui soufflait du feu au visage avec une fumée étouffante. Les chevaux commençaient à s'exciter, renâclant, mordant leurs mors,

dansant donnant des coups de collier comme pour briser les attelles, casser les traits, se libérer et prendre la fuite. Le capitaine pouvait difficilement les contenir. On atteignit enfin la clairière, dans laquelle plongeait un véritable ouragan. Pour s'entendre parler, il fallait crier. La fumée s'y amassait au point qu'on avait peine à voir le chemin.

On ne perdit pas de temps. Le capitaine dirigea l'attelage vers le chemin de sortie, pressant les deux bêtes de la voix et du geste. Là, dans ce chemin étroit, de dix pieds de largeur seulement, bordé de chaque côté d'une haute futaie se dressant sur des sous-bois touffus et où le vent ne pénétrait pas, hormis quelques légers souffles qu'il y échappait en passant à la cime des arbres, la fumée s'accumulait, se concentrait jusqu'à former un rideau qui, à dix pas, dérobait les choses à la vue. En outre, la chaleur, dont les vagues moins vives, plus lentes, devenait insupportable.

N'importe ! l'espoir d'un salut proche allégeait les esprits tourmentés. Vingt minutes de marche, au pas accéléré que prenaient peu à peu les chevaux aux commandements de leur conducteur, et l'on serait hors de cette fournaise et en toute sécurité.

Un destin implacable s'acharnait-il à ces pauvres gens ?... On venait à peine de s'engager dans ce chemin qu'un long et affreux craquement se produisit à quelques pas seulement de l'attelage. Puis, l'on vit à travers le rideau de fumée un pin énorme s'abattre en travers du chemin, déraciné et couché par la force du vent. Ce tronc énorme, garni de ses longs rameaux, barrait le chemin à une hauteur de cinq ou six pieds. On était pris, plus d'espoir à garder. Que faire, sinon rebrousser chemin une fois encore ? Et où irait-on ? Une forte branche d'un tremble voisin, que le pin en tombant, avait cassée, et qui était restée un moment suspendue à une branche plus basse du même tremble, fut emportée dans une rafale de vent et vint s'abattre sur la croupe des chevaux. Ceux-ci, déjà excités, tourmentés par la peur, se cabrèrent de frayeur et reculèrent d'un mouvement brusque. Une roue de la charrette heurta un tronc d'arbre renversé tout au bord du chemin. Et comme les deux chevaux s'excitaient encore à ce choc, ils donnèrent un autre coup de collier à reculons. La roue de la charrette grimpa sur le tronc peu élevé. Puis, les chevaux, que le capitaine ne pouvait plus maîtriser, tentèrent de tourner brusquement vers la droite et, ainsi, rebrousser chemin vers la ferme. Mais la charrette, avec sa roue gauche

juchée sur le tronc d'arbre, perdit, dans ce brusque mouvement à droite, l'équilibre, emportée d'ailleurs par la charge, et se renversa dans le chemin. Ce fut alors le désastre. Les chevaux brisèrent leurs traits et s'élancèrent follement vers la clairière, et le mulet suivait, ayant lui aussi cassé sa corde. Les trois bêtes disparurent.

Il serait bien difficile de peindre avec exactitude la scène qui suivit. Une chose est certaine ; dans le fracas de la tourmente c'était l'horreur qui régnait là, l'horreur à son paroxysme, peut-être.

Louise, sans doute ayant prévu l'accident, avait sauté de la charge où elle était montée, lorsque la roue gauche de la charrette avait heurté le tronc d'arbre. Elle ne savait que faire. Elle se tenait un peu à l'écart, figée, voulant parler, donner un conseil, mais ne trouvant rien et, peut-être, incapable dans le vacarme des éléments de se faire entendre. D'ailleurs, tout ce qui suivit ne dura que quelques secondes. Les choses lui apparurent comme dans un rêve. Elle vit la charge culbuter, les chevaux se libérer et s'enfuir. Puis, le capitaine qui se relevait après avoir roulé sur le chemin avec la charge, et, enfin, dame Dumont, tombée dans le sens opposé à son mari, à gauche, mais ne se relevant pas. Instinctivement le capitaine et Louise coururent à la pauvre femme, et virent à son front une large tache de sang qui coulait encore dans d'herbe roussie et le sable. En tombant, son front avait heurté une souche au bord du chemin, et sous la violence du choc elle avait perdu connaissance. Elle demeurait inanimée. Elle n'était pas morte, car on pouvait voir qu'elle respirait. Le capitaine, accroupi près d'elle, gémissait et pleurait, oubliant tempête, feu et fumée. Mais Louise, retrouvant un peu de calme, songea tout de suite à donner des soins à sa mère. De son mouchoir elle étancha le sang, afin de voir si la blessure était bien grave. Mais que pouvait-elle voir dans la fumée et l'ombre qui se faisait ? Et que pouvait-elle faire, sinon relever la pauvre femme et l'emporter ? Où ? à l'habitation. Pouvait-on aller ailleurs ?... Alors, on aurait pu voir cette frêle jeune fille et ce faible vieillard se charger de ce corps trop lourd pour eux et, à pas très lents et en chancelant, l'emporter vers la maison et vers le foyer d'incendie. Heureusement, on était tout près de la clairière.

Maintenant, dans l'habitation, secouée par la tempête, gisait, inanimée pour toujours cette fois, dame Dumont. Elle était morte, chemin faisant,

sans qu'on s'en aperçût. En pénétrant dans la maison, Louise, la première, reconnut, qu'on ramenait un cadavre...



Dame Dumont dormait de son dernier sommeil dans sa chambre et sur son propre lit. Agenouillé près du corps, le capitaine continuait à gémir et à pleurer. La nuit venait, et quelle nuit, Seigneur ! Louise, après avoir essayé, et bien vainement, de consoler son pauvre père, dont la douleur était pour elle une souffrance indicible, se découragea. Un moment, elle demeura debout au milieu de la chambre, toute droite, très pâle et sans un mouvement, comme pétrifiée, considérant d'yeux humides cette morte et ce pauvre vieux écrasé de douleur. Si elle ne bougeait pas, elle sentait du moins son cœur se briser. Que n'eût-elle donné pour rendre la vie à sa mère et la joie à son père ! Elle aurait tout donné, sa vie la première. Un lourd sanglot, une fois, l'agita des pieds à la tête. Puis, tout à coup, comme sortant d'un rêve, elle promena autour d'elle un regard égaré. Elle vit la nuit envahir la chambre, une nuit opaque presque et secouée du bruit de la tempête. Louise, maintenant, distinguait difficilement ce qui s'offrait à ses yeux. Elle voulut faire de la lumière. Mais elle se souvint que les lampes avaient été emballées et chargées sur la charrette avec d'autres effets. Si elle se rendait à la chapelle, elle y trouverait quelques bouts de chandelles peut-être ? Elle quitta la chambre et pénétra dans la grande salle commune, sombre, déserte, et dont une partie du mobilier avait été enlevée. Et alors, elle se vit tout à coup comme seule sur la terre et abandonnée. Seule ? non. Un sourire, mais si triste, passa fugitivement sur ses lèvres ; elle venait d'évoquer le souvenir d'Olivier. Puis, ce fut l'image de Carrington qui se présenta, mais qu'une autre image chassa aussitôt, celle de Guillaume. Au fait, ce Guillaume, où était-il ? Que faisait-il ? Pourquoi ne revenait-il pas ? Ah ! le pauvre et innocent Guillaume, reviendrait-il jamais, pris comme elle-même dans un implacable cercle de feu qui petit à petit se rétrécissait, se refermait.

Cependant Louise était arrivée à la chapelle. Y ayant trouvé une obscurité complète, à cause du volet fermé de l'unique fenêtre, elle chercha sur des tablettes un bout de chandelle en tâtonnant des mains. Elle n'en trouva pas. Pourtant elle savait qu'il y en avait quelque part. Elle parcourut la petite

chapelle en tous sens sans découvrir ce qu'elle cherchait. Elle s'énervait, elle s'affolait dans l'horrible sarabande déchaînée au dehors, dont le vacarme continu pénétrait tout l'intérieur de la maison, qui elle-même semblait danser dans la ronde infernale. Louise, dans ce tumulte, dans les vibrations qui secouaient le sol, sentait un vertige la prendre au cerveau.

Tout à coup, dans un interstice du volet, elle crut percevoir des lueurs rouges traverser l'obscurité du dehors, tandis que d'innombrables crépitements pareils à une averse de grêlons s'abattant sur la toiture d'une maison aux tuiles sonores, répandaient de tous côtés un bruit de fusillade. À la même minute, un cri long et strident, semblable au braiment de l'âne, retentit, suivi aussitôt de deux hennissements. Louise pensa que les chevaux et le mulet, partis à l'aventure et ne trouvant pas d'issue pour échapper au danger qu'ils avaient flairé, étaient revenus aux étables. Puis encore, ce fut une longue suite de meuglements, de mugissements, de bêlements plaintifs. Ainsi, tous les animaux de la ferme, effarés, épouvantés, étaient revenus vers l'habitation de leurs maîtres, comme s'ils en attendaient aide et secours, les appelant de leurs longs cris de détresse.

— Les pauvres bêtes !... murmura Louise apitoyée.

Alors, lui vint le souvenir des volailles restés sur le chemin et enfermées dans l'armoire. Elle soupira fortement en songeant en quelle détresse elles devaient, elles aussi, se débattre. Oui, les pauvres bêtes auxquelles elle avait donné ses soins quotidiens avec tant de tendresse !

Comme le cri des animaux continuait à se mêler aux fracas de la tempête, attirée par elle n'aurait su dire quelle force ou quelle puissance, elle alla à la fenêtre jeter un coup d'œil dehors par l'interstice du volet. Elle put voir qu'il se faisait un grand cercle de lumière, et dans ce cercle les animaux tournaient, pris d'un affolement qui leur faisait perdre tout instinct de conservation. Ce grand cercle de lumière redoubla l'angoisse de la jeune fille.

Elle quitta la chapelle en courant. Elle trouva la grande salle tout illuminée par les clartés rouges de l'extérieur. Elle se précipita vers la porte, l'ouvrit. Elle poussa une clameur... Oh ! quel affreux spectacle ! Là, devant elle, sous ses yeux terrifiés, c'était l'enfer qui rugissait, l'enfer dans toute son horrible laideur, dans tous ses déchaînements. De longs jets de flammes

jaillissaient de partout et volaient dans l'espace. Des brandons voletaient, tombaient et enflammaient des parties encore intactes de la forêt. Des serpents de feu couraient à travers les troncs des arbres en sifflant. Et des nuées de flammèches montaient, s'élevaient très haut, se mêlaient aux fumées, s'éteignaient, reparaissaient, puis s'abattaient comme une pluie de feu. Louise aperçut soudain une haute flamme éclater devant elle, ne sachant comment, ni d'où elle venait ; puis, avant d'être revenue de sa surprise, elle constata que les étables flambaient, poussant vers le ciel obscur de hautes langues de feu. À cette vue, un vague soupçon la saisit. Elle sortit dans la cour et lança un coup d'œil inquiet vers le toit de la maison. Horreur ! toute la toiture était en feu. À cet instant, un coup de vent terrible plongea dans la place, un nouveau nuage de fumée noire roula, tout illuminé de flammes, et Louise fut saisie dans ce tourbillon. Elle se sentit soulevée, emportée... Elle cria, mais son cri fut couvert par un craquement, un déchirement affreux, comme le toit de la maison s'effondrait en lançant dans les airs une immense gerbe de flammes et d'étincelles. Louise venait de tomber tout près de l'étang dont les eaux, à demi taries, bouillaient et fumaient.

Et l'ouragan de feu, de fumée, de rugissements et de clameurs continuait...

Tous les animaux venaient de s'élancer dans une course éperdue vers le nord... toujours vers l'incendie qui les guettait.



Le soir du quatrième jour, lorsque le rideau de fumée et de cendre se fut dissipé et qu'apparut l'immense brasier rouge qui illuminait ciel et terre, avec son infinité de colonnes et de pilastres de feu, presque tous les habitants de la Pointe-aux-Corbeaux se dirigèrent vers ce spectacle qu'ils voulaient considérer de près.

Carrington, devant ce tableau splendide et terrible à la fois, avait senti comme une pointe acérée et brûlante entrer dans son cerveau. Il ne cessait de penser à Louise, à Louise qui n'avait pas été revue, pas plus que son père et sa mère, pas plus que l'engagé, Guillaume. Qu'était-il advenu de ces

gens ? La pensée d'un malheur irréparable le troubla profondément. Un remords lui vint, s'accusant d'être la cause de ce malheur. Si, en effet, il avait rendu à Louise son fiancé, celui-ci les aurait peut-être arrachés, elle et ses parents, à cette horrible mort. Il pouvait donc s'accuser d'avoir tué Louise et ses parents. N'ayant pu accomplir le crime qu'il avait médité contre Olivier, parce que la vision de Louise, qui le poursuivait, l'en avait empêché, il commettait un autre crime, un triple crime, dans un coup de folle jalousie. Trois victimes innocentes dorénavant le marqueraient pour toujours comme l'auteur de leurs tortures imméritées. Il n'était plus qu'un criminel de droit commun, lui le gentilhomme, lui l'honnête homme fier de son nom et de sa position sociale. Tout son visage blême, une honte le couvrit d'un rouge ardent, de ce même rouge dont le brasier là-bas, achevant de consumer ses victimes, rougissait la face du ciel.

En proie à ces regrets, à ces tourments, au remords qui mordait son cœur, Carrington se promena longtemps sur le pont de son navire, éclairé d'une rougeur sanglante par les clartés rougeâtres qui emplissaient le ciel. Le navire était désert, marins, soldats et officiers, attirés par la curiosité, étaient allés, en même temps que les villageois, aux abords du brasier. Carrington, tout en pensant à Louise, n'oubliait pas son fiancé, Olivier, toujours enfermé dans une cabine de l'entrepont. Vers les dix heures, il aperçut un canot se détacher de la rive et venir dans la direction de son navire. Il reconnut deux de ses officiers. L'un d'eux connaissait les relations de Carrington avec les gens de la Cédrière et venait en toute hâte lui faire une communication à leur sujet. Et voici ce qu'il lui dit :

— Monsieur, il se passe là-bas — il indiquait les bois incendiés — un fait étrange. On peut distinguer, à travers les colonnes de feu, une forme humaine qui va et vient et une forme qui a toute la ressemblance d'une femme.

À ces paroles, Carrington bondit.

— Êtes-vous certain des choses que vous avancez, monsieur ? dit-il d'une voix tremblante d'émotion.

— Mon camarade a vu, comme moi, de ses propres yeux, et tout le monde qui se trouve rassemblé là-bas a vu et voit encore la même femme se promener dans ce brasier.

Carrington parut frappé d'hébétude. Il réfléchit un moment. Puis, prenant une résolution, il commanda aux deux lieutenants :

— Attendez-moi un moment, je vous donnerai ensuite mes ordres.

Il gagna précipitamment la cabine d'Olivier.

Malgré l'ennui et l'angoisse qui le rongeaient sans relâche dans sa prison, Olivier finissait par se résigner à son sort. Toutes choses ont une fin, se disait-il, et un jour ou l'autre je recouvrerai ma liberté. Tout ce jour-là, il avait vu ce ciel obscurci par la fumée ; et maintenant il contemplait par le hublot de sa cabine cette immense et fantastique rougeur dans la voûte du ciel, et reconnaissait sans peine qu'elle provenait d'un feu de forêt.

Mais que pouvait lui importer que le feu dévorât les forêts du Nouveau-Monde ! Pouvait-il s'imaginer que Louise et ses parents vivaient au sein d'une forêt, et que cette forêt, à une très faible distance où il se trouvait, brûlait et dans ses flammes et ses cendres ensevelissaient ceux-là mêmes qui l'habitaient ? Il regardait ce ciel rouge par simple curiosité. Il ne pouvait d'ailleurs voir autre chose, sauf les rochers et les bois qui bordaient la baie.

Il entendit une clef tourner dans la serrure de sa porte. Il n'attendait personne, ayant reçu sa ration du soir quelques heures auparavant. Qui venait à cette heure tardive ? Il reconnut tout de suite Carrington et ne tarda point à remarquer la lividité de son visage.

— Monsieur, dit Carrington d'une voix tremblante et un peu précipitée, un hasard vient de m'apprendre que vous êtes le fiancé d'une jeune fille qui habite en ces lieux...

— Ah, ça, monsieur, cria Olivier d'une voix frémissante, voulez-vous me parler de ma fiancée, Louise Dumont ?

— Elle-même.

— Mais comment savez-vous... quel est ce hasard...

— Écoutez-moi, monsieur, et je vous prie de garder votre calme. Votre fiancée et ses parents habitaient au sein d'une forêt, à quelque deux milles d'ici, et cette forêt a été incendiée. On n'a pas revu ses habitants, et personne ne peut dire ce qu'ils sont devenus. Or deux de mes officiers qui reviennent des abords de la forêt, qui n'est plus qu'un champ de troncs calcinés que le feu achève de consumer, m'informent qu'on peut voir une

silhouette de femme se promener à travers ce feu. La chose est incroyable, et cependant tous deux me jurent dire la vérité. En tout cas, j'ai pensé qu'il vous serait possible de reconnaître cette femme, du moment qu'elle est de vos relations.

Olivier était devenu tout blême.

— Oh ! fit-il avec horreur... si c'était ma fiancée...

— Eh bien ! monsieur, reprit Carrington, c'est à vous de vous en assurer. Je vous rends votre liberté.

— Vraiment, monsieur, vous me libérez ?

Olivier avait saisi une main de Carrington et la serrait avec reconnaissance.

— Je vous libère et vous accompagne là-bas, à cette forêt, incendiée.

— En ce cas, monsieur, allons, allons vite. Oui, j'ai comme un pressentiment que cette femme est Louise, ma fiancée.

Les deux hommes montèrent sur le pont et Carrington commanda aux deux officiers de le conduire à terre avec le commandant français. Dix minutes après, les quatre hommes couraient vers les bois brûlés.

Des villageois, soldats et marins s'étaient groupés sur une hauteur d'où ils pouvaient admirer le grandiose spectacle qui s'offrait à leur vue. Quoiqu'on fût assez éloigné du brasier, on sentait l'ardente chaleur qui s'en dégageait. Ce fut là que dirigèrent leurs pas Carrington et Olivier, accompagnés des deux officiers. Cette éminence s'élevait à peu près vis-à-vis du chemin qu'on avait taillé dans la forêt pour atteindre l'habitation. Ce chemin, maintenant, avait l'aspect d'une large avenue bordée de colonnes de porphyre et de pilastres d'or. Les arbres qu'on avait abattus et couchés le long de ce chemin avaient été consumés et l'intensité de ce feu avait bien vite calciné les arbres bordant le chemin, et ces arbres avaient en peu de temps été réduits en cendre, lui donnant ainsi plus de largeur et une surface unie recouverte d'une couche de poussière argentée. Seulement, par endroits, des arbres à demi consumés étaient tombés en travers, l'obstruant.

Lorsque Carrington et Olivier arrivèrent au sommet du monticule, tout le monde qui s'y trouvait était silencieux, et tous les yeux se rivaient sur le spectacle qui se présentait avec une imposante grandeur. Des femmes,

qu'une trop vive émotion étreignait, se pendaient au bras de leur mari, ouvrant des yeux démesurés dans lesquels se lisaient à la fois l'admiration et l'horreur. Et tous ces visages étaient rouges des lueurs mêmes du brasier ardent qui s'étendait à perte de vue.

Un bourdonnement léger et continu se faisait, auquel se mêlait tantôt un vif pétilllement, tantôt une détonation assourdie. Par instants, une branche à demi brûlée se détachait d'un tronc avec un bruit sec de verre qui se casse et tombait dans une longue traînée de flammes qui sifflaient. On voyait courir et serpenter au ras du sol de multiples flammes, petites et multicolores, elles se croisaient, s'enjambaient, se heurtaient avec les crépitements d'étincelles, puis se mouraient dans un long soupir. À d'autres moments, on voyait encore de ces petites flammes grimper au long des fûts brasillants ; elles avaient l'apparence de ces feux follets qu'on voit voltiger dans les cimetières, autour des pierres tombales. D'autres fois, elles éclataient de lueurs si vives qu'on pensait voir s'allumer des feux de Bengales. D'autres flammes, encore, plus légères, plus transparentes, traçaient des dessins très curieux, tels des papillons dont les ailes étincelaient comme des émeraudes ou des rubis. Il y avait là une animation extraordinaire dans un mélange de joie et d'amertume, car de temps en temps il s'élevait comme un rire clair et joyeux de jeune femme heureuse, ou c'était un long gémissement comme un râle d'agonie. Une fumée blanche et rose planait de toutes parts, sur toute l'étendue du pays. Et à travers ce voile diaphane on voyait des troncs d'arbres, que le feu rongeaient dans leurs racines, pencher, pencher lentement par petites secousses vives ; puis on entendait des déchirements de racines, et le tronc s'écrasait avec un bruit mat. Un autre suivait, puis un autre encore... Et chaque fois qu'un de ces troncs s'abattait, une gerbe d'étincelles montait très haut, s'élargissait en forme d'éventail, oscillait un instant et tombait comme une pluie d'étoiles en pétillant.

Eh bien ! là, dans les ardeurs atroces de ce foyer, une femme vivait. On la regardait d'yeux fous. Car elle semblait se promener dans ce feu comme en un jardin de fraîcheur. Elle n'allait pas loin : quelques pas d'un côté et quelques pas de l'autre. Le plus souvent elle gardait sa tête penchée vers le sol, et l'on eût pensé qu'elle cherchait quelque chose. Souvent aussi, elle s'arrêtait, levait la tête vers le ciel et demeurait un moment en contemplation, avec ses longs cheveux noirs dénoués et s'allongeant

jusqu'à ses reins comme une mante de soie. Quelquefois elle s'agenouillait, penchait le front et paraissait prier.

Olivier et Carrington étaient arrivés à l'un de ces moments. D'un geste prompt, Olivier prit des mains de Carrington la lorgnette qu'il lui présentait et la porta à ses yeux. À peine avait-il braqué la lorgnette sur le brasier et la femme qu'on y voyait qu'il poussait un cri sourd, jetait la lorgnette et comme un fou qui s'échappe s'élançait vers le brasier en criant de toute la force de ses poumons :

— Louise !... Louise !... Louise !...

Carrington courut après lui pour le retenir, croyant qu'il allait se jeter dans le feu.

Mais Olivier n'alla pas loin, car bientôt il enfonça à mi-jambes dans une sorte de lave bouillante comme un plomb fondu. Et ses cheveux et sa barbe, aux ardeurs de cette fournaise, se mirent à grésiller, tandis qu'une odeur de linge brûlé montait à ses narines. Il sentit un feu violent qui s'attaquait à lui pour le lui dévorer. Il comprit que ses vêtements allaient s'enflammer. Une terreur le fit tourner sur lui-même, et en quelques bonds terribles se tira de cette lave et de ce feu. Puis, hors d'haleine, étouffant, il se jeta sur le sol, s'y roula un moment avec des hoquets.

Carrington était accouru pour lui venir en aide. Mais déjà Olivier s'apaisait, reposé par la fraîcheur de la terre, ne sentant presque plus les brûlures du foyer. Il se remit debout, navré, désespéré, regardant cet enfer qu'il ne pouvait approcher et qui retenait prisonnière celle qu'il aimait et qui lui était promise.

Carrington l'entraîna vers le monticule et lui dit :

— Il est inutile, monsieur, de tenter le sauvetage de cette malheureuse ; vous n'auriez pas fait dix pas dans ce brasier, que vous seriez devenu une torche vivante. Aussi, je me demande comment il peut être possible à cette femme de vivre au sein d'un tel enfer.

— Ah ! monsieur, cria Olivier en pleurant, ne voyez-vous point qu'il y a là un miracle ?

— C'est-à-dire, reprit Carrington, que c'est Dieu qui la préserve ainsi de la mort ? Eh bien ! que loué soit Dieu, car une fois que ce brasier sera

éteint, elle pourra sortir de là.

Puis il se mit à faire une description des lieux, qu'il connaissait bien. Avant que le feu eût dévoré ces bois et là même où l'on voyait la jeune fille, s'étendait une vaste clairière mouillée par un bel étang, un lac, à bien dire. Dans cette clairière le capitaine Dumont avait bâti son habitation et ses étables. À présent, ainsi que Carrington le constatait, les constructions avaient disparu, consumées par le feu. Tout avait été brûlé, il n'y restait que le lac asséché. On pouvait croire aussi que le capitaine, sa femme et l'engagé, Guillaume, avaient péri dans ce feu, puisqu'on ne voyait plus que Louise. Ainsi, ajoutait Carrington, là où se trouvait la jeune fille, dans l'ancienne clairière, il n'y avait pas de feu à proprement parler. Et si Louise souffrait, ce n'était pas par les flammes ou les braises, mais par la terrible chaleur que devait exhaler cette fournaise. Il expliquait encore que, si l'on ne pouvait supporter l'ardeur du brasier à cent pas et quand on ne le sentait que d'un côté, il fallait bien admettre qu'il y avait miracle, en considérant Louise enfermée dans un cercle de feu, dont le centre se trouvait à cent cinquante pas environ de la circonférence. On pouvait avec raison s'étonner qu'elle vécût encore, et l'on s'étonnait davantage de voir que ses vêtements ne s'étaient pas enflammés et demeuraient intacts. Oui, c'était un miracle...

Olivier, croyant sentir encore du feu dans ses membres, s'était jeté par terre, dont la fraîcheur le calmait. Depuis qu'il avait tenté d'approcher la fournaise, tout le monde le considérait avec une grande compassion. L'un des officiers qui accompagnaient Carrington avait fait circuler que cette jeune femme, qu'on apercevait dans la fournaise, était la fiancée de ce Français. On put voir des femmes et des jeunes filles qui pleuraient. On percevait des murmures et des chuchotements, et toutes ces voix étouffées avaient des accents de grande pitié.

Olivier, le front penché, sombre et désespéré, malgré les paroles d'espoir que lui disait Carrington, s'abîmait en ses pensées.

Louise, là-bas, demeurait agenouillée. De temps en temps elle levait au ciel ses yeux et ses mains jointes, paraissant implorer le Tout-Puissant de mettre une fin aux souffrances qu'elle subissait. Dans tout ce rouge ardent qui brûlait la prunelle de ses yeux, elle ne pouvait pas voir ceux qui la considéraient du haut du monticule. Elle en venait à penser que toute la terre s'était enflammée. Elle avait lu dans des livres que le centre de la terre

était du feu, et que, au commencement des temps, ce globe terrestre n'avait été qu'une boule de flammes. Mais cette boule s'étant refroidie peu à peu, seul son centre était demeuré en fusion. Elle avait lu encore que les temps auraient une fin et que la terre retournerait à sa matière originelle, redevenant un globe de feu et faisant périr le monde entier. En évoquant ces fables, elle imaginait que l'Enfer, dont avaient tant parlé les Livres Saints, était précisément ce qui s'offrait à sa vue et l'entourait. Seulement, elle s'étonnait grandement de n'y point voir de damnés, de se voir seule, abandonnée, solitaire... oui, l'unique damnée du genre humain. Elle s'étonnait d'autant qu'elle ne pouvait découvrir dans sa conscience très nette aucun péché, faute ou crime qui pût la rendre passible d'un tel châtement. Et elle pensait à son père, à sa mère, dont elle ne pouvait trouver les restes dans les cendres de la maison incendiée. Dieu les avait-il appelés tout de suite dans son ciel, la laissant, elle, seule dans l'enfer ? Et Guillaume ?... nul doute que le pauvre garçon avait, lui aussi, trouvé la mort ; et, comme il était bon, on lui avait fait tout de suite une belle place dans le paradis. Pauvre Louise, il semblait que sa raison s'en fût allée.

Mais sa tête devenait lourde sous la chaleur extrême qui pesait sur elle. Elle se leva et s'avança près du lac pour baigner son visage brûlant. Mais elle n'y vit qu'une boue grisâtre. Elle se dirigea vers la fontaine, elle paraissait marcher comme dans un rêve. Elle aperçut l'extrémité d'une échelle qui s'enfonçait dans la fontaine. Elle parut d'abord surprise, et, s'arrêtant, sembla réfléchir, le front penché. Puis elle esquissa un vague sourire : elle se souvenait. Oui, cette échelle, c'est elle-même qui l'avait apportée et glissée dans la fontaine. Oui, comme l'incendie arrivait au paroxysme de sa rage, elle s'était réveillée comme d'un long sommeil, couchée sur le bord du lac. Le feu venait sur elle, elle se sentait déjà brûler, elle allait périr. Une échelle était posée le long de l'enclos. Elle connaissait bien cette échelle : on s'en servait quelquefois pour monter au fenil de l'étable. Elle y courut, la prit, la souleva, l'emporta, la jeta dans la fontaine à demi pleine d'eau froide, et descendit les échelons jusqu'à ce que la moitié de son corps baignât dans l'eau. Elle était sauvée...



Là-bas, sur le monticule, les spectateurs continuaient de regarder.

Le spectacle variait de temps en temps ses nuances et ses aspects. Lorsque du ras du sol s'élevait une vapeur de fumée blanche, c'était comme un voile transparent qui s'agitait doucement, et au travers de ce voile on croyait voir les colonnes rouges trembler, grandir, se rapetisser. Le tableau variait aussi ses couleurs, et selon que cette vapeur était plus ou moins dense, le jaune doré passait rapidement à l'écarlate violent ou au pourpre sévère. Par moments, tout le tableau s'obscurcissait d'une ombre qui passait et qu'on ne voyait pas. Alors, tout devenait d'un violet sali ou d'un rouge noirâtre, de ce rouge des caillots de sang. Les clartés du ciel imitaient celles de la terre, elles étaient pâles ou sombres, selon que le brasier se faisait plus vif ou plus terne. Lorsque cette ombre s'effaçait, l'éclat des lueurs reprenait tout son prestige, et alors on voyait très loin ; les regards ne trouvaient plus de bornes, c'était l'infini d'un océan rose se perdant dans l'horizon d'un ciel violet où toutes choses se confondaient et disparaissaient dans une éternité. Les colonnes rouges qui se dressaient nettement au bord du brasier perdaient au loin leurs lignes et leurs contours, elles se mêlaient les unes aux autres, se rapprochaient, se serraient, s'enlaçaient et finissaient par se confondre en une nappe d'or en fusion.

Çà et là, des fûts carbonisés se haussaient comme des marbres noirs dans un champ des morts ; ils étendaient des bras décharnés que, par moments, ils agitaient dans un geste désespéré et pitoyable. D'autres formaient des croix d'un dessin régulier, et l'on pouvait remarquer la croix latine, la grecque, la papale et la croix de Lorraine. Leur hauteur variait, la longueur de leurs bras aussi, dont l'un, parfois, manquait. On en voyait de toutes petites qui jetaient de faibles lueurs et de teintes variées parmi lesquelles on remarquait le cramoisi, le bleu ciel, le vert pomme et le violet et quelquefois le jaune orange. La plupart de ces croix penchaient d'un côté ou de l'autre. Plusieurs, comme pour ne pas tomber, s'appuyant aux bras de celles qui demeuraient droites. Quelques-unes, très penchées et s'appuyant l'une sur l'autre dans la forme d'un angle aigu, mêlaient leurs bras dans une longue étreinte d'adieu. D'autres étaient tombées, mais ne touchaient pas le sol, restant appuyées sur un bras, comme une personne allongée sur un lit, le coude sur l'oreiller et la tête dans la main. D'autres encore, mais très grandes celles-là, dépassant les autres de toute la tête, laissaient tomber leurs bras à demi, comme fatigués de les tenir levés. D'autres, enfin,

levaient leurs bras au ciel dans un geste de lamentable supplication. Et tout cela avait un peu l'aspect d'un cimetière bouleversé par quelque secousse sismique.

En s'éloignant, le regard découvrait d'autres fûts qui paraissaient plus grands et prenaient la forme de flambeaux énormes ou de chandeliers ; on apercevait à leur sommet de courtes flammes, bleues ou violettes, qui sautaient et grésillaient comme la flamme des cierges, qui se couchaient à droite ou à gauche comme sous la passée de courants d'air, qui s'allongeaient et papillotaient en laissant échapper une fumée rose. Alors, le tableau donnait l'aspect d'une prodigieuse chapelle ardente éclairée de millions de flambeaux et de cierges dont les flammes, dans le lointain, allaient se nouant, se tissant en un voile infini de gaze rose. Et au pied de ces croix, de ces flambeaux mortuaires, de ces hauts chandeliers, de ces monuments funéraires, de ces stèles tombales, on croyait voir au ras du sol des millions d'yeux s'ouvrir et se fermer, comme si les cadavres de tout le genre humain rassemblé là eussent contemplé ce spectacle, dans l'effroi ou l'extase et avec des battements de paupières. Et l'on voyait encore, parmi ces yeux, ces cadavres, ces tombes et ces croix, courir en serpentant de petites lueurs fauves qui pétillaient en lançant des paillettes d'or, comme si d'innombrables vipères allant de charogne en charogne eussent à toutes ces croix, tombantes ou hérissées craché leur venin sanglant qui retombait en gouttes de feu. Mais ce qu'on pouvait prendre ainsi pour des vipères, c'étaient des racines que l'humidité du sol avait préservées jusque là et qui, bien asséchées maintenant, s'allumaient aux brasiers du voisinage et brûlaient à la manière d'une mèche soufrée. Et à tout instant se faisait une détonation sonore ou assourdie, puis suivait un crépitement d'étoffes qui voltigeaient un moment dans l'air et s'évanouissait. Puis encore une ombre passait, s'étendait, s'élargissait telle une brume compacte qui, passant sous le soleil, obscurcit toutes choses. Et tout cela, pour un moment, avait l'apparence d'une flamme énorme qui s'éteint.

C'est à l'un de ces moments que les regards des spectateurs furent attirés par une haute silhouette qui venait de se dessiner au bord du brasier. Mais elle était encore trop éloignée pour qu'on pût en préciser ou en définir l'aspect ou la forme. Et cette silhouette bougeait, se mouvait, marchait. Oui ? elle marchait, et justement du côté du monticule, vers les spectateurs.

De moment en moment, dans cette silhouette, une forme humaine se précisait, s'amplifiait. Une très grande curiosité saisit tout le monde. On regardait... on regardait...

Puis on vit que cette forme humaine était un homme, et, l'ombre du brasier se dissipant peu à peu, on reconnut que cet homme était jeune, encore. On remarquait ses longs cheveux noirs luisaient aux lueurs du brasier et s'épalaient sur ses épaules. On admirait la souplesse de sa taille, dont l'ombre très grande s'allongeait encore et semblait grandir davantage. Ce qui surprenait surtout, c'était la finesse de ses traits, leur délicatesse dans un ovale parfait, et l'on se demandait si l'on ne voyait pas une femme sous les vêtements d'un homme. Des lorgnettes se braquaient sur lui, et les mains qui les tenaient avaient des tremblements dans l'émotion des esprits. L'homme portait un fusil à son épaule et apparaissait vêtu de peau de cerf tannée. Il était tête nue et s'avancait d'un pas assuré, droit comme une flèche, la physionomie impassible, le long de cette fournaise. Les yeux de cet homme, dans un visage cuivré, luisaient, étincelaient avec plus d'éclat, peut-être, que les gerbes d'étincelles que ses pieds, parfois, faisaient jaillir des cendres encore chaudes et des braises encore vivantes qu'il foulait d'un air négligent, indifférent, insensible au feu comme à la chaleur. Enfin, dans cet homme qui approchait toujours on reconnut un Indien.

Avec sa lorgnette, Carrington avait regardé venir cet homme, et comme le capitaine Dumont lui avait parlé de Max, l'Indien micmac, il crut le reconnaître. Et il allait tendre l'instrument à Olivier, lorsque celui-ci la lui prit des mains dans un geste brusque. Oui, c'était Max... il le reconnaissait bien.

Alors, il se dressa dans un bond, criant de toute sa force :

— Max !... Max !... Max !...

L'Indien, quoique éloigné encore, entendit de son ouïe fine cet appel. Il s'arrêta net, comme surpris. Puis, il regarda tout autour de lui, sa main en abat-jour sur ses yeux. Il vit tout ce monde groupé sur le tertre rouge par les lueurs du brasier. Puis, il aperçut Olivier qui lui faisait des signes, qui l'appelait. Il ne parut pas s'émouvoir. Il reprit sa marche vers le monticule. Chacun put alors admirer le flegme de ce Sauvage, la sveltesse de sa taille et la grâce de sa démarche.

— Max !... Max !... cria encore Olivier courant à lui, les mains tendues... Est-ce bien toi, Max ? Est-ce possible ? Oh ! comme je te reconnais...

L'Indien laissa serrer sa main, et dit sans émotion apparente :

— Ah ! mon frère blanc est revenu... Mais il doit avoir bien du chagrin d'apprendre que sa sœur, sa fiancée, est morte, brûlée par la forêt.

Il étendit son bras mince vers le brasier, dans un geste superbe, comme si cet homme des bois eût été le maître de la nature et des éléments et leur eût commandé.

— Ah ! mon cher Max, reprit Olivier en pleurant, tu ne sais pas, je le vois bien, que Louise est encore vivante... Oui, là, regarde... Vivante, mais vivante dans la mort, perdue pour à jamais. Regarde, Max...

L'Indien regarda. Il vit Louise qui venait de se mettre debout. Tout son être frémit. Il contempla un long moment le ciel rouge comme pour y chercher quelque chose.

Un grand silence se faisait partout. Le brasier, qui jusque là n'avait cessé de bourdonner, de crépiter, de siffler, de détoner, se taisait, comme s'il eût voulu prêter l'oreille à quelque voix invisible qui lui parlait. On ne percevait plus qu'un souffle léger et continu, comme fait une brise dans la feuillée.

Tous les regards allaient tour à tour de l'Indien à la femme dans la fournaise.

Max regardait toujours le ciel, dont le pourpre, par moments, se teignait de rose clair. Il paraissait pétrifié dans une immobilité de roc ; on eût dit une statue de bronze posée sur un tertre funéraire.

Mais un murmure derrière lui le tira de sa contemplation. D'ailleurs, Olivier venait de pousser une exclamation de détresse, car, ainsi que tous les autres spectateurs, il voyait Louise lever soudain les bras au ciel dans un geste désespéré et suppliant à la fois, chanceler une seconde et s'abattre de tout son long. On ne la vit plus, des troncs d'arbres renversés et superposés la dérobaient à la vue.

Olivier fit entendre un autre cri, si douloureux, que tous les cœurs battirent d'une immense pitié.

Mais déjà Max jetait son fusil, et enlevait son habit de peau de cerf, offrant aux regards surpris et admiratifs une splendide nudité cuivrée. Et l'on n'était pas revenu de la surprise, que Max, ayant vivement roulé son vêtement sous son bras, s'était élancé dans une course rapide vers le brasier.

Un cri de stupeur retentissait encore dans le ciel sanglant, que l'Indien, déjà, courait à travers les colonnes de feu, bondissant, enjambant les troncs couchés et carbonisés, sautant par-dessus tous les obstacles. Et ses pieds lançaient des flammes, soulevaient des nuées de cendres pailletées d'or. Des langues de feu le suivaient, le pourchassant ; sa tête en était tout environnée, lui faisant comme une auréole de rubis... Oui, ses cheveux flambaient... Mais il courait, quand même et toujours, dans la fournaise ardente.

Les spectateurs haletaient. On croyait vivre dans un rêve insensé. C'était du prodige. Et à voir cet homme des bois sous sa peau cuivrée ainsi aller à travers ce feu, on s'imaginait, par le caprice du rêve, voir un Satan rentrer dans son enfer après un séjour sur la terre. Les fables antiques n'avaient pas rapporté de fait plus extraordinaire. Mais qu'allait-il se passer ?...

On regardait avec des yeux hébétés.

Max avait atteint son but. Il venait de s'arrêter près de Louise inanimée sur le sol à peine tiède. Dans cette vaste clairière descendait maintenant la fraîcheur de la nuit. Louise était tombée d'épuisement. Max la contempla un moment. Elle souriait, doucement sous ces paupières closes et de ses lèvres toujours rouges. Elle était très belle, les ardeurs de la fournaise n'avaient pas entamé ou modifié son teint. On pouvait penser qu'elle n'avait pas souffert. Elle paraissait dormir sur une couche d'herbes fraîches, dans une clarté d'astres lumineux et sous un dais de pourpre. Max reconnut qu'elle vivait. Il se pencha un moment sur elle, puis redressa sa fine taille en regardant le ciel. Ses cheveux achevaient de se consumer et il ne paraissait pas ressentir la moindre souffrance, tant sa physionomie restait calme et impassible.

Voici maintenant qu'il déroutait ses vêtements, les posait sur le sol, les étendait avec une grande précaution, puis, soulevant le corps de la jeune fille avec beaucoup de délicatesse, il la déposa sur les vêtements, l'enroula des pieds à la tête, voyant à ce que ni mains ni pieds ne fussent exposés à l'air. Cela fait, il la prit dans ses bras, la pressant contre sa poitrine, puis,

prenant son élan, il bondit et se jeta de nouveau dans le brasier. Il courait avec la même agilité, sans paraître embarrassé par son fardeau. Ses pieds encore soulevaient des multiples gerbes de flammèches et d'étincelles dormant dans les cendres. Par moments, on le voyait enfoncer jusqu'aux genoux dans des trous de cendres grisâtres ou brunes. On pensait qu'il allait tomber, mais non. Il passait, courait, bondissait. Tout son corps fumait. Et quand, enfin, au grand soulagement des spectateurs pétrifiés, il sortit de l'horrible fournaise, son corps luisait comme un lingot de pure ébène.

Olivier et Carrington s'étaient élancés à sa rencontre. Olivier tendant les bras pour recevoir le corps de sa fiancée ; tandis que les spectateurs, défigés, applaudissaient avec des clameurs de joie et d'admiration. Puis tout ce monde se précipita follement vers le groupe que formaient maintenant Max, Olivier et Carrington, Olivier gardant Louise dans ses bras et la contemplant. Max l'avait apportée comme il l'avait trouvée, sans une brûlure. Elle continuait de sourire, dans son évanouissement.

Dans le silence qui s'était fait, Max fit entendre ces paroles, que, un peu penché vers elle, il disait à la jeune fille évanouie :

— Ma sœur blanche vivra encore et sera heureuse avec son frère blanc. Max l'a aimée et a souffert de son mépris. Il a voulu se venger de ce mépris et du coup de couteau qu'elle lui a donné un jour. Alors, pour laver nettement les affronts de sa sœur blanche, Max a mis le feu à la forêt, afin qu'elle y trouvât la mort.

À cette dernière parole, il se redressa en tournant sa haute silhouette noire du côté du feu. On s'écarta devant lui, comme avec crainte, après la déclaration qu'il venait de faire publiquement. D'ailleurs, il était affreux dans son corps noir de suie, avec son crâne dénudé, ses yeux étincelants sans sourcils ni cils, grillés par les ardeurs de la fournaise.

Il fit un nouveau bond, lança un cri strident, terrible, pareil au cri de guerre, se darda, se rua dans la fournaise avec une sorte d'ivresse joyeuse et triomphale. On aurait cru voir un Pluton se replongeant avec allégresse dans son enfer. Mais qu'allait-il faire ? Pourquoi se jetait-il ainsi, dans ce feu comme avec plaisir ? Voilà ce que se demandaient les spectateurs de plus en plus intrigués et dont le rêve tournait au cauchemar. Mais on vit l'Indien s'arrêter, monter sur un tronc renversé et à demi mangé par le feu, fumant

encore, et là, droit, fier, splendide, croiser ses bras sur sa poitrine nue et lever vers le ciel sa face noire. Une minute d'attente, une minute d'intense émotion, une minute de solennel silence, on eût dit que le cœur de l'humanité tout entière venait de suspendre ses battements... Puis les regards hallucinés des spectateurs virent l'Indien, droit comme le fût d'un chêne, se renverser, tomber, s'abattre dans le brasier. Tout son corps enfonça dans une épaisse couche de cendres et de braises, un nuage s'éleva, une grande gerbe d'étincelles monta, se déploya et retomba en une averse d'étoiles. Max s'était fait justice, et Louise et ses parents étaient vengés.



On avait emmené Louise, toujours inerte, au village de la Pointe-aux-Corbeaux. Des hommes, se relayant, l'avaient portée. Là, chacun voulut offrir sa maison. Olivier accepta la première venue. On courut chercher le chirurgien de la petite garnison. Celui-ci, après un court examen, déclara que la jeune fille était hors de danger, le pouls et le cœur étant bons. Toutefois il recommanda pour son réveil quelques potions.

Olivier s'assit à son chevet et attendit qu'elle reprit connaissance. Il ne s'inquiétait plus : sa fiancée vivait, elle vivrait. Le chirurgien l'avait dit, il n'y avait chez elle que de l'épuisement. Beaucoup de gens venaient la voir et la contempler, elle était si belle, si adorable, avec le même sourire de ses lèvres rouges, son teint rose et l'expression radieuse de sa physionomie, sur laquelle, cependant, semblait demeurer un reste d'émoi. Et la plupart de ces gens, connaissant la terrible aventure qu'elle avait traversée et dont elle sortait saine et sauve, parlaient de prodige surnaturel, de miracle.

Cependant, Carrington s'était retiré sur son navire. Une fois dans sa cabine, il s'assit lourdement à sa table de travail et demeura longtemps le coude sur le bras de son siège et le front dans la main. À quoi songait-il ? À Louise ? Oui, un peu, mais surtout, à Max, qui avait eu le courage d'expier son crime, ou du moins de se châtier. Mais lui, Carrington, n'avait-il pas un crime à expier, un crime qui, comme celui de l'autre, exigeait sanction, réclamait châtiment. Eh oui ! il avait longtemps médité et prémédité le meurtre d'Olivier. Cette pensée l'agita tout entier dans un frissonnement de honte. Il porterait dorénavant l'irréparable souillure qu'il avait consciemment faite à un nom honorable. Certes, il n'avait pas commis

le crime, ne l'ayant que projeté ; mais à ses yeux son honneur était pour à jamais éclaboussé. Il en venait à se considérer comme un vil criminel ; il reconnaissait sa lâcheté et sa bassesse, bref, il n'était plus qu'une ordure humaine. Ah non ! il n'était pas digne de cette vierge dont il avait convoité la main pure. En l'épousant, après avoir commis son action infâme, il eût été deux fois indigne, deux fois coupable. Oui, comme Max, il était juste qu'il expiât, il avait d'ailleurs commencé à expier par les remords et les tourments qu'il avait subis. Mais cela ne suffisait point, le châtement demeurerait trop doux. Que pouvait-il désormais attendre de la vie ? Un jour, il n'y avait pas si longtemps encore, l'existence future lui était apparue toute pleine de délices et de béatitudes en la compagnie d'une belle et jeune femme qu'il adorait. Mais le rêve s'était évanoui. Louise était pour à jamais perdue pour lui, et nulle femme au monde, lui semblait-il, ne pourrait remplacer celle qu'il aimait encore de toutes les forces de son âme. Donc, désormais, son existence ne serait qu'une suite de remords, de regrets et de honte.

Une fois, il murmura, sans probablement s'entendre :

— Max a expié... Je veux expier aussi.

Cette pensée ou ce murmure parut le tirer de ses méditations. Tout d'un coup, retrouvant tout son calme, tout son sang-froid, il se mit à écrire, lentement, posément. C'était une lettre à sa mère qui vivait à Boston. Puis il écrivit d'autres lettres... il écrivit toute la nuit...

Pendant ce temps, Olivier, toujours près de Louise, épiait son réveil, car elle paraissait dormir d'un sommeil tranquille, réparateur. Vers les cinq heures du matin, le chirurgien revint, comme il l'avait promis. Il avait estimé qu'elle sortirait de ce lourd sommeil après quatre ou cinq heures. Or, il y avait maintenant six heures que durait ce sommeil et cette fois Olivier commençait à s'inquiéter. Le chirurgien venait donc à cette heure matinale voir si son pronostic s'était réalisé, et, au cas d'un réveil de la jeune fille, lui donner les premiers soins.

Il venait de tâter le pouls de Louise et faisait ses observations à Olivier, lorsque se présenta un jeune officier, l'air quelque peu effaré et disant que la présence du chirurgien était requise sur le navire du major Carrington.

— Monsieur, expliqua l’officier, nous avons entendu un coup de feu dans la cabine du major. Nous sommes accourus et nous avons vu le major écrasé dans une mare de sang au pied de son lit.

Le chirurgien quitta précipitamment Olivier et Louise toujours dans le même sommeil. Il arriverait trop tard. Carrington s’était fait sauter le crâne d’un coup de pistolet.



Tout à coup, Louise proféra un faible cri, comme on peut crier dans un rêve. Ses bras s’agitèrent comme pour repousser quelque chose qui l’effrayait. Puis, dans un sursaut, elle ouvrit les yeux, de grands yeux tout pleins d’effroi ou de stupéfaction. D’abord, elle regarda tout droit devant elle, puis à côté d’elle, et enfin, penché sur son chevet, elle aperçut le visage à la fois grave et souriant d’Olivier. Lui, déjà, la soulevait dans ses bras, murmurant.

— Louise, Louise... ma bien-aimée...

— Olivier... fit-elle dans un souffle. Ô mon Dieu ! reprit-elle, la voix plus raffermie, c’était donc l’enfer, là-bas, et maintenant vous daignez m’ouvrir votre ciel, où je retrouve mon cher fiancé... Merci, ô mon Dieu !...

Et comme Olivier posait ses lèvres sur les siennes, elle passa ses bras à son cou, referma ses paupières et se rendormit doucement, dans un sourire de bonheur et d’extase.

.

Et, là-bas, la forêt incendiée était encore toute rouge, pareille à une forge monstrueuse qui souffle et halète en crachant des jets de flamme, tandis que le ciel comme dans un calme éternel, étendait doucement les plis de son manteau de pourpre.

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Viticulum
- Kaviraf
- Toto256
- Acélan
- Vigno
- *j*jac
- Wuyouyuan
- Guillaumelandry
- Vimaparo
- Guépardeau98
- Lorlam
- Hektor

- Cantons-de-l'Est
- Ernest-Mtl
- M0tty
- TptBot
- Newnewlaw
- Denis Gagne52

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)